

Ma vie avec Mesrine

Sylvia Jeanjacquot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MA VIE AVEC MESRINE



SYLVIA
JEANJACQUOT

**SA DERNIÈRE COMPAGNE
PARLE**

PLON

MA VIE AVEC MESRINE



SYLVIA
JEANJACQUOT

**SA DERNIÈRE COMPAGNE
PARLE**

PLON

Sylvia Jeanjacquot
avec
Maria Poblete et Frédéric Ploquin

Ma vie avec Mesrine



PLON
www.plon.fr

© Plon, 2011

Couverture : © Christian Deville/Sipa

ISBN : 978-2-259-21636-4

www.plon.fr

Prélude :

La voix de Sylvia

Jacques Mesrine n'était pas un voyou comme les autres et c'est pourquoi son nom est encore dans les esprits plus de trente ans après sa mort. C'est aussi la raison pour laquelle il a jeté son dévolu, et vice versa, sur une femme comme Sylvia Jeanjacquot, à mille lieues de ce que l'on imagine lorsque l'on pense « femme de voyou ».

Au regard des codes en vigueur dans la police, Jacques Mesrine était un véritable truand, mais il n'a jamais été inscrit au fichier du grand banditisme. Braqueur, mobile, leader d'une petite équipe, il remplissait tous les critères pour y figurer, mais il n'avait pas tout à fait le profil, comme l'explique un inspecteur alors en charge de ce fichier : « Les vrais truands veulent qu'on les oublie pour continuer leur bon petit business, lui était à contre-emploi. On ne considérait pas qu'il allait tenir longtemps à ce rythme. » Et puis le fichier du grand banditisme était réservé aux voyous qui durent, ceux que l'on surveille même quand ils ne sont pas recherchés, alors que lui l'était en permanence.

Jacques Mesrine n'était pas dans le milieu, mais à côté du milieu, ce qui a sacrément compliqué les investigations de la police judiciaire à l'heure de la cavale. Il ne fréquentait pas les circuits habituels des voyous et Sylvia ne baignait pas dans les eaux troubles de la nuit parisienne. Ni l'un ni l'autre ne donnaient prise aux indics, tout simplement parce qu'ils vivaient dans leur bulle, loin des macs, des prostituées et autres demi-sels qui nourrissent les flics en tuyaux plus ou moins crevés.

Pour alourdir le dossier de ce couple désormais mythique, Jacques prenait un malin plaisir à faire tourner tout le monde en bourrique, à commencer par les flics de l'Office central de répression du banditisme (OCRB). Son côté vantard, cette façon de fanfaronner, le rendait doublement dérangeant, pour la police, mais aussi pour les autorités politiques de l'époque, jusqu'à l'Elysée, où Valéry Giscard d'Estaing ne cache pas son agacement. L'interpellation de Jacques Mesrine devient une priorité nationale. Et quand on dit « interpellé », à l'époque, au sujet d'un voyou, cela ouvre les portes à toutes les solutions, y compris les plus radicales : les braqueurs meurent facilement sous les balles de policiers, sans que cela fasse beaucoup de vagues.

La mort de Jacques Mesrine, le 2 novembre 1979, est bel et bien célébrée dans les services spécialisés de la PJ comme une affaire réussie. « On a fait la fête et sorti toutes les bouteilles du frigo, témoigne un inspecteur alors en poste à l'OCRB. On a bu le champagne sans se poser la moindre question. Exit l'emmerdeur ! Terminé ! Bon débarras ! On n'en parle plus ! » L'objectif est mort ? Et

alors ? Les interpellations sont plus houleuses à l'époque qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il meurt dans les rues presque autant de flics tués par les bandits que de bandits tués par les flics. C'est un peu le premier qui tire qui a raison, et tant pis pour la casse.

« C'étaient pas des interpellations, c'étaient des assassinats », dira quelques années plus tard un grand flic à ses hommes. Les témoignages se sont multipliés depuis pour raconter les fameuses opérations « retour », quand les policiers attendaient gentiment les braqueurs à proximité de leur planque et les éliminaient purement et simplement une fois leur forfait commis. Sans que personne sache jamais s'ils s'étaient tiré dessus entre eux ou s'ils avaient été éliminés par une bande rivale.

Ordre a-t-il été donné de prendre les devants et de faire disparaître de la circulation un « ennemi public » politiquement encombrant ? « On nous a juste dit qu'il fallait en finir », a confié un jour un grand flic à Me Jean-Louis Pelletier, l'avocat de Mesrine. La justice, elle, n'a jamais pu tirer cette affaire au clair parce qu'on ne lui en a pas donné les moyens. La rumeur policière voudrait qu'un film ait été tourné ce jour-là, ce qui est surprenant pour l'époque, que trois flics aient même imaginé vendre ces images à Paris Match pour trois cent mille francs, mais qu'ils ont été démasqués avant de conclure l'affaire. Les rapports officiels relatant l'opération sont les plus succincts et les plus anonymes de l'histoire policière. Celui de l'OCRB, alors dirigé par le commissaire Lucien Aimé-Blanc, celui par qui le bon tuyau est arrivé, ne mentionne les noms d'aucun fonctionnaire. Celui de l'antigang, placé sous les ordres du commissaire Robert Broussard, évoque la présence sur le terrain d'« une quarantaine de fonctionnaires », sans plus de détails. Le juge chargé d'instruire la plainte déposée pour « homicide » fait chou blanc, faute de pouvoir entendre les inspecteurs et les commissaires (aujourd'hui tous à la retraite, quand ils ne sont pas décédés).

Jacques Mesrine (qui aurait voulu être un grand médecin ou un grand avocat, lui qui adorait le verbe) narguait l'Etat et la police. Il s'était évadé de prison. Plus le temps passait, plus il allait devenir incontrôlable. Son élimination est évidemment dans la tête de tous, responsables politiques, chefs de la police et flics de terrain. Y avait-il besoin de formuler un ordre clair et précis ?

« Son interpellation aurait été risquée, à cause de ses grenades et de sa facilité à détecter la présence policière, explique un policier qui a fait toute sa carrière à l'OCRB. Son côté bravache, cette façon de se faire photographier avec des armes, comme le font aujourd'hui les caïds de banlieue, a aggravé son cas. Il était d'autant plus gênant qu'il était médiatisé. Il avait ridiculisé la police, alors on a eu carte blanche pour le faire disparaître de la planète. Tous les services spécialisés couraient

derrière lui. Ils ont tiré d'emblée parce qu'il n'était pas question que Mesrine puisse s'en sortir. Il était dangereux dehors, mais il l'aurait été encore plus en prison, parce qu'il aurait mis le souk dans les QHS, les fameux quartiers de haute sécurité où l'on enfermait les plus récalcitrants. »

Sylvia Jeanjacquot est au courant de tout cela. Elle sait qu'il n'y a pas eu ce jour-là la moindre sommation. Elle y a laissé son homme, un œil et son petit chien. Depuis plus de trente ans, elle cherche à se faire entendre, mais depuis tout ce temps on la rabroue et on étouffe sa voix. Lasse de voir la seule vérité officielle s'imposer, de films inspirés par la police en livres de policiers, agacée de voir « tous ces gens qui s'inventent une vie avec Jacques Mesrine », elle a décidé de faire entendre sa voix, la première femme à s'exprimer dans cet univers saturé par les mâles. Elle ne demande pas qu'on aime cet homme qui a su « calmer ses colères », encore moins qu'on en fasse un saint. Elle voudrait simplement qu'on l'écoute.

M. P. et F. P.

2 novembre 1979

— Bon anniversaire, mon bébé !

Jacques se réveille tard aujourd'hui. Il a l'air encore un peu patraque. Il faut dire que, il y a deux jours, on a dîné au restaurant et bien mangé. Pas trop bu, non. Jacques n'est pas le poivrot que décrivent les policiers. Il mange. Ça, oui, il aime la bonne chère. Quand il peut bien se nourrir, il n'hésite pas. Mais le poivrot qu'on dépeint parfois, ça, non. A la maison, par exemple, il ne boit presque jamais, sauf quand des copains (et ils sont rares) passent régler une affaire en cours ou caler les détails d'un projet.

Il y a trois jours, Charlie Bauer¹ est venu boire un verre chez nous. Un whisky et un digestif. Rien de plus. Ils ont discuté de tout et de rien. Ils ont surtout beaucoup parlé des armes.

Ce 2 novembre 1979, Jacques ouvre un œil, puis deux. Son grand sourire me fait fondre. Il se souvient de mon anniversaire. Il est adorable, attentif, un homme charmant, pas l'horrible cerbère que les flics présentent dans la presse. Il ne ferait pas de mal à une mouche ! Je suis née le 2 novembre 1951 à 8 h 05, à l'hôpital Tenon, au forceps. Je crois que je ne voulais pas sortir, ni voir la tête de la femme qui disait être ma mère. La méchante femme. Au forceps. Même pas mal. Moi, je suis une dure à cuire. Et une têtue. Quand je ne veux pas dire quelque chose, il faut se lever très tôt pour me le faire cracher. Aujourd'hui, j'ai vingt-huit ans et toute la vie devant moi.

— Bon anniversaire, mon bébé !

Nous nous sommes embrassés fort. Jacques enfle ses pantoufles et va se doucher. Il est 13 h 30 et on doit aller à Marly-le-Roi. On a rendez-vous avec le décorateur du nouvel appartement, enfin de l'appartement que l'on doit acheter.

On installe un petit coin pour nous. Pour plus tard.

De loin, je lui crie qu'il faudrait peut-être décaler le rendez-vous à un autre jour. Il revient vers moi, tout amoureux, tout tranquille.

— Mon bébé, il n'est pas question que nous n'honorions pas ce rendez-vous avec le décorateur, je veux que tout soit impeccable dans notre nouvelle maison.

— Mais tu es fatigué. On peut y aller demain.

— Le temps est compté, tout doit être prêt.

— Alors, si tu le dis, allons-y.

— Mais oui, ça va être magnifique, mon chat !

C'est lui qui a insisté pour nous installer dans ce bel appart de Marly-le-Roi. Il veut que nous soyons à l'aise, dans un intérieur plus bourgeois. Il n'est pas encore à nous, mais nous avons les clés.

L'avant-veille, nous sommes passés chez Roset, le célèbre fabricant de

meubles de la rue du Faubourg-Saint-Antoine. Un joli canapé, une table en merisier avec les chaises assorties, des rideaux sur mesure. C'est la troisième fois que nous venons ici. Le vendeur qui s'occupe de nous est habituellement avenant, sympathique. Là, je sens quelque chose d'anormal.

En sortant, je ne suis pas tranquille. Je m'en ouvre auprès de Jacques.

— Il y a un truc bizarre.

— Quoi, mon bébé ?

— Ils ne sont pas comme d'habitude.

— C'est vrai.

— Ils ont changé, ils sont étranges.

— Tiens, on va changer de chemin. On passe par là.

— Regarde, ils nous suivent.

— En plus, ils sont tout près, ils exagèrent franchement.

— Marche plus vite !

Jacques est inquiet. On avance côte à côte. On ne va pas se mettre à courir. Ça, jamais. Il est peut-être nerveux, mon Jacques, mais pas fou. Et puis il est soulagé aussi. Il est en vie. Il est avec moi. Il est content de prendre des vacances prolongées. L'Italie, mon rêve !

Quand je me remémore ces échanges, je me dis, trente ans plus tard, qu'ils auraient pu l'attraper vivant un paquet de fois. Ils ne voulaient pas, c'est tout. Jacques me répète souvent : « Tu sais, mon bébé, je mourrai sous les balles de la police ; ils en ont décidé ainsi. C'est écrit. » Comme s'il voulait me préparer. Je parle aujourd'hui parce que j'en ai marre que tout le monde raconte n'importe quoi dans les livres, à la télévision et au cinéma. Je veux raconter ce que j'ai vraiment vécu.

On rentre à la maison, un peu tendus, fatigués par cette montée d'adrénaline. On s'énervé tous les deux. Il n'y en a pas un pour sauver l'autre, question impatience. Il est énervé, je m'énervé, on s'engueule et, quand on s'engueule, ça l'énervé encore plus. Bien sûr, il veut toujours avoir le dernier mot.

Il est 23 heures. Il va prévenir Charlie Bauer des mouvements étranges.

A 3 heures du matin, je l'entends rentrer. Il n'est pas seul. Bauer est avec lui. On vit dans un minuscule studio, moins de vingt mètres carrés. Je fais semblant de dormir, je ne me lève pas. Je ne veux pas voir Bauer non plus. Celui-là, il m'agace. De toute façon, Jacques l'a jugé, il le surnomme le « pied nickelé ». Il me répète qu'il ne peut pas rompre avec lui ! Il sait trop de choses sur nous – nos cachettes, nos identités, nos déguisements, tout. Quelle poisse, alors, ce type. Moi, depuis le début, je le trouve insupportable et je dis ce que je pense.

C'est un mytho, il est à côté de la plaque. Il faut voir comme il a la trouille de son ombre !

Dès le départ, je ne l'ai pas senti. On l'a rencontré deux mois auparavant. Il manquait alors quelqu'un pour récupérer une mallette d'argent dans un restaurant de l'avenue de Suffren, à Paris. C'est un journaliste de Libération qui nous l'a présenté. Mais ce mec ne sait pas se tenir. Il foire tout...

Le lendemain matin, le 1er novembre, Jacques me demande pardon. Je lui dis que c'est ma faute. Je n'aurais pas dû le laisser seul la nuit dernière. On se réconcilie. Je suis inquiète. Quelque chose ne tourne pas rond. Il me semble que nous sommes suivis. Je le lui dis.

— Brûle tous les papiers, on prend petit Fripouille, l'argent et on s'en va. C'est bizarre, il y a des mouvements, c'est pas normal !

Fripouille, c'est notre caniche toy, on ne risque pas de partir sans lui. Jacques n'est pas tranquille. Il appelle Michel Schayewski, son fidèle complice. Il doit lui parler de l'ambiance bizarre et de l'atmosphère qui nous pèse. Moi, de toute façon, je n'ai pas envie de papoter. Je ne suis pas rassurée. Mon intuition ne me trompe pas.

Dans le restaurant, je sens une ambiance étrange. Derrière nous, je remarque des tables entières d'hommes. Pourtant on connaît cet endroit, il y a souvent des couples. Là, non. Curieux. En plus, ils nous regardent avec insistance. Je chuchote à l'oreille de Jacques. Je lui dis que je suis inquiète, que l'atmosphère n'est pas normale. Je suis de ceux qui flairent le danger et il le sait. En quittant le resto, Jacques se veut rassurant :

— Ne t'en fais pas. Si ça avait été des flics, ils nous auraient sauté dessus à table ou à la sortie.

On change encore d'itinéraire. Taxi, puis marche à pied, puis second taxi. Deux précautions valent mieux qu'une.

Ça y est, nous y sommes.

Je me sens mieux que la veille parce que j'évite de penser au pire. A quoi bon ? Je sais que nous allons bientôt partir en Italie – mon rêve, notre rêve ! J'ai hâte d'y être et surtout je suis impatiente de vivre un peu plus peinarde avec mon amour. Nous sommes fatigués : quand même, un an et demi de cavale, c'est long ! Nous sommes à l'affût comme des bêtes, constamment sur le qui-vive, attentifs à tout ce qui se passe. C'est épuisant. J'en ai parfois un peu marre. Je pense à ma fille, restée avec ma mère. Elle est mignonne ma petite, elle est toute mimi. On vient de fêter ses quatre ans. Et je l'ai à peine vue grandir. Parfois, c'est sûr, je me sens triste parce qu'on dirait qu'elle ne sait pas que je suis sa mère.

Enfin, ce matin, on oublie tout. On doit aller déposer des vêtements à l'appartement. Le départ en Italie est prévu pour le 15 novembre, même pas deux semaines !

Il est 15 heures. Jacques et moi descendons dans le hall de l'immeuble. Nous posons la valise et le sac de voyage dans lequel j'ai mis des vêtements. La gardienne est là. Elle est sympa, je l'adore. Jacques lui demande de surveiller les affaires. Nous allons chercher la voiture un peu plus loin dans la rue Belliard. Jacques fait une marche arrière jusqu'au numéro 37.

Nous descendons tous les deux. J'installe le sac sur la banquette arrière et il range la valise dans le coffre. Je pose Fripouille, mon petit chien, sur mes genoux. Il adore se caler là, c'est sa place préférée.

— Alors, mon pépère, comment ça va ? Pas trop patraque ?

Hier soir, il était énervé. Comme nous, d'ailleurs. Il paraît que les animaux domestiques absorbent toutes nos vibrations !

Jacques démarre et nous roulons jusqu'à la porte de Clignancourt. Il stoppe au feu en direction du boulevard Ney. Je le vois faire un signe de la main au conducteur d'un camion qui veut passer devant nous. Celui-ci, en réponse, lui fait également un signe de la main. Fripouille bouge un peu sur mes genoux. Je le tiens bien.

Tout à coup, la bâche du camion posté devant notre auto se soulève. Je vois quatre hommes avec des armes pointées dans notre direction. J'aurais dû avoir le réflexe de poser Fripouille à mes pieds, mais je ne l'ai pas fait. Au lieu de ça, instinctivement, je lève les bras en croix devant mon visage. Ils tirent tout de suite. Jacques ne dit pas un mot. Il ne fait aucun geste. Il n'y a pas eu de sommation. Il n'a eu le temps de rien faire.

Une volée de balles s'abat sur nous. La fusillade dure une longue minute.

Quand ça s'arrête, mes bras tombent tout seuls sur mes jambes.

Puis le silence se fait. Plus aucun bruit n'est perceptible.

Un homme vient vers moi, le bras tendu avec une arme au bout. A cet instant précis, je me tourne vers Jacques.

— Jacques ?

Je lui prends la main.

Jacques est mort. Il est penché sur le volant, sa perruque a légèrement glissé vers l'avant.

Ma tête me fait mal. Je vois un tas de ronds. Quelqu'un ouvre ma portière et détache ma ceinture de sécurité. Je sors seule de la voiture pour me retrouver en face d'un commissaire. J'ai encore la force de crier :

— Assassins, assassins ! Vous l'avez tué !

Ils m'attrapent brusquement et brutalement par les jambes et les épaules. Ils me couchent par terre. Je reste froide, je ne bouge plus.

Quand j'entends le commissaire Broussard répéter à longueur d'interviews que j'ai voulu m'échapper et qu'il a fallu me courir après

et me maîtriser, je me dis qu'il se moque du monde. Moi, courir, dans cet état-là ? C'est impossible. Je suis très grièvement blessée. Trop pour tenter le moindre mouvement.

Ce n'est pas parce que je ne me plains pas que je ne souffre pas. Ma mère me disait : « Tu es un mur. » Un ami m'appelait Terminator. Jacques se demandait lui aussi souvent où j'avais attrapé un caractère pareil. Surtout au début, quand il me voyait si distante. Après, j'ai changé...

La fusillade s'est tue.

Maintenant, je me tais. Je perds mon sang à gros bouillons. J'entends des voix qui me demandent :

— Où sont les grenades ? Où sont les grenades ? Où sont les grenades ?

Fripouille hurle à la mort.

Un flic, petit blond moustachu, imperméable bleu marine, se penche sur moi, il me dit :

— Tu me reconnais ? C'est déjà moi qui te suivais impasse Saint-François.

On me retire mon alliance et ma montre, quelqu'un prend ma main. Je serre. Je tremble de froid. Une forme blanche me regarde.

J'entends la sirène du Samu. Une jeune femme brune aux cheveux courts coupe tous mes vêtements avec des ciseaux. Elle me pose des questions. Je ne dois pas m'endormir. Elle me demande comment retirer ma perruque.

Depuis le fourgon, elle appelle l'hôpital Cochin. On lui répond qu'ils ne veulent pas de moi dans cet état. Elle doit m'emmener à l'hôpital Boucicaut, où se trouvent les spécialistes de la main.

Une femme anesthésiste tente de me rassurer :

— Ça va, ça va aller.

— Je veux dormir, je suis très fatiguée...

— Vous ne pouvez pas dormir tout de suite, mais dans une demi-heure. Ça va aller, ça va aller...

Mon bras est en charpie. Une balle a traversé ma tête.

Où est Jacques ? Où est Fripouille ? Suis-je encore en vie ?

1

Charlie Bauer est décédé d'une crise cardiaque à son domicile le 8 août 2011.

Barmaid à Pigalle

J'ai connu Jacques à Pigalle, dans le bar où j'officialisais comme barmaid. Nous sommes en 1978, en mai exactement. Il fait doux. Un délicieux air de printemps souffle sur Paris. Je suis tranquille ici, à l'abri du besoin, des ennuis, des emmerdes. Je gagne ma vie en surveillant les filles qui font boire les hommes. Je surveille et je compte. Je verse aussi le champagne dans le seau. Dommage. Tout ce gâchis. Mais je m'en fiche un peu. Moi, je n'aime pas l'alcool.

L'établissement mesure dans les cent mètres carrés. Tons rouges, lumières tamisées, petits coins tranquilles, le lieu est propice aux frôlements. Je m'en souviens comme si c'était hier, je n'ai pas besoin de fermer les yeux pour que les images me reviennent. Ça sent bon, une odeur de cigarette mêlée aux parfums, aux savons à la lavande et à l'after-shave.

Le long du bar se trouvent les petites alcôves, ouvertes, pas question d'aller trop loin avec les clients. Les filles et les clients, on les tient à carreau. Surtout pas de petite gâterie, du moins pas sur place. Après, chacune va où elle le souhaite. Moi, la suite, ça ne me regarde plus.

Il est 16 heures. Je prends mon service. Mon job consiste à garder la tête froide et à compter. Oui, compter le nombre de verres, de bouteilles que les filles font boire aux hommes.

J'aime bien mon travail, j'aime bien ce quartier de la place Pigalle. Je sais qu'il est bien gardé. Je me sens en sécurité. Il n'y a pas de problèmes. A l'époque, tout le monde sait que les grands voyous corses tiennent les bars et personne ne fait d'histoires nulle part. Les établissements sont tranquilles. Sans soucis. C'est mieux ainsi : je n'aime pas les embrouilles.

La patronne est déjà là. Elle a ouvert le bar, elle nous attend. J'arrive la première, avant toutes les autres. Je file au vestiaire poser mon sac. Je ne me change pas, pas la peine, je suis déjà habillée pour le travail. Cela fait maintenant trois ans que j'ai démarré à ce poste. C'était en 1975. J'arrivais d'Allemagne, sans le sou, avec ma fille sur les bras. Je n'avais pas de diplôme, pas de formation, je ne savais pas comment j'allais trouver de quoi nous nourrir, ma petite et moi. Je reviens de loin.

A vingt-trois ans, en 1974, je suis partie avec un homme avec lequel j'avais une petite amourette, sans plus. Du jour au lendemain, il m'a dit : « On s'en va, on plie bagage, tu n'as le temps de rien faire. » J'ai à peine prévenu ma mère, et encore, je ne suis même pas sûre de l'avoir fait. Je ne saurais pas dire précisément de quoi vivait cet homme.

Enfin, si, c'était un braqueur. Un jour, il a eu un problème sur une opération. Il a fallu vite se mettre au vert. Destination ? L'Allemagne. En Allemagne, il a changé. Finis les braquages ! Il paniquait. Il a perdu ses moyens. Il est parti de son côté, moi du mien. Pas de comptes à rendre. Ça va.

J'ai d'autres soucis, moi. Je suis enceinte.

Il faut que je me débrouille pour vivre. Rentrer en France ? Ah, ça, non, avec ma mère qui me cherche des poux, je n'ai pas envie. Rester ici ? Pourquoi pas. De toute façon, autant accoucher là. Après, on verra.

J'ai vingt-trois ans. Je me retrouve enceinte d'un homme qui ne tient pas la route. D'un type qui a perdu ses moyens et qui n'est plus capable d'assurer des braquages. Je suis seule dans cette ville allemande. Je ne connais personne. Sauf Petra, une copine d'un copain d'un copain... C'est en mars 1974 que je débarque chez elle. Elle est chouette, Petra. Elle me propose du travail dans son bar. Je suis barmaid, c'est à peu près tout ce que je sais faire. Du moins tant que je peux rester quelques heures debout derrière le bar. Enceinte et barmaid, ça ne marche pas trop ensemble.

Je dois beaucoup à cette femme. Pas financièrement, j'ai remboursé tout ce que je lui devais jusqu'au dernier centime. Non, je lui dois tout dans le sens où je ne sais pas où j'aurais atterri sans elle.

Petra m'a accueillie, aidée, portée.

A peine plus âgée que moi, Petra, c'est la Teutonne, la grande Allemande costaude à qui on ne raconte pas d'histoires. Elle tient son bar comme une chef. C'est un établissement sérieux, on ne plaisante pas là-dedans.

Je ne vois jamais son mari. Il s'occupe de ses affaires. Je ne sais pas de quoi il s'agit. Ils ne manquent de rien en tout cas. L'appartement est très grand, zen, situé dans un quartier chic... Je n'en ai jamais su davantage, mais, en plus de leur bar, ils avaient d'autres business. Je suis tellement enceinte que je ne peux bientôt plus travailler. Je passe des journées tranquilles. Je veux profiter pleinement de ces quelques mois de grossesse qu'il me reste.

En fin de matinée, Petra émerge. Il est normal qu'elle se lève tard : elle a travaillé toute la nuit.

Nous prenons ensemble notre petit déjeuner – j'allais écrire « nous nous empiffrons », mais je me retiens. Charcuterie, fromage, des trucs et des machins. Ça ne cesse jamais. Moi, je ne mange pas du tout comme elle. Je ne mange pas de viande, pas d'abats, pas de fruits de mer... Quand je dis que je ne me nourris que de pâtes, de gâteaux ou de pommes de terre, c'est presque vrai.

Petra s'en va tenir son bar en fin d'après-midi. Je ne fais rien, ou pas

grand-chose. Je suis dans son immense appartement, où il y a tout ce qu'il faut. C'est bien meublé, j'ai une chambre pour moi, la télé... que je regarde parfois, mais dont je ne comprends pas les trois quarts ! Je vais aussi me promener. Je lis un peu la presse française. Quasiment pas. Ce qui se passe en France ne m'intéresse pas trop.

Un jour de janvier 1975, j'ai les premières douleurs.

Petra m'accompagne à l'hôpital. Je ne parle pas un mot d'allemand, mais je ne veux pas qu'elle assiste à l'accouchement. Ça ne se pratique pas trop à l'époque. Heureusement qu'elle n'est pas restée ! J'ai eu un accouchement difficile. Ça a été très dur.

Virginie naît. J'ai énormément souffert pendant cette naissance. Je ne saurai jamais ce qui s'est passé exactement. Je suis abîmée. Un médecin qui parle français m'explique que mon utérus est comme un élastique sur lequel on aurait trop tiré et qui a cassé. Il faut réparer l'élastique, en quelque sorte. Bien. Je suis d'accord. De toute façon, comment pourrais-je me rebeller ? Je viens d'accoucher dans un pays étranger, je ne suis pas au mieux de ma forme et je suis seule.

On me prend ma fille et on l'emmène du côté de la pouponnière, dans une autre aile de l'hôpital.

Je passe deux mois ainsi. Je suis abîmée et fatiguée. On me soigne, on me fait un tas de traitements, on essaie de réparer. Au début, je marche en me tenant aux murs, tout doucement. Je suis en rééducation.

Ma fille est loin de moi. Je me souviens de la sensation des montées de lait. Je ne peux pas l'allaiter. Ils me saucissonnent les seins. Ils accrochent des bandages en appuyant fort pour compresser et stopper le lait.

J'ai tout le temps soif !... Mais je n'ai pas le droit de boire. Petra m'apporte du soda orange et citron, en cachette. Quand l'infirmière passe, elle me dit : « Madame Jeanjacquot, vous avez bu ! » Moi, je nie et je cache les bouteilles sous le lit... Après, je me fais enguirlander. Enfin, après deux longs mois de rééducation, je peux sortir.

Petra est là. Elle vient me chercher. Nous allons récupérer mon bébé. Encore raté. Il manque un papier. Il fallait prévenir très en avance. Ils ne sont vraiment pas arrangeants ! Je devrai y retourner le lendemain. Ça y est, elle est là, dans mes bras. Enfin ! C'est long, deux mois, pour une maman qui vient d'accoucher. De l'extérieur, on pourrait penser que ça ne me fait rien de la revoir après cette rupture. En fait, je suis émue mais je ne montre rien. Je ne dévoile pas mes sentiments, je n'ai jamais pu, dans ma vie. C'est compliqué pour moi, je ne sais pas démontrer ce que je ressens.

D'ailleurs, je n'arrive pas à bien le tenir, mon bébé. Je la change, je la

porte, mais sans la soutenir vraiment. Je ne suis pas une femme tactile.

Avec Virginie, nous passons à peine un mois chez Petra. Je galère. Je ne sais pas m'occuper du bébé, Petra m'aide.

Au mois de mai, nous rentrons en France. Je dois élever ma fille, la nourrir. Je dois me débrouiller. Je n'ai pas peur. Je me suis toujours arrangée avec les circonstances de la vie. Je laisse ma fille chez ma mère. Moi, j'irai ailleurs. Avec ma mère, on ne s'entend pas du tout. Quelques semaines après mon retour en France, j'ai repris contact avec mon amie allemande pour lui donner des nouvelles et lui envoyer des chèques. J'ai tout remboursé, mon séjour chez eux, l'électricité, la nourriture, les habits pour le bébé. Je ne veux rien devoir à personne. Je n'aime pas les dettes. J'aime bien les comptes clairs. Je fuis les tuiles.

*

C'est une copine qui me parle de ce bar qui recrute une barmaid. J'ai de l'expérience. Je voudrais répéter ici que je ne suis pas prostituée. Oui, cela semble idiot de l'écrire comme ça, mais c'est la vie. Tant pis pour ceux que je déçois. Certains auraient aimé que je dévoile tout un passé de pute, eh bien, non. Je l'écris et j'aimerais que cela reste gravé dans la roche, inscrit noir sur blanc. Un jour, une journaliste a sous-entendu que je ne voulais pas évoquer la période de Pigalle... probablement par pudeur vis-à-vis de mon passé. Faux. Je n'aime pas m'étaler, c'est tout. Mais je tiens à le dire ici haut et fort : non, je n'ai jamais travaillé comme pute à Pigalle.

Le bar dans lequel je suis barmaid se trouve à Pigalle. Nuance. J'ai une douzaine de filles sous ma responsabilité. Leur travail, je l'ai dit, consiste à accompagner les clients en les faisant consommer. Plus ils boivent, plus elles touchent de sous. Les bouteilles sont très chères. Pour une bouteille de champagne, comptez dans les mille cinq cents francs. A l'époque, c'est une somme rondelette ! La clientèle est du genre chic. Tout le monde ne peut pas se permettre de venir là. C'est une sorte de sélection par l'argent.

Il faut les gérer, ces demoiselles. L'essentiel de mon job consiste à les empêcher de boire. Je dois les pacifier. Si l'une devient jalouse d'une autre, je les sépare. Imaginez des serveuses se chamaillant et jurant comme des charretiers ! Ça ferait tache dans un établissement ! Enfin, je dois les protéger des mecs fous, des types qui pètent un câble, des hommes qui cherchent autre chose quand elles, ce qu'elles veulent, c'est faire leur travail en toute honnêteté.

Je précise que je reste proche d'elles. Je les défends toujours face à un client un peu éméché ou malintentionné. Ma règle ? Etre à leurs côtés. Je suis assez douée pour ce métier.

C'est un travail sympathique. Je suis dans ma vie. Je ne suis pas malheureuse. Je ne cherche personne. Je suis une jeune femme qui a du succès, pas plus naïve que ça. On dit de moi : « Sylvia, il faut bien la connaître, elle ne parle pas, c'est comme ça. » C'est vrai. Je suis d'un abord distant et froid. Je n'adresse pas la parole à n'importe qui. Mais, quand je m'installe au bar, je suis quand même aimable. Je présente bien. J'ai l'air sérieux. J'inspire confiance. Je ne suis pas là pour aguicher les clients. Je suis là pour tenir le bar, tenir les filles, faire en sorte qu'elles ne se saoulent pas et stopper les hommes qui deviennent trop lourds. Moi, je ne bois pas. Une barmaid, ça ne picole pas. Sinon, c'est la porte. Direct.

Je cloisonne bien. Le travail est une chose, et la vie privée en est une autre.

Arrivée sur place vers 16 heures, je ne quitte plus le bar avant 4 heures, voire 5 heures du matin. Je ne sors pas, même pour grignoter. Les filles me rapportent un sandwich ou un plat de pâtes que je vais manger en cinq minutes dans le vestiaire. Il faut vraiment que j'avale tout ça au plus vite. Je dois à la fois garder ma place et avoir l'œil partout. Je suis toujours en mouvement. Je n'arrête pas.

C'est moi qui sers les boissons. Les demoiselles font diversion. Quand j'ouvre une bouteille de champagne, profitant de l'inattention du client, je prends la coupe de la serveuse et je verse la moitié dans le seau. A ce rythme, la bouteille part vite et j'en ouvre une autre. Parfois, un client m'offre une coupe. Je ne refuse pas. Il ne sait pas, lui, que le champagne en question, celui que je bois, est un mélange de limonade et de Coca-Cola.

Je gagne très bien ma vie.

Les hommes me courtisent aussi. C'est ce que Jacques disait : « Ma Sylvia, tout le monde la voulait, mais c'est moi qu'elle a choisi. »

Je n'ai pas attendu Jacques pour recevoir des cadeaux !

*

Les filles sont mystérieuses, mais elles doivent dire la même chose de moi. Je me demande ce qui les pousse à travailler ici. Cependant, je ne pose aucune question à personne, jamais. Je suis comme ça. Je ne demande jamais rien. C'est sûrement pour cette raison que Jacques m'a aimée, pour cette raison qu'il a décidé de me faire confiance. Il m'a vue à l'œuvre dans le bar.

De la discrétion, de l'écoute, du silence, de la patience.

Une fille m'a particulièrement touchée, durant cette période. On aurait dit Grace Kelly en personne ! Une grande blonde élancée dont personne ne savait rien. Elle ne parlait pas... Elle débarquait dans le bar, élégante, super classe, avec ses chignons soignés et ses robes

longues magnifiques. On la voyait passer dans un sens en direction du vestiaire et revenir magnifiquement vêtue et coiffée. Et quand elle avait fini, hop ! elle repartait sans un mot, en silence. On ne savait rien d'elle. Même pas où elle vivait. Rien, mais vraiment rien ! Elles travaillaient toutes bien. En tout cas, je peux dire qu'au bar ça carburait. Les bouteilles, ça y allait ! Pour toutes les filles ! C'était la bonne époque. Il y avait encore de l'argent ! Il fallait avoir les moyens pour aller dans ces bars. Plein de gens connus fréquentaient Pigalle. Ils venaient s'encanailler avec les belles nanas.

Moi, j'évitais le style « pépète ». Je m'habillais bien, mais pas trop ! C'était tailleur-pantalon, avec un chemisier. J'ai mis des jupes avec Jacques parce qu'il trouvait qu'une femme, ça devait mettre des jupes, mais, avant lui, on ne verra jamais une photo de moi en jupe ! Après Jacques, je me suis remise au pantalon... Le naturel revient toujours au galop.

Et puis il ne faut pas confondre, parce que les clients, s'ils sont pompettes – ça arrive, pas saouls, mais pompettes –, il faut quand même qu'ils sachent faire la différence et qu'ils t'écoutent quand tu leur dis que maintenant, c'est fini. Si tu es habillée comme les autres filles, ce n'est pas possible. Ils ne t'écoutent pas. Je suis un peu le garde-chiourme. Je suis la sérieuse de l'histoire. Celle qui est là pour régler les petits problèmes. Si un type devient un peu casse-pieds, les filles m'appellent. Et là, les hommes se ressaisissent. Je demande gentiment à l'importun de régler son addition et de rentrer chez lui parce qu'il est fatigué, qu'il devrait se reposer. Il reviendra quand il ira bien.

Je ne suis jamais passée de l'autre côté. Avec ce que je gagnais derrière mon comptoir, ça m'allait très bien. Et puis, à la limite, si vraiment j'avais eu besoin de plus d'argent, j'aurais fait comme tout le monde, je me serais fait entretenir, pour être franche. A l'époque, se faire entretenir, c'était courant. « Tu étais très courtisée ! », disait Jacques, et il n'avait pas tort.

Mais je n'ai pas besoin de ça. Je gagne ma vie très correctement. Je paie tout ce que je dois payer. J'habille ma fille, mais pas seulement. Elle vit chez ma mère. Je lui donne les sous de la main à la main, chaque dimanche. Si elle a besoin de quelque chose, elle me le dit et je l'achète.

J'ai connu Jacques en mai 1978.

Contrairement à ce qui est raconté dans le film produit par Thomas Langmann, je ne l'ai pas racolé. Je n'ai pas tortillé du cul comme la comédienne. Je ne l'ai pas aguiché comme le font les prostituées !

Jacques entre derrière moi dans le bar, juste quand je prends mon service. Il ne paie pas de mine. Il porte une espèce de salopette à la Coluche, style bleu de travail, et une casquette de marin. Sous la casquette, je vois d'affreux cheveux roux. Accrochée à son épaule, pend une vieille sacoche, pas de la dernière mode, ça, non, plutôt du style vieux machin élimé. Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, je ne veux pas passer pour une frimeuse.

J'aimerais quand même préciser une ou deux choses sur mes rapports avec les hommes. J'en avais quelques-uns à mes pieds, si vous voyez ce que je veux dire. Ils étaient là, à se traîner devant moi, certains même à genoux ! Ils me voulaient. Je les snobais. Pas parce que j'aime faire ma pimbêche, non, je ne réalisais tout simplement pas. A l'époque, j'étais nettement plus glaciale qu'aujourd'hui. Ça devait leur plaire, une nana qui leur tenait tête comme ça, un peu hautaine. J'avais donc connu une quantité d'hommes, des beaux, des grands, des friqués, des mecs prêts à m'entretenir.

Je n'avais que l'embarras du choix.

Avec Jacques, je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est la première fois que je me suis laissé amadouer. Il est bel homme, pas spécialement bien habillé. Il a du charisme et un charme fou. J'ai craqué pour lui. Mais pas tout de suite.

— Bonjour, mademoiselle... ou madame...

— Madame...

— Prendriez-vous une coupe de champagne ?

— Pourquoi pas...

Il ne sait pas plus que les autres que je bois un mélange de Coca-Cola et de limonade. Je ne laisse jamais traîner ma coupette... Après ce premier contact, il s'assoit et attend. Qu'est-ce qu'il attend ? Mystère. Moi, sûrement. Mais ça, je l'ignore encore.

Je ne fais pas attention à ce type. D'ailleurs, il reste dans son coin. Les filles ne s'occupent pas de lui. Elles ne veulent pas aller le voir, parce qu'il est arrivé en salopette et à Solex. Elles ne daignent pas se déplacer parce qu'elles pensent qu'il n'a pas de sous, qu'il ne vaut pas le détour. Comme il n'a pas le look d'un homme d'affaires, elles l'imaginent plutôt très pauvre.

— Tu ne veux pas aller le voir ?

— Ça va pas ! Tu l'as vu ? Regarde comment il est ! T'as vu sa tête ?

— Mais bon, on ne va pas le laisser tout seul, quand même...

— Ce type n'a pas de fric.

— Il faut qu'il y en ait une quand même qui se décide à y aller, au moins pour voir !

— Bon, OK, ça va, je vais voir ce qu'il veut, le monsieur !

Elle revient :

— Il m'a dit que ça allait, qu'il restait tranquille. Il m'a dit que les

petites mignonnes ne l'intéressaient pas. Ce qu'il veut, c'est t'inviter, toi.

— Ah bon ??

Le lendemain, il revient. Il salue, puis s'installe au fond du bar. Ce jour-là, il a rendez-vous avec un ami. Ils papotent. Ils arrangent des affaires, sûrement. De toute façon, je ne veux pas savoir. Je ne pose pas de questions. Jamais ! Faire ça, c'est prendre la porte. C'est interdit. Les gens disent ce qu'ils veulent. Se taire fait partie du b.a.-ba du métier que j'exerce.

Après son entretien, il veut discuter avec moi. Je le trouve intéressant. Il me pose plein de questions... Il veut savoir si je penche à droite ou à gauche, si je m'intéresse à la politique, si j'aime la mer, la montagne, si je suis mariée, si j'ai des enfants. Il est curieux. Il est différent des autres.

Au bout du troisième jour, il commence à me montrer qu'il est vraiment là pour moi. Il me demande par exemple si j'ai faim, si je veux quelque chose...

— Et vous, vous ne sortez pas manger ?

— Non, je fais non-stop avec un ou deux sandwiches ! Ou un plat vite fait, derrière, dans le vestiaire, si j'ai le temps...

Voyant qu'il commence à devenir un habitué et qu'il consomme un peu, les filles se décident à l'approcher. Elles se disent : « Sait-on jamais, il a peut-être de l'argent finalement... »

— Non, non, non ! Vous êtes gentilles, mais moi, je viens pour Madame ! Je discute avec Madame, mais, en revanche, prenez ce que vous voulez ! Champagne Cristal Roederer !

Il commence à parler un peu de lui. Il est entrepreneur en bâtiment, ce qui explique sa tenue. Moi, je ne pose pas de questions.

Il est 4 heures du matin. Je prends un taxi pour rentrer chez moi. Je partage un appartement avec une copine, mais on ne se voit jamais toutes les deux. Elle a des horaires normaux, elle. La nuit, elle dort. Parfois, je ne rentre pas directement. Quand j'ai envie de papoter un peu et de faire la fête, je sors dîner avec une ou deux filles. On va dans une pizzeria sur les Champs ou aux Halles, où il y a un tas de restaurants ouverts la nuit. Dans ces cas-là, je rentre plutôt vers 6 heures du matin. Je prends un autre taxi, jamais le métro la nuit. Je suis fatiguée, mais pas épuisée non plus. J'ai la chance d'avoir une super santé, d'être très robuste physiquement. C'est ce qui m'a sauvé la vie, après la fusillade. Dans l'état où ils m'ont laissée, j'ai survécu parce que j'étais une force de la nature. J'étais en forme, increvable ! Je n'étais jamais éreintée, il en est encore ainsi aujourd'hui. Pourtant, travailler pendant trois ans la nuit, complètement décalée, ça peut épuiser quelqu'un. Pas moi.

J'ai toujours très peu dormi, entre quatre et cinq heures par nuit au grand maximum. Plus tard, quand j'ai tenu une brasserie, rue du Faubourg-Saint-Antoine, à Paris, je me levais à 5 heures du matin et je travaillais jusqu'à minuit. Tous les jours, sans repos ni vacances. Je suis une costaude. Au cours de mon enfance et de mon adolescence, j'ai appris à supporter, à encaisser. Je me suis endurcie physiquement et mentalement.

Pendant deux semaines, Jacques me fait la cour au bar. Il finit par me donner rendez-vous. Un dimanche. Je n'ai pas beaucoup de temps. C'est le jour où je vois ma fille. J'accepte le rencart parce que je sens que je suis en train de tomber amoureuse. Il m'a émue. Touchée. C'est sa façon d'être, sa façon de me regarder... Il a l'air à la fois fort et fragile.

Il arrive sur sa grosse moto.

Ce dimanche-là, à 14 heures, je ne sais pas que ma vie est en train de basculer.

In love with Jacques

C'est donc au volant d'une Honda 750 cm³ qu'il vient me chercher ce premier dimanche. Il a laissé tomber son Solex. Il me tend un casque, trop grand pour moi, tant pis. Je saurai plus tard que c'était le casque de François Besse, son acolyte préféré de l'époque.

Je m'installe en essayant de garder une certaine distance. Je ne me jette pas dans les bras des hommes.

Il fait bon, c'est le printemps, mais ça sent l'été déjà. Je vois défiler les immeubles haussmanniens qui bordent les Grands Boulevards.

En chemin, on aperçoit une voiture de police. Subitement il fait demi-tour. On manque de tomber.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Tu sais, les avocats ont toujours des problèmes avec la police.

Ah bon ? Je croyais qu'il était entrepreneur... Là, je commence à me dire que c'est peut-être un trafiquant de quelque chose. Il n'a pas tellement l'allure d'un avocat. Mais je n'ai pas peur. Je n'ai jamais eu peur de ma vie. Ce n'est pas aujourd'hui, à vingt-sept ans, alors que je sens que cet homme ne me déplaît pas, que je vais m'inquiéter !

Mes pensées divaguent tellement que je ne me rends pas compte que nous sortons de Paname. La nationale 12 se déroule comme un serpent. Nous arrivons dans un parc, qui est aussi un zoo. Ici, les animaux sont en semi-liberté. C'est drôle et effrayant à la fois. C'est un peu comme mes sentiments cet après-midi-là. Je commence à me sentir étrange.

Il m'offre une crêpe. Il se rapproche un peu. Il prend ma main. Je ne la retire pas. Je me laisse faire. Même ça, je n'aime pas habituellement. En temps normal, depuis toujours en réalité, je déteste qu'on se colle à moi, qu'on se rapproche de mon espace vital de sécurité, j'allais presque écrire : pas touche ! J'ai besoin d'air, je n'aime pas les papouilles, les contacts. Le fait de sentir la peau ou le sang de quelqu'un qui palpite tout près de moi m'effraie, m'agace, m'énerve ! Je n'aime pas non plus qu'on me tripote la main...

Et là, installée devant une grande table en bois, au milieu de ce zoo assez spécial, je ne retire pas ma main. C'est nouveau, c'est la première fois que je me laisse vraiment faire. J'ai écrit ici que j'étais très courtisée par les hommes, oui, c'est tout à fait exact, mais je ne les ai jamais laissés se rapprocher réellement, pas même mentalement. Là, pour la première fois de ma vie, je suis détendue. Je commence à me dire que cet homme-là est différent. Je ne pars pas en courant.

On papote de tout et de rien. Il me pose des questions sur ce que je pourrais savoir de lui, sur l'actualité. Il veut sûrement savoir si je fais semblant ou non. Moi, je lui dis la vérité, que je ne regarde pas les

informations, que je m'en fiche, et puis que je n'ai pas le temps de m'installer devant la télé, jamais !

A la fin de ce premier après-midi passé ensemble, il m'embrasse. Il me dépose à une station de taxis. Personne ne sait où je vis. Je ne donne jamais mon adresse à quiconque. À bord du taxi qui me ramène chez moi, la journée défile, je me repasse le film. Je me dis qu'il me plaît. Oui, cet homme-là me plaît. Je pense que toutes les femmes sont pareilles : on sait intuitivement quand quelqu'un nous émeut. On le sait tout de suite.

Quand je rentre à la maison, le soir, ma copine Monique est là. Je ne peux pas m'empêcher de me confier à elle. On est très proches toutes les deux. On se croise à midi et parfois le week-end. Je lui raconte mes histoires. Elle me raconte les siennes. Depuis trois ans, elle a un amoureux clandestin. Je ne le vois pratiquement jamais. Il est marié. Il ne peut pas divorcer pour l'instant. Elle l'attend. Je lui raconte, pour Jacques.

— Je crois que j'ai rencontré quelqu'un...

— Ah bon ? Raconte, raconte ! Comment il est ? Il fait quoi ? D'où il vient ?

— Je ne sais pas trop quoi en dire. Il m'a d'abord dit qu'il était entrepreneur puis avocat. Moi, je ne sais pas. Il parle peu de lui en fait.

— Et tu ne serais pas en train de tomber amoureuse, toi ?

— Peut-être oui, peut-être non. En tout cas, c'est un homme qui a un charme fou !

Lundi, 16 heures, lendemain de notre première sortie, il est là. Il m'attend. Il revient tous les jours. Il est là tous les après-midi, jusqu'en fin de soirée. Il reste plusieurs heures. Il ne fait rien de spécial. Il s'accoude au comptoir, il attend que j'arrive. Dès que je m'installe derrière mon bar, il me parle. Il ne me quitte plus. Il surveille les autres prétendants, j'en suis sûre, d'ailleurs il me le dira plus tard. Il y a plein de bonshommes qui essaient de me draguer. Jacques les en empêche. Dès qu'un homme se rapproche de moi, il fait la gueule, il n'est pas content, forcément !
Ah ! La jalousie des hommes !

Après Jacques, je suis sortie avec un homme qui est devenu très jaloux. Il ne l'était pas trop au début. Les premiers temps, ça allait. Je l'ai rencontré quelques semaines après ma sortie de prison. Il ne supportait pas mon passé avec Jacques. Il était grand reporter. Je précise que c'était un homme très, très bien. Je n'ai rien à dire sur le reste, mais alors ça, c'était infernal ! Comme il avait des horaires

fluctuants, en fonction de ses reportages, il avait le temps de me surveiller. J'habitais à l'époque rue de Javel, dans l'une des tours du Front de Seine. Il y avait deux sorties, avec de grands parvis sur lesquels il se cachait. Brusquement, il arrivait dans mon dos, par surprise, et ce n'était pas très agréable. Quand nous allions au restaurant ensemble, il m'arrivait de me lever de table et de partir... Imagine, tu prends ton menu comme ça, tu lèves la tête parce que le serveur vient prendre ta commande, et il commence à te dire que ça y est, tu as dragué le serveur, tu l'as regardé. Me dire ça à moi qui ne vois que d'un œil ! J'ai quand même tenu trois ans avec cet homme. C'était un mec très bien. Et puis ça n'a pas été comme ça dès le départ, sa jalousie a empiré progressivement jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Il m'épiait tout le temps. C'était affreux. Comment tu veux passer ta commande au restaurant sans regarder le serveur ?

Jacques est un peu jaloux, juste ce qu'il faut, pas malade de jalousie, ça, non ! Au bar il me surveille du coin de l'œil. Il s'énerve. Il boude. Il fait un peu la gueule. Il tapote avec ses doigts sur la table. En observant ses gestes, je vois bien qu'il n'est pas content. Avec le recul je me dis : « Dis donc, connaissant son caractère, c'est un miracle qu'il n'ait pas provoqué une bagarre ! » Non, avec moi, il est patient. C'est après ce dimanche au zoo que je suis devenue officiellement sa « chérie ». On a quelque chose en commun, quelque chose qui nous unit. Il vient tous les jours.

De mon côté aussi, il est devenu mon « chéri ». Mais moi, je continue à faire mon travail. Je ne peux pas empêcher les hommes de me courtiser. Ils m'enquiquinent. Je reste concentrée sur le comptage des verres et le travail des filles que je surveille.

Jacques est là, bienveillant. Je crois qu'il a compris que, pour que ça marche entre nous, il doit rester psychologiquement sobre, sans faire d'esclandres ni d'histoires. J'ai horreur des histoires, même si j'en ai vécu un paquet en sa compagnie, plus tard.

Cela dure une semaine à ce rythme. Dès que j'ai cinq minutes, il s'approche et on discute. Il me fait rire aussi, beaucoup. Je commence à m'intéresser à lui, je lui pose quelques questions sur son travail, sans plus. Il me dit qu'il est entrepreneur ou bien avocat. Je sais maintenant qu'il raconte des bobards. Mais je ne cherche pas non plus à trop en savoir. J'ai pris l'habitude de ne pas être indiscreète. J'ai toujours été comme ça. Ce travail m'arrange, je ne fouine pas dans la vie des gens. Chacun sa vie, après tout.

Cet homme ne m'est pas du tout désagréable. Quinze ans de plus, très bien. Je n'ai jamais aimé les jeunes.

La première fois que j'accepte son invitation à déjeuner, c'est dans un

restaurant italien tout proche de mon travail. J'aime les pâtes. Je me régale de pâtes toutes simples, sauce tomate et basilic. Je le regarde et je ne suis pas dupe : oui, cet homme me baratine ! Je crois aussi me souvenir que je ne trouve pas ça désagréable du tout.

Je ne comprends pas tout de suite ce que signifie pour lui le fait de me céder gentiment sa place, celle du dos contre le mur. Je ne comprends pas qu'il s'agit d'une véritable preuve d'amour. C'est notre premier tête-à-tête sérieux. Il est galant, poli, prévenant. Plus tard, je saurai qu'il ne laisse jamais, vraiment jamais, cette place à quiconque. Il la prend toujours. C'est la place de laquelle on peut surveiller les entrées et les sorties d'un lieu, avoir une vision globale de l'espace. Il me la laisse, cette place. Plus tard, je réaliserai que c'était un beau cadeau.

Le dimanche suivant, Jacques vient me chercher. Puis encore le suivant. Je suis sur un petit nuage !

Il m'invite à dîner. Je ne me rappelle plus où exactement. Je me rappelle la façon avec laquelle il choisit l'endroit où on va s'installer. Il repère la table avec minutie, tranquillement. Là, il s'assoit dos au mur. Je devine – mais comment ? – qu'il surveille toute la salle et la porte d'entrée. Il accroche sa sacoche au dossier de sa chaise et commande du champagne.

— Tu n'es pas chef de chantier ni avocat, ça je le sais, arrête de me prendre pour une bille !

Il me regarde étrangement cette fois, comme vraiment très intéressé par ce que je raconte. Il tend le menton vers moi puis jette un coup d'œil autour de nous, la tête un peu penchée.

— Je te prends pas pour une bille ! Arrête de dire ce genre de chose, c'est faux.

Nous changeons de sujet. Puis nous parlons de tout et de rien, en évitant soigneusement d'évoquer son métier ou ses activités ! A la fin du repas, quand il se lève, sa chaise bascule sous le poids de sa sacoche.

— Mais c'est drôlement lourd, ce machin ! Qu'est-ce que tu trimalles là-dedans ?

— C'est rien, j'ai un peu de matériel. J'ai toujours plein de trucs avec moi.

Je ne me contente pas de cette réponse mystérieuse. Dehors, je lui pose une nouvelle question :

— C'est quoi ce machin que tu trimalles et qui pèse des tonnes ?

— Voilà, c'est comme ça, ça s'appelle un .357 Magnum...

— Et pourquoi un avocat aurait-il besoin de porter un machin comme ça sur lui ?

— Tu sais, les avocats défendent des causes qui ne plaisent pas à tout le monde, alors on se protège.

Je ne crois pas un mot de ses histoires, pas un mot. Mais voilà, c'est comme ça. Je sais que je suis tombée amoureuse de cet homme... Ça s'appelle un coup de foudre. C'est remuant. Ça emporte tout l'être. Et c'est très embêtant.

Le troisième dimanche, alors que nous nous promenons dans les allées du jardin du Luxembourg, il s'arrête, me prend par les épaules et m'annonce :

— Ce serait bien quand même qu'on reste ensemble ce soir...

— Ah bon, je ne sais pas, moi...

— Et pourquoi pas ?

— D'accord, mais où on va ?

— Chez moi, impossible, et chez toi ?

— C'est hors de question ! On va dans un hôtel ?

— Comment ça, dans un hôtel ?!...

Il trouve ça un peu gênant d'aller à l'hôtel.

Finalement, j'ai eu gain de cause et nous avons trouvé un petit hôtel sympa, où nous sommes restés ensemble jusqu'au lendemain lundi.

Cette première nuit, je me suis sentie bien, en confiance. Avec lui, c'était différent. Rien à voir avec les autres. Là, c'était évident. C'était une belle entente.

Alors qu'il se déshabille, je vois ses cicatrices. Elles sont fraîches et récentes.

— Ah ! Mais c'est quoi, ça ?

A côté des cicatrices toutes neuves, il y en a d'autres plus anciennes, des bricoles qui lui sont arrivées...

— Tu n'es pas au courant ?

— Ben, non, de quoi ?

— Tu n'écoutes vraiment pas les infos ?

— Non, je t'assure, vraiment...

— Tu n'as pas entendu parler d'un bandit qui s'est évadé de la prison de la Santé ?

— Si, il me semble vaguement avoir entendu ça aux nouvelles...

— C'est moi !

— Comment ça ?

— Je suis Jacques Mesrine, je suis le voyou qui s'est évadé...

— Jacques comment ?

Il comprend que je ne joue pas un rôle, que je suis sincère. Et puis je ne suis pas une fille à s'émouvoir comme ça. Je reste toujours très froide et tranquille. C'est pour ça que j'ai une bonne nature pour le « milieu », si je puis dire...

Les pensées courent dans ma tête comme des étoiles filantes. Je me dis que ça va compliquer ma vie, parce que s'il est recherché, moi, j'ai ma

vie, ma fille... Je pense aussi à l'appartement que je partage avec mon amie. J'ai une existence normale, réglée.

Non, décidément, ça ne va pas être facile, comment vais-je pouvoir mettre tout ça ensemble ? Notre nuit est douce, je ne veux pas que ces idées polluent mon bonheur.

Le lendemain, par contre, le ciel me tombe sur la tête. Je me dis : « Ce n'est pas compatible avec ma petite vie, comment vais-je faire ? » Je suis seule, je n'ai personne avec qui échanger, personne à qui en parler. De toute façon, je ne me suis jamais confiée et ça ne changera pas de sitôt !

Voilà, je suis amoureuse de l'ennemi public numéro un. J'ai l'intention de continuer à le voir, mais je ne suis pas partie pour m'installer et vivre avec lui, ce n'est pas prévu au programme ! Sa vie n'est pas compatible avec la mienne. Les questions s'entrechoquent dans mon esprit : comment ça va se goupiller, tout ça ? Qu'est-ce que je vais faire avec l'ennemi public numéro un ? Comment vais-je continuer à le voir, puisqu'il doit vivre caché ? Je pense à moi, à nous, à notre amour. L'essentiel pour moi tient en quelques mots : comment vais-je faire pour m'arranger avec tout le monde ? Ça va être compliqué, je le pressens !

Le 25 juillet 1978, Jacques me parle très franchement, sérieusement.

— Veux-tu vivre avec un vieux monsieur ?

— Ah oui, tu parles, quinze ans de plus, tu es un vrai papy !

— Je ne plaisante pas, là. Si on part ensemble, sache que ta vie va changer, mon bébé, complètement. A Paris tu ne vois pas de différence parce que nous vivons presque comme tout le monde ; toi, tu fais des courses, on se promène, parfois on fait des détours, mais quand même, c'est relativement tranquille. Là, maintenant, on va être obligés de passer des frontières, de prendre plus de risques. Je serai armé tout le temps, et François aussi le sera. On a des grenades et, s'il le faut, on les dégoupillera. On ne peut pas hésiter parce que nous devons sauver notre peau. Alors, toi aussi, tu vas risquer ta vie.

Je reste silencieuse et attentive. Je me doute qu'il sait de quoi il parle. Il ne va pas se laisser faire, il va se venger de toutes les souffrances qu'il a endurées. J'ai lu les articles dans les magazines, j'ai compris qu'il en avait gros comme ça sur le cœur et qu'il avait bien l'intention de se venger. C'est ça, Jacques va se venger. Il continue à parler, parler...

— Mon bébé, je suis arrivé à un stade de ma vie où je ne peux pas être accompagné par n'importe qui.

— Et alors, moi, tu ne sais pas qui je suis, tu m'as juste vue quelques

fois, comment peux-tu être sûr de moi ?

— C'est comme ça, je sens que je peux compter sur ta discrétion, ton silence. J'ai trouvé la bonne personne pour m'accompagner. C'est toi.

— Mais tu prends des risques !

— Non, non. Je ne peux continuer ce bout de chemin qu'avec toi. J'ai pris ma décision.

Est-ce ma discrétion qui l'a rassuré ? Est-ce parce qu'il m'a vue à l'œuvre derrière le bar ? Silencieuse, ne posant aucune question, ne demandant aucun détail, ne réclamant rien à personne, froide, distante, professionnelle en quelque sorte. Il a senti ma nature. Je ne suis pas froussarde, je ne dis rien, je ne panique pas, je suis solide. Je ne suis pas une fille qui s'évanouit ou qui a des vapeurs pour un oui ou pour un non. Je ne vais pas tourner de l'œil à la vue d'une goutte de sang... J'ai plutôt l'habitude de prendre les choses en main, de diriger les opérations. C'est moi qui décide de ce que je fais ou de ce que je ne fais pas. Là-dessus, j'ai dû lâcher un peu, au début. C'est vraiment la seule fois de ma vie où je suis tombée sur un homme qui s'occupait de tout, justement. Avant, par la force des choses, c'est moi qui gérais tout, c'était comme ça, je n'avais pas le choix. Dans la vie, je me débrouillais. Il m'avait longuement observée. Il m'avait vue agir. Étalées devant moi, des dizaines et des dizaines de coupures de presse. Ça doit peser des kilos, tout ce papier ! C'est un vrai book de star, ce machin !

Je commence à lire. Je découvre que l'homme qui est si près de moi, l'amoureux, le tendre, le gentil, est un homme violent. Je lis et je parcours des dizaines d'articles.

J'ai du mal à y croire. Cet homme-là, en face de moi, charmant, séduisant, attentif et attentionné, il est le monstre décrit par la presse ? Je ne peux pas le croire. Comment est-ce possible ? J'ai pris ma décision. Je pars avec lui.

Je suis amoureuse et décidée. Je vais tout quitter pour suivre Jacques Mesrine.

Durant la semaine qui a suivi ce lundi, il est revenu me voir au bar tous les jours, jusqu'au mercredi.

Ce jour-là, je fais l'ouverture et la fermeture. En fin de soirée, presque à la fermeture, il téléphone.

— Viens directement me rejoindre, je suis un peu plus loin, dans la rue, trottoir d'en face.

— Là, maintenant ?

— Oui, mon bébé. Ecoute, si on reste ensemble, toi et moi, c'est maintenant. Moi, je pars en vacances, alors je te propose de partir en vacances avec moi.

- Des vacances, où ça des vacances ?
- La destination dont je t'ai parlé, mon petit chat.
- D'accord, j'arrive, je prends mes affaires.

Je ne tremble pas. Je suis calme. Je dis aux filles :

— Oh là là ! j'ai une urgence, il faut absolument que je m'en aille...
Je compte mes sous, j'encaisse ce qui m'est dû. Je prends mon sac au vestiaire.

Je pars. Je sais que je ne reviendrai plus.

En quittant le bar, je pense : « Alors là, je suis grillée ! Si je reviens, je ne retrouverai plus de boulot ! Dans les bars, tout se sait, Unetelle, on ne la reprend pas parce qu'elle s'est barrée comme ça ! » Mais, au fond, je suis prête à tout pour lui, pour le suivre. Jacques me propose de partir en vacances en Italie. J'adore les pâtes ! Je sais que nous vivrons planqués, mais il ne me force pas. Mon choix est fait.

J'ai un petit pincement au cœur quand je passe récupérer quelques affaires chez moi. Monique, ma colocataire, ne comprend pas tout.

— Ça ne t'embête pas que je te laisse comme ça du jour au lendemain ?

— Mais non, tu as des choses à faire ! Moi, je me débrouillerai de toute façon, ne t'inquiète pas...

— Salut, Momo !

Je passe déposer mes affaires chez ma mère.

En quelques jours, en très peu de temps, mon sort est scellé. Ça va très vite.

J'arrive chez ma mère. Je pose ma valise. Je ne lui donne aucune explication. Je prends un petit sac dans lequel je mets quelques vêtements. Je dis à ma mère que je ne sais pas quand je pourrai revenir. Je ne dis pas où je vais, ni avec qui, ni pour combien de temps. Elle n'a pas à le savoir, c'est comme ça. Elle et mon beau-père essaient d'en savoir un peu plus. Ils insistent, me demandent ce que je suis en train de faire. Rien, je ne dis rien. J'embrasse ma fille. Elle a trois ans. Elle est élevée par mes parents...

— Tu sais, je ne vais pas revenir pendant un petit moment.

— Ah ?

— Oui, je dois partir, mais je reviendrai.

— D'accord !

Elle est déjà partie jouer. Moi, ça me fait de la peine, quand même, forcément. Je ne sais pas que je ne pourrai peut-être plus la revoir du tout. Je me dis que je trouverai toujours le moyen d'arriver jusqu'à elle et de la voir au moins un peu, mais Jacques ne ment pas lorsqu'il me dit que cela va être difficile. Il sait ce que signifie être en fuite avec la police aux trousses.

Je retrouve Jacques au bout de la rue de Douai. Il m'amène jusqu'à sa planque, impasse Saint-François. Je serre sa main dans la mienne. Je suis si bien. Je suis si heureuse de le retrouver.

L'endroit ressemble à un rendez-vous de hippies. C'est mauve, rose, avec des tentures accrochées aux murs. Il ne manque que l'encens et le patchouli ! C'est mignon, mais pas vraiment à mon goût. C'est propre, mais minuscule ! Un tout petit lavabo, un tout petit coin cuisine avec deux plaques chauffantes, un canapé... C'est vraiment tout petit, tout petit, on peut à peine bouger. Le côté psychédélique donne au lieu un air étrange, mais ce n'est pas bien grave. Après tout, nous ne sommes pas là pour rester ! C'est juste pour préparer notre départ en Italie.

Je pose mon petit sac. Il m'embrasse.

Je serai bien à ses côtés. J'ai une certitude, c'est que rien ne peut nous arriver.

— Mon bébé, il faut s'organiser. Est-ce que tu as un compte bancaire ?

— Oui, évidemment !

— Clôture, ferme tout ! Tout ce qui est à ton nom doit disparaître ! De toute façon, si tu ne le fais pas, s'il y a un problème, ils te le prendront... Voilà, tu rentres dans la clandestinité, tu n'as plus rien...

Le lendemain, je clôture mon compte bancaire. Je n'ai plus qu'un passeport à mon nom, le reste n'existe plus. Moi, Sylvia Jeanjacquot, j'entre dans la clandestinité aux côtés de l'ennemi public numéro un. Dans mon petit sac en cuir marron, j'ai en tout et pour tout deux pantalons, deux pulls, des tee-shirts, un maillot de bain, mon séchoir, un imper et une paire de chaussures...

— Tu as trop de choses !

— Comment ça, trop de choses ? Il n'y a rien là-dedans !

— On part comme ça, les mains dans les poches, on rachètera tout sur place, en Italie.

Je réussis quand même à sauver mon séchoir à cheveux. Il jette un coup d'œil à ma trousse de maquillage.

— Ah bon, ça va ! Tu n'en as pas une tonne ! Parce que alors moi je ne supporte pas le vernis, ni le rouge à lèvres...

— Moi, je n'en mets jamais.

— Heureusement. Avec moi, ça, c'est pas possible, tu comprends, du rouge à lèvres rouge et du vernis à ongles rouge... C'est immonde.

Il veut me présenter quelqu'un. Son ami François Besse. Il me raconte leur évasion, le 8 mai, de la prison de la Santé. Son acolyte est planqué dans un petit studio voisin. On s'y rend à pied. Cette fois, c'est un boui-boui sans nom. Quinze mètres carrés avec un matelas par terre. Un lieu sordide.

— François, je te présente Sylvia. Sylvia, je te présente François.

S'ensuivent deux ou trois longues minutes passées à s'observer, en

silence, sans se dire un seul mot.

C'est Jacques qui parle le premier. Le départ est prévu pour le lendemain.

Le soir, en m'endormant, les images défilent dans ma tête. Rien ne prédisposait cet homme, dans son histoire, à faire tout ça. Il est issu d'une famille « normale ». Ses parents faisaient des broderies pour les maisons de haute couture. Je ne comprends pas pourquoi il est devenu l'ennemi public numéro un. Je me dis aussi que j'ai très, très envie de faire plus ample connaissance.

*

Quand il me tend à nouveau la pile d'articles, de dossiers, coupures petites et grandes, je sais qu'il veut d'abord que je sache qui il est. Il m'embarque aussi dans sa vie d'avant. Il veut que je connaisse tout de lui et de ses frasques. Il veut aussi tout savoir de moi maintenant. En cas de problème, il ne voudrait rien apprendre par la presse. Et c'est un homme à qui on peut tout dire et tout avouer. C'est quelqu'un qui peut tout entendre, le pire comme le meilleur.

Il ne garde pas la presse parce que ça lui fait plaisir de voir qu'on parle de lui. Il me dit qu'il faut tout lire parce que l'on peut glaner des renseignements qui peuvent s'avérer utiles. Parfois, un journaliste laisse passer quelque chose, entrevoir une piste. Il me montre aussi quelques photos de policiers qu'il a mises de côté, pour que j'aie leurs visages en tête.

— Regarde-les bien, enregistre-les, puisque tu as une bonne mémoire.

— Mais pourquoi ?

— Au cas où tu en reconnaîtrais un dehors... Mon chat, tu dois absolument tout lire, tu vas comprendre, me comprendre. Et tu vas m'aider aussi : parfois, tu sais, les policiers racontent des trucs aux journalistes... qui les écrivent ensuite dans les journaux.

— Et toi, tu récoltes les infos !

— Voilà, c'est ça, au cas où. Quand on est recherché comme je le suis en ce moment, rien ne se perd, tout s'utilise !

Je m'endors en pensant au futur qui m'attend. J'avais ma petite vie pépère. C'était avant Jacques.

« Mon Frigidaire sans poignée »

Je ne suis pas folle. Je pars avec l'ennemi public numéro un, mais, avant cela, je veux vérifier quelques « détails »... qui n'en sont pas. Ce sont même pour moi des choses essentielles, indispensables, cruciales. J'ai déjà dit « oui », mais mon départ, mon abandon à cet homme j'allais dire, dépend des réponses qu'il m'apportera à deux petites questions qui me tracassent.

C'est en lisant la presse que je découvre qu'il a frappé la mère de ses enfants. Puis qu'il l'a menacée de mort. Il a ensuite enlevé ses trois enfants et les a installés chez sa mère.

— Tu l'as vraiment frappée et menacée comme disent les journaux ?

— Oui. Pour tout te dire, je l'ai dérouillée et je lui ai mis un revolver dans la bouche. Je l'ai laissée par terre, sur le carreau, et ensuite je l'ai traînée par les cheveux jusqu'à l'entrée, et là, je l'ai foutue sur le palier.

— Mais enfin ! Pourquoi ? Quand même, après l'avoir dérouillée comme tu dis, c'était peut-être pas nécessaire qu'en plus tu lui mettes un truc dans la bouche, comme tu as fait ! Qu'avait donc fait la malheureuse pour que tu lui mettes un revolver dans la bouche ?

— Si, bébé, je devais la punir. Il y a des choses qu'on a le droit de dire et d'autres pas. Elle a menacé de me balancer à la police...

— En es-tu sûr ?

— J'ai de sérieux doutes, crois-moi. Je suis sûr qu'elle l'aurait fait. Elle serait allée voir les flics, et certainement pas pour boire le thé. J'étais hors de moi, oui, je l'ai frappée méchamment !

— Et moi, alors, tu vas me frapper aussi ? Moi, je ne veux pas être une femme battue !

— Mais non, mon amour, pas toi. Je t'assure, je te promets. Je ne te ferai pas de mal.

— En tout cas, tu n'étais pas obligé d'aller jusque-là, franchement, et puis c'est quand même la mère de tes enfants ! Ce n'est pas personne ! Je suis assez en colère contre lui. Je ne vais pas cautionner cette attitude. Je ne veux pas qu'il me fasse la même chose ! Je suis malgré tout un peu rassurée. Je comprends que balancer à la police est le pire crime pour Mesrine, c'est être en dessous de tout, c'est inadmissible. Je poursuis mon petit interrogatoire.

Dans son livre, il raconte une scène horrible avec un mac qu'il aurait insulté et tué. Il rapporte un discours haineux envers cet homme. Ses propos me heurtent.

— Es-tu raciste, Jacques ?

— Non. Un Arabe ou un Blanc ou un Noir, ça aurait été pareil. Ce n'est pas la couleur de la peau qui me pousse à tuer ou non. Je n'ai

pas eu le choix, c'est tout. Ce sont les proxos qui me dégoûtent. J'en avais après le mac, pas après sa race !

Sa réponse me rassure sur le fond, là encore. Je veux vraiment partir avec lui et je crois que je vais le faire. D'ailleurs, ai-je vraiment le choix ? Je suis accrochée, amoureuse.

Quoi qu'il en soit, dès le début de notre histoire, je fais la différence entre Jacques et Mesrine. Il n'est pas le même homme avec moi et avec les autres.

Avec moi, il est gentil, galant et attentionné. Il me fait des compliments. Ce que je fais est toujours bien.

Sa couleur, c'est le mauve ; c'était aussi celle de mon père. Toutes les petites amies de mon père – un séducteur, un coureur de jupons – débarquaient avec des fleurs mauves.

Moi, je préfère le rouge et le noir.

*

Si Jacques m'a choisie, c'est pour ma personnalité, mon histoire, ma liberté, mon esprit d'aventure. Il pressent que je possède ce don de supporter le pire, d'encaisser des coups et de subir toutes sortes de situations, sans bouger un cil.

Les premières semaines de notre idylle, je suis si froide et si distante que Jacques m'appelle « mon Frigidaire sans poignée ». Seulement quand on est entre nous et seulement au début. Après, la barrière s'estompera.

Mon enfance m'a rendue insensible.

Je suis une coriace ! A deux ans, j'ai failli mourir de la rougeole. Et j'ai rechuté à cause de ma mère. Elle m'a laissée sortir trop tôt.

Ma mère me haïssait.

Elle n'a jamais eu pour moi le moindre geste d'affection, ni la moindre attention. Au contraire. Lors de l'une de nos mémorables disputes, plus tard, alors que je sortais de prison, encore blessée et à peine remise du traumatisme de la fusillade, elle m'a avoué avoir essayé d'avorter alors qu'elle était enceinte de moi. A l'époque, l'interruption volontaire de grossesse était interdite et punie par la loi. Au milieu des cris alors qu'on se disputait encore une fois violemment, elle me raconte en détail tout ce qu'elle a fait pour stopper cet être vivant en elle : queues de persil, ménage à fond. Rien, rien n'y a fait. Je me suis accrochée. Je suis une coriace, je vous le dis.

« Je ne voulais pas de toi ! Je ne t'aime pas, je ne t'aimerai jamais. Tu es bête, moche, abrutie... Tu es une salope et tu n'arriveras jamais à rien. »

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs d'enfant, quand je pense à ma mère, ce ne sont que mots blessants et visions de haine. Et de danger aussi.

Nous sommes au zoo de Vincennes, cet été 1958. Je suis avec ma mère

et ma marraine. Je m'échappe. J'arrive en haut d'un rocher. Ma marraine me voit, court vers moi et me récupère in extremis. Elle me chope par la robe. J'allais tomber. En dessous, plusieurs mètres de vide. Je ne serais pas là si ma marraine n'avait pas réagi. Je suis kamikaze, casse-cou, intenable, remuante, insupportable peut-être. Je me rends insupportable parce que je veux attirer l'attention de cette mère qui ne m'aime pas. Et qui n'hésite pas à me le répéter.

Lorsque mon frère est né, deux ans après moi, elle l'a préféré immédiatement. Plus tard, quand une tante lui demanda pourquoi elle avait toujours préféré mon frère, elle expliqua simplement que c'était pour protéger mon frère parce que tout le monde m'adorait, moi, et qu'elle souhaitait « équilibrer » un peu la situation. Quel équilibre ? En tout cas, avec mon frère, ça ne nous a pas empêchés d'être proches, au moins les premières années.

Nous vivons dans un pavillon aux Pavillons-sous-Bois, dans l'est de la capitale.

Je protège mon petit frère. Sur toutes les photos, je le tiens par les épaules dans un geste de protection. Il est fragile, maigre, constamment malade. Je m'occupe de lui, je le materne un peu. Et je l'entraîne dans mes bêtises. Moi, j'aime arracher les fleurs d'Eva, notre voisine. Je ne sais pas pourquoi, sa tête ne me revient pas. Et puis je m'ennuie sérieusement. Quand mon frère a l'âge de me suivre, il vient avec moi. Et nous faisons des bêtises sans cesse. De grosses âneries de gosses mal lunés. Nous grimpons piétiner les fleurs de la voisine. Nous trouvons des clés sur une boîte aux lettres et, au lieu de les rapporter, nous les jetons dehors. Nous mettons le feu à la chaudière. Nous courons après les poules et nous leur arrachons les plumes. Le coq se venge et essaie de nous attraper. La voisine est furieuse, elle lui donne des coups de balai, elle fait semblant de nous en donner à nous aussi ! Ma mère se fâche toujours avec moi. Je suis accusée et tenue responsable de tout. « Ouste ! file, va-t'en ! Ah, mais, qu'est-ce que tu as à entraîner ton frère dans tes idioties ? Celle-là, alors, jamais capable de donner un bon exemple, je te dis, moi, des claques se perdent ! »

C'est toujours moi qui prends pour les deux, toujours.

L'injustice est mon terreau. C'est là-dedans que je pousse.

Quand j'ai sept ans, j'entends ma mère parler de moi à une voisine : « Sylvia, c'est un mur ! »

J'ai treize ans, mon frère onze. Mon beau-père et ma mère emmènent mon frère à Chelles pour son baptême de l'air. Au retour, tout excité, il raconte son vol en coucou. Il a adoré. Moi ? Moi, je n'en ai pas besoin. Voilà. Ils s'occupent de mon frère. Je les regarde tous les trois.

Je ne pense rien.

Je n'ose amener aucune copine à la maison. La seule fois où j'ai essayé, j'ai eu honte. Non pas à cause de la maison, non, pour ça elle était bien tenue. Ma mère était coquette. Non, dès qu'elle me voit, elle me crie dessus. Devant mes amies, elle m'insulte aussi. Elle les prend à partie. « Sylvia n'est pas sérieuse », « Elle n'arrivera jamais à rien dans la vie », « Range ta chambre », « T'as pas honte d'inviter une copine dans ta porcherie ? », « Et ces cheveux-là, ils sont sales tes cheveux ! », « Et ta robe, t'as vu cette tenue, tu aurais pu t'habiller correctement quand même pour recevoir ! »... Ça dure une demi-heure. Ma copine Laurence me regarde, estomaquée, éberluée. Je décide de ne plus jamais inviter qui que ce soit chez moi. Je ne supporte pas. Pas d'insultes devant les amies. Plus jamais, merci. J'ai trop honte. Alors, au retour du collège, tous les jours, je m'enferme dans ma chambre. J'en sors pour manger, c'est tout. Rien de plus. Je la hais en silence. Je courbe l'échine quand nos regards se croisent, cela la plonge dans une folie haineuse dont je suis la destinataire. J'encaisse. Je pense : Vas-y, parle, déverse ton fiel et ta bile !

Au fil des mois et des années, je m'endurcis chaque jour un peu plus. Je forge ma carapace, je m'enveloppe d'un manteau de fer et de piques. Je me protège en devenant plus dure, plus forte, plus méchante qu'elle ! Je rêve de quitter la maison, de respirer et d'échapper à ma mère qui m'agresse dès qu'elle me croise. Je suis de plus en plus fermée. Je me transforme en pierre. Je pique des colères mémorables. Je peux casser des objets, assiettes, portes, vases, pots de fleurs. Mais je ne frappe personne. Après la sortie du film de Thomas Langmann, L'Ennemi public no 1, en 2008, la comédienne qui joue mon rôle a raconté n'importe quoi sur moi. Elle a dit que j'étais prête à buter des gens. C'est faux ; je m'en prends éventuellement aux objets, jamais aux personnes ni aux animaux.

Je veux quitter l'école à seize ans. C'est pour riposter que je ne travaille pas bien. Je cesse d'assurer de bonnes notes. Je ne fais plus mes devoirs. Mes résultats chutent. Alors, à seize ans, je suis priée de quitter l'école. Je suis une rebelle et une colérique. Le patron de l'entreprise où je deviens apprentie et sa femme savent me parler. Ils sont très bien avec moi, très gentils, ça change ! Si j'étais tombée sur d'autres personnes, j'aurais peut-être mal tourné et fait de grosses bêtises. J'aurais déraillé. Là, non, ils ont su me prendre, m'encourager et me montrer le droit chemin.

Je suis une tête brûlée, une tête de lard, soupe au lait, intolérante. A l'époque, je ne supporte rien, je n'ai aucune patience. Au restaurant, si ça ne va pas assez vite, je pars ! Il m'est arrivé à plusieurs reprises de décréter prématurément la fin d'un repas. « Vous ne trouvez pas le

service trop long ? Tant pis pour vous, écoutez, c'est simple, vous restez, moi, je m'en vais ! »

Oui, je suis impatiente, un peu capricieuse. Comme pour les rendez-vous. Je prends ma montre, je regarde. Cinq minutes de retard et je pars. Mes copains le savent, c'est ainsi, je ne reste pas.

J'apprends à n'avoir peur de rien. Aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je réalise le chemin parcouru. Je suis désormais une femme calme. Je me demande, avec l'enfance que j'ai eue, comment je n'ai pas plus mal fini. Ma vie aurait pu être bien pire et plus violente.

Au lendemain de ma sortie de prison, en 1982, trois ans après la fusillade, ma mère continue à me pourrir la vie. Elle m'appelle pour m'insulter : « salope », « morue », « pouffiasse », j'ai droit à tout. Et j'ai même été contrainte de changer mon numéro de téléphone. Elle me harcèle, elle veut ma peau. Je ne saurai jamais pourquoi elle nourrissait autant de haine à mon égard. Quand on l'a mise à la maison de retraite, elle a avoué à une cousine qu'elle m'avait prise en grippe. Même à la fin de sa vie, elle ne m'a pas laissée tranquille, elle continuait à m'agresser verbalement.

Lorsque je rencontre Jacques, je suis cet amas de colère, de rage contenue, d'impatience. A l'intérieur de moi, il me reste cette sensation de ne pas avoir été aimée ni portée par une mère aimante. Mais j'ai aussi appris à contenir ces sentiments. J'encaisse sans broncher.

Un soir, alors que nous sommes allongés sur notre lit, à Paris, en cavale, Jacques se rapproche de moi :

— Tu sais, mon amour, je vais te dire une chose importante. Je suis comme toi. Ma mère ne m'aime pas non plus. Elle a toujours préféré ma sœur à moi et elle ne s'en est jamais cachée. Tout le monde – les cousins, les voisins... – le savait. Elle me l'a toujours fait sentir. Au dernier parloir, à la Santé, elle m'a reproché beaucoup trop de choses, on s'est disputés violemment, d'ailleurs les gardiens ont essayé de me faire taire, mais c'était trop tard, c'était parti comme en 40. Alors je lui ai dit de s'en aller et de ne plus jamais revenir.

En cavale... J'ai la gueule de l'emploi parce que je suis inconnue. C'est important.

Je ne suis jamais passée entre les pattes de la police. Je ne risque rien. Je suis sage comme une image. Et vierge de toute histoire. Je suis ponctuelle. L'heure, c'est l'heure, surtout quand on est l'ennemi public numéro un. J'ai la mémoire des visages. Je garde gravés dans les yeux ceux de Robert Broussard, de Lucien Aimé-Blanc et de Charles Pellegrini, les trois commissaires dont Jacques m'a montré les photos. « Ce sont les flics chargés de me buter », dit-il. Seraient-ils animés de

la même véhémence si Jacques n'éprouvait pas le besoin de répondre systématiquement à la presse ? Il ne peut pas s'en empêcher, surtout quand les journalistes écrivent qu'« il laisse tomber ses amis », qu'« il a des casseroles aux fesses », qu'« il n'est pas correct ». Seraient-ils aussi remontés contre lui s'il ne cherchait pas sans cesse à se moquer d'eux ? Les flics, moi, je les connais peu. Ils ne venaient jamais dans le bar, à l'époque il n'y avait pas d'histoires, pas de bandes. Mais ils donnent de Jacques une image fausse. Broussard dit qu'il claque les doigts quand il a besoin de quelque chose... Mais je ne l'ai jamais vu faire ça et c'est un truc dont j'ai horreur.

Jacques est un sanguin. Il a une forte personnalité. Il n'aime pas avoir tort. Il est content de ce qu'il est. Mais il ne supporte pas que l'on fasse de lui ce qu'il n'est pas. Les flics ne l'obsèdent pas. Il me rassure :

— Si tu es là, je ne bougerai pas.

Je vais chercher toute la presse au kiosque le plus proche, avec son ultime conseil en tête :

— Tu dis que tu es correspondante pour un pays étranger, si on te demande pourquoi tu les achètes tous.

De toutes les façons, à voir ma mine, personne ne peut croire que je serais capable de faire quelque chose de mal.

Jacques ne s'informe pas plus que ça sur l'actualité. Ce qui l'intéresse, c'est ce que l'on écrit à son sujet. Il a besoin de capter toute nouvelle information qui paraîtrait dans les journaux. Le succès de la cavale passe par une vigilance de tous les instants.

Un jour, au beau milieu de sa lecture, il se tourne vers moi et dit :

— Les banques, c'est des voleurs ! C'est normal de les plumer. Je reprends mon argent, c'est tout.

Je ne suis pas un cadeau. Je suis difficile. Je suis capable de retourner les tables, d'envoyer un plateau en l'air. Jacques, lui aussi, démarre au quart de tour. Souvent, il me calme :

— Mon bébé, il faut calmer la Jeanjacquot en colère.

La « dolce vita »

C'est le lendemain de ma rencontre avec François que nous partons pour l'Italie. Un ami de François, un monsieur d'origine maghrébine, nous accompagne. Plus de trente ans après, j'ai un souvenir ému de ce monsieur. Il fait les marchés de fruits et légumes. Très lié à François, il ne sait pas qu'il s'embarque dans une galère sans nom. J'apprendrai plus tard qu'il a eu des problèmes avec la police, lui qui pensait rendre service tout simplement, en conduisant une auto. Il n'a rien à voir avec les voyous, rien ! Il fait partie de ces personnes que l'on croise et à qui l'on attire des ennuis.

Nous voilà donc à bord d'une voiture, tous les deux. François suit à moto. Le petit monsieur conduit la Mercedes dorée. Nous passons par la Savoie, où nous nous arrêtons pour dormir dans un petit hôtel. Jacques souffre de rhumatismes aux épaules, il a très mal. Il n'arrive presque pas à bouger les bras. C'est impossible ! Comment travailler dans ces conditions ? Il doit être en parfait état. Nous cavalcions partout en ville, à la recherche d'un médecin. Enfin, nous trouvons. Après une piqûre, ça va mieux. Nous rentrons dormir à l'hôtel. Le lendemain matin, c'est moi qui remplis son passeport. Jacques change d'identité.

— Tu veux remplir les papiers pour le vieux monsieur ?

Il me tend un passeport vierge, mais tamponné, parfait ! J'ai une belle écriture, soigneuse, régulière. Une écriture de bureau. Il n'a pas besoin de me forcer. Par nature, je ne laisse jamais les gens tomber. Je n'allais pas faire faux bond à l'homme qui m'avait séduite parce qu'il me demandait de remplir un passeport !

J'inscris : Bruno Chabert. A Paris, l'identité de Jacques, c'était Richard Lenoir.

Voici donc Bruno Chabert. Bruno, Bruno, Bruno. Il faut absolument que je m'habitue à l'appeler Bruno, partout, tout le temps. Bruno. Ça y est, c'est fait, mon tout nouveau Bruno est devant moi, là. Je l'aime.

Mohamed, le petit monsieur, repart de son côté avec la vieille auto toute pourrie et nous le saluons gentiment. Nous continuons la route à bord de la Mercedes dorée. Imagine-t-il un seul instant qu'il participe à la cavale d'un homme recherché ? Un homme condamné pour des meurtres au Canada. Un homme condamné en France pour évasion avec prise d'otage d'un magistrat (le président de la cour d'assises de Compiègne, c'est quelqu'un !), condamné pour plusieurs évasions et hold-up, qui fait la nique à toutes les polices françaises ! Ici, j'ai une pensée pour cet homme. Je veux lui dire que je suis désolée, vraiment désolée pour lui.

Ça y est, nous pouvons franchir la frontière.

Juste après le passage en Italie, nous sommes bloqués. Un gros camion est renversé sur le côté. Nous perdons patience. Au bout d'un petit moment, Jacques sort. Il fait la circulation de la route ! Il s'amuse à organiser le tout comme un bon policier de la circulation ! De grands gestes, des tourniquets avec les bras, des « Avancez » par-ci, « Reculez » par-là, Jacques se révèle un excellent agent ! Il réussit brillamment ! Les autos reculent, laissent passer les suivantes en file indienne. C'est lui qui arrange tout, règle tout et, une fois que tout le monde a pu repartir, on passe tous sur le côté. Ça y est, nous repartons, enfin !

Je me sens en sécurité. Les armes sont par terre, à l'arrière. Chacun a son .357 Magnum. Moi, je n'ai pas encore d'arme. Je ne suis pas formée. Pour ma protection, j'ai Mesrine !

Dans l'auto, je rêve beaucoup. Je suis avec lui, je suis tranquille. Je me dis simplement que j'ai rencontré l'homme de ma vie... et que c'est quand même embêtant que ce soit l'ennemi public numéro un.

Oui, j'aurais préféré être avec quelqu'un de plus banal, pas trop ou pas du tout recherché par la police. Je me dis que tout cela est très compliqué. Il répète :

— Tu sais, mon bébé, ça peut très mal finir.

— Pourquoi tu dis ça ?

— On prend des risques, et toi aussi parce que tu es avec moi, il faut faire attention...

— Ne t'en fais pas, je ne suis pas idiote, je sais ce que je fais, je ne serai pas un boulet, je vais t'aider. Je ne suis pas inquiète !

— Je t'adore !

Nous arrivons à Milan après nous être arrêtés pour dormir un peu sur le bord de la route. La tension est forte, nous sommes fatigués et stressés. Voilà notre hôtel, un très bel hôtel. On a un peu d'argent. Mais pas des tonnes non plus.

Une cavale coûte très cher. Il faut prévoir des planques, de bons hôtels discrets, des armes.

J'en apprends tous les jours sur les mesures de sécurité à respecter. Je les applique tranquillement, sans me dire : « Oh là là ! Mon Dieu ! C'est affreux ! » Non, je le fais parce qu'il faut le faire, paisiblement. Je ne me prends pas la tête. Je fais attention, je veille, c'est tout. Les mesures de sécurité sont assez simples, finalement : regarder à droite, à gauche, ouvrir l'œil et repérer les personnes autour de nous, afin de détecter celles qui s'incrusteront.

— Si tu vois une personne deux fois, c'est louche, mon petit chat.

— Ah bon ?

— Même s'il s'agit d'une petite mémé avec son cabas, il faut faire

attention. Si elle est toujours là quand tu arrives près de chez toi, c'est quand même pas tout à fait normal...

Je retiens la leçon. Depuis, quand je rentre à la maison, s'il y a une estafette garée, ou une voiture étrange, je m'approche et j'essaie de regarder à l'intérieur.

J'ai une bonne vue. Je suis physionomiste. Si j'avais déjà vu quelqu'un, je m'en serais aperçue. On se ressemble tous les deux. Il est physionomiste comme moi, sans cesse aux aguets.

Je n'ai presque plus de vêtements. J'ai embarqué de Paris un tout petit sac avec, dedans, mon séchoir à cheveux, un tee-shirt, quelques sous-vêtements, c'est tout ! Jacques décrète que j'ai besoin d'habits. Il a raison, je n'ai plus rien à me mettre. On démarre le long périple des magasins. Et là commence la bataille ! Elle dure deux jours. Deux jours de shopping. Jacques veut que j'achète des robes ! Pas de pantalons, des robes ! Et moi, je déteste ça.

Jacques est têtu. Je finis par en prendre quand même, de guerre lasse ! — Je veux bien une ou deux jupes, mais aussi un ou deux pantalons, parce que je ne tiens pas à n'être qu'en robe... Il me faut au moins deux pantalons !

— Une femme doit porter des robes.

— D'accord, on fait moitié-moitié.

Même bagarre pour les chaussures. Il veut que je prenne des petites chaussures en daim. Elles sont beiges, avec un petit liseré sur le bord. Beurk ! je ne les aime pas. Je le lui dis.

On se dispute... gentiment. C'est la première fois que nous haussons le ton, lui et moi. Ça fait quand même trois heures qu'on fait les boutiques et Monsieur m'impose des tenues et des chaussures. Je craque. J'en ai marre.

— Jacques, je ne les mettrai pas !

— Mais pourquoi, mon bébé ? Elles sont superbes !

— Je suis désolée mais je ne peux pas... Je ne les mettrai jamais. Je les trouve nulles, ces chaussures.

— Prends-les quand même, j'arriverai à te convaincre... Au moins une fois, pour me faire plaisir...

— Bon, je vais voir, mais je ne te promets rien.

Ces jours-ci, il insiste pour que je l'appelle autrement en public :

— Pour des raisons de sécurité, mon bébé, tu ne peux plus m'appeler Jacques devant témoins. Il y a des articles et des photos de moi dans la presse, même ici, en Italie. Si quelqu'un me reconnaît dans la rue et que, en plus, il entend mon prénom, c'est trop risqué. On ne peut pas, mon amour. Il va falloir changer de prénom. Choisis. Rebaptise-moi ! Rebaptiser Mesrine ? Je le regarde. Je choisis Bruno. En plus, c'est le

prénom qui figure sur son nouveau passeport. Trop compliqué d'aller en chercher un troisième. Désormais, on ne l'appelle que comme ça, moi et les autres. Quand on se dispute, je l'appelle Mesrine. Mais plus jamais Jacques !

François change de prénom aussi. Lui, ce sera Paul. Drôle d'effet de tout bousculer. Surtout ses identités ! Ça fait bizarre, cela sonne étrange, étranger presque, quand on a pris l'habitude de nommer quelqu'un d'une certaine façon et qu'il faut en changer. Mais, finalement, on s'y fait. Moi, je reste Sylvia. Normal, je ne suis pas recherchée. Je suis une oie blanche. Je suis clean. Je n'ai rien fait. Aujourd'hui, trente-deux ans après, c'est le prénom Jacques qui reste, pas Bruno.

La dolce vita en Italie. On est bien tous les deux, en amoureux. C'est notre lune de miel. On change d'hôtel. On emménage dans un endroit très simple, discret, une petite pension de famille. Ni vu ni connu, en somme. Il vaut mieux éviter de se montrer là où on risque d'être photographiés, et le risque est élevé dans les endroits chic. Et les beaux hôtels sont bourrés de gens connus qui passent leur temps à se dévisager. On n'a pas non plus tant d'argent que ça. Il faut qu'il nous en reste pour après. Pour un certain temps, si on tient.

On ne voit presque jamais François. Il fait sa vie de son côté. Même le soir, il est rare qu'on dîne tous les trois.

On est tranquilles. Jacques n'a pas peur. Il me répète que, à l'étranger, on ne le tuerait pas. On l'arrêterait peut-être, mais on ne le tuerait pas. Il dit :

— Tu sais, mon petit chat, il n'y a qu'en France qu'on veut ma peau.

Ce sont des journées de vraies vacances. Nous voilà à Gênes. Les petites rues de la ville sont charmantes. Les plages sont paisibles. Je ne sais pas si le soleil est si bon pour les cicatrices encore fraîches. En tout cas, on se prélasser, on mange des pâtes et des glaces, mes mets préférés. L'après-midi, c'est sieste obligatoire pour tout le monde. Hop ! et même si je ne ferme pas l'œil, je reste allongée près de lui. Je me repose. Je comprends que ce qui nous attend va être pénible, peut-être. Il est recherché partout. Les flics et les juges veulent sa peau, ainsi que celle de François.

J'essaie de prendre sur moi, je me détends. Après tout, je suis si bien avec lui. Rien ne peut m'arriver. Je le sens très fort, costaud, malin, minutieux. Il démontre chaque jour ses capacités intellectuelles. Parfois, le soir, nous parlons tous les trois aux terrasses des cafés, attablés devant un verre de ce vin blanc italien pétillant. Moi, je ne bois pas ou à peine. Je goûte seulement. Jacques et François bavardent beaucoup. Jacques veut toujours avoir le dernier mot. C'est

un têtu et il croit tout savoir sur tout. Il argumente, il ne lâche pas. Les discussions tournent autour de la pêche, de la littérature, du droit. Plus tard, ils parlent affaires.

Ces conversations-là se déroulent sur le balcon de notre pension de famille. Jacques exige que je sois présente en permanence :

— On va bientôt avoir besoin de liquide. Pour vivre comme on le souhaite, il nous faut un gros, un très gros coup !

— Une banque ?

— Ah, non, mon petit chat, une banque, ce n'est pas assez.

— Alors quoi ?

— Eh bien, on doit enlever un gros poisson. On le kidnappe et on réclame des sous, pas mal de sous !

— Qui ?

— On verra ! J'ai de l'expérience.

En juin 1969, au Canada, il a enlevé son ancien patron, un industriel millionnaire... qui l'avait salement et méchamment licencié. Il a réclamé une rançon de deux cent mille dollars, mais le kidnappé a réussi à s'échapper et Jacques a été arrêté aux Etats-Unis, où il s'était réfugié.

— D'accord, c'est un échec, mais je sais tirer les leçons de tout ce qui m'arrive, en bien ou en mal ! Je ramasse la méga-rançon et on part en voyage pour toujours. On se réfugie tranquillement en Algérie, par exemple. C'est bien, là-bas, il fait chaud. Ni vu ni connu ! Pas d'ennemi public, que toi et moi, tous les deux, jusqu'à la fin de nos jours. On se repose, enfin !

Jacques a l'air très emballé, et très sérieux en même temps. Ce n'est pas un enfant qui souhaite avoir un joujou, des sous et des jouets. Non, c'est un homme amoureux qui a des projets et qui veut vivre sans entraves. Un homme qui chérit la liberté. Il ne veut dépendre de personne, d'aucun patron, d'aucune femme, ni d'aucun homme. Il veut pouvoir s'offrir tout ce qu'il désire. Tiens, une montre, allez, pourquoi pas ? Ou une belle auto. Ou un super resto. Une magnifique chambre dans un hôtel de luxe ? Allons-y ! Voilà ce dont rêve Jacques. Ne dépendre de personne, ne jamais être frustré de rien.

La suite est organisée depuis longtemps. Tout est calé entre lui et François. La cavale est planifiée jusqu'en Algérie. On sait qu'ils ne risquent pas d'être extradés de ce pays vers la France. On peut vivre là-bas tranquillement. C'est la feuille de route.

Alors François quitte l'Italie, direction l'Algérie. Il part en éclaireur.

*

Nous l'accompagnons à l'aéroport, il a aussi de nouveaux papiers d'identité.

Comme chaque fois qu'il faut conduire quelqu'un vers un point de rendez-vous délicat, on attend jusqu'à la dernière minute. Ça y est, il embarque. Maintenant, on guette son télégramme. Le mot-clé ? « Rejoignez-nous ! » François doit retrouver sa copine Michèle, partie de son côté depuis la France. C'est ça, le plan, on doit tous se retrouver en Algérie et refaire notre vie loin de tout tracas ! Le lendemain, rien. Le surlendemain, toujours rien. Trois jours plus tard, Jacques est nerveux. Il est en colère. Dans ces moments-là, il ne faut pas le taquiner ! Il tourne en rond dans la chambre. Quand il s'agace, il devient tout rouge.

— Mais qu'est-ce qu'il fout ?

— Il est très en retard ?

— Ben, oui, il devait arriver au plus tard hier, ce fichu télégramme !

— Attendons encore un peu, Bruno.

— Pas question. Bon, allez, ça suffit ! y en a marre, on le rejoint !...

Nous voilà donc partis pour l'Algérie.

On plie bagage en vitesse. Et on prend le premier avion direction Alger.

Jacques ne montre pas sa nervosité. Il me semble tout calme, mais je sais qu'il bout à l'intérieur. Moi aussi, je garde le contrôle ; je ne transpire pas, je respire calmement. Ces passages de frontières, la vision des policiers et des douaniers me stressent, mais je ne montre rien. Je suis devenue très forte dans l'art de feindre, de tricher, de ne rien laisser paraître de mes émotions. Souvenir de mon enfance, empreinte de ma mère qui me harcèle, me crie dessus, m'insulte, veut m'humilier. Je ne montre rien, je reste impassible. Vas-y, tu peux y aller, tu peux essayer de m'abattre même avec tes mots, ils ne me touchent pas, ils ne me font rien, je suis insensible à la douleur, aux émotions, aux peurs. C'est ça qui me sauve dans ces circonstances de très grande frayeur. Mais oui, je devrais être rouge, blanche, verte, pâle ou suant de peur. Mais non, je reste froide, comme coupée d'une partie de moi-même, je suis Sylvia, je serre la main de l'ennemi public numéro un, je traverse une frontière, je risque la prison pour complicité d'attaque à main armée, de kidnapping, de recel de bijoux et d'argent volé. Je sais que je risque gros.

— Oui, monsieur l'agent, voici mon passeport, grazie mille, arrivederci ! »

Mes quelques mots en italien me sont utiles. C'est amusant, je passe sans souci ; je souris. Je suis bien.

La chaleur moite de ce pays nord-africain me saute au visage. Il fait très chaud. Nous attrapons le premier taxi à l'aéroport et débarquons à l'hôtel El Riad. Hélas, François n'est pas là. Il a gardé sa chambre. Il ne

doit pas être loin...

— Je ne suis pas tranquille, mon bébé, ce n'est pas normal que François ne donne pas de nouvelles...

— Il a peut-être oublié, il est peut-être occupé.

— Non, non, connaissant François, c'est bizarre ! Il y a un truc qui va pas !

On prend une chambre à l'hôtel, on s'installe. Le lendemain soir, tard dans la nuit, on frappe à notre porte : ils réapparaissent ! Michèle, la copine de François, avait décidé d'emmener son amoureux dans le désert ! Et ils avaient dormi là-bas.

Nous voilà rassurés. Les deux amis s'expliquent gentiment. Je fais connaissance avec sa copine. Je ne fais pas amie-amie avec elle, je la trouve un peu nunuche avec son pantalon mauve et ses cheveux de hippie, pas spécialement sympa, franchement pas ma tasse de thé.

Mais, de toute façon, elle ne va pas rester non plus avec nous.

Jacques non plus ne l'aime pas trop. Lui, il n'aime que les femmes en jupe, bien coiffées, classiques, traditionnelles. Alors ça, il n'appréciait pas du tout ! Il la regardait comme une extraterrestre.

Le séjour en Algérie dure à peine dix jours.

On pense un instant rester et s'installer, mais ce n'est pas possible. On a rendez-vous avec une connaissance dans un village à l'extérieur de la ville, loin dans la campagne. C'est difficile de se cacher en Algérie. L'ami nous raconte que les services secrets sont parfaitement au courant de tout et très présents sur le terrain. Ils sauront très vite que nous nous cachons là.

De retour du bled à Alger, on loue une voiture. On va à la poste, on se gare et, en regagnant l'auto, on trouve un sabot. Les flics passent devant nous, on les voit dans l'estafette, ils se marrent. Au bout d'un moment, Jacques pique une crise. Il les appelle et leur dit qu'il y en a marre, que ce n'est pas possible. Alors là, ils nous tombent dessus et l'esclandre fait grand bruit devant la poste principale d'Alger !

— Ho ! Vous, là-bas, vous pourriez pas enlever le sabot que je reparte tranquillement ?

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Non mais, ça va, là ! Pour qui vous vous prenez ? On n'est plus au temps des bergers !

J'essaie de calmer Jacques, il ne faudrait pas qu'on ait trop d'ennuis quand même !

Finalement, on paie et ils enlèvent le sabot. Jacques est furieux.

— On ne peut pas se planquer ici, mon chat.

— Ah ben, oui, c'est pas possible, on va être trop vite repérés !

— Ils ne veulent plus des Français dans ce pays...

— Il faut s'en aller, mais où ?

Voilà bientôt le pompon. Pour se détendre, on cherche un magasin où acheter un petit truc à boire. Jacques voudrait boire un whisky, mais on tourne vainement. Rien. On finit par trouver une bouteille, très, très chère, l'équivalent de cinq cents francs de l'époque, une fortune ! François porte la djellaba, mais Jacques n'a jamais voulu.

Non, franchement, nous ne pouvons pas rester.

La copine de François a des amis pakistanais à Londres. Ils décident de partir pour l'Angleterre. Rester en Algérie, c'est se jeter dans la gueule du loup.

« Nounours », un ami de Jacques, nous rejoint bientôt à Alger.

Nounours... Un homme que Jacques verra un jour pleurer dans un escalier, de trouille, au point de se persuader, vrai ou faux, qu'il allait le balancer.

Un soir, on se retrouve dans notre chambre d'hôtel. Les murs n'ont pas d'oreilles, en théorie.

Nous sommes tous les trois. Il faut prendre une décision.

— C'est pas possible de rester ici, pas possible ! On va se faire repérer tout de suite !

— Ecoutez, pourquoi vous ne partez pas vous aussi en Angleterre ?

— Je ne parle pas anglais, moi, et Jacques non plus !

— Mais si, mon bébé, tu dis au revoir, bonjour et quelle heure est-il...

— Moi, je parle parfaitement anglais. Je l'ai appris dans une autre vie, je vous raconterai un jour ! Venez si vous voulez, vous verrez, là-bas c'est cool...

— Et où on va se cacher ?

— Et comment on va trouver un appart ?

— Je vous aiderai pour en louer un.

Ça y est, Nounours nous a convaincus. C'est d'accord. On part pour Londres ! London calling, comme dit une chanson qui deviendra un tube quelques mois plus tard.

Je ne me dis rien du tout, je pars au bras de l'homme que j'aime. Je suis sa princesse. Il est mon prince charmant. Il peut m'emmener où il veut. J'aime les voyages, l'aventure. Un jour, au début du mois de septembre, j'embarque avec lui sur un vol direct Alger-London Heathrow. Nous prenons place tous les deux à l'avant de l'avion. Nounours est seul à l'arrière de la cabine. Il est inutile de se faire remarquer, ou, pire, interpellé tous les trois en même temps. On ne sait jamais. Un pépin est si vite arrivé...

Le pépin n'arrive pas. Nous y sommes. L'humidité et la chaleur de la ville me sautent au visage.

« London calling »

Aussitôt installés dans un petit hôtel tranquille, dans le quartier de Piccadilly, nous sortons nous promener. Et nous tombons amoureux de Londres.

Nounours nous accompagne. Comme nous ne parlons pas un mot d'anglais, il est contraint de se transformer en interprète. Les loyers sont élevés ici. Alors, quand les agents immobiliers voient débarquer un gentil couple avec des liquidités (on paie tout cash et en avance), cela ne pose aucun problème. Nous visitons deux appartements. Le premier n'est pas mal, mais sombre. C'est que nous sommes exigeants... après ces semaines passées dans douze mètres carrés ! Nous jetons notre dévolu sur le second. C'est un appartement dans une jolie maison en brique de trois étages, situé à Palliser Road, dans le quartier de Hammersmith, à l'ouest de la ville. Il est cosy, parfait. Notre nouveau nid d'amour est au premier étage. Au deuxième, habitent les propriétaires. Lui est un ancien grand reporter judiciaire. S'il savait qu'il abrite l'ennemi public numéro un en France, l'homme le plus recherché du moment ! Ils sont tous en famille. Au rez-de-chaussée, se trouve sa fille, Peavy, très sympa. Elle vit là avec son mari éditeur.

Je sens qu'on va être bien tous les deux dans cet appartement. L'intérieur est simple, sans fioritures : une table, un petit canapé, trois chaises dans la pièce principale, et, dans la chambre, un lit et des placards. C'est bien agencé et bien meublé mais... sale. Nous voilà aussitôt transformés en femmes de ménage. On remonte nos manches et hop ! nous passons plusieurs heures à nettoyer, récurer, astiquer, faire briller, cirer. Epuisés par cette déferlante ménagère, nous admirons le travail.

— C'est super, mon bébé, on a bien bossé...

— Carrément, je n'en peux plus !

— Il y a un problème...

— Ah bon ? Et lequel ?

— Tu as vu cette vaisselle ridicule ? Et puis il manque un tas d'ustensiles pour cuisiner... Non, je ne peux pas rester ici sans le nécessaire. Il faut y aller !

— Pour quoi faire ? Nous n'avons besoin de rien ! On est très bien installés, là !

— Si, si, moi je ne mange pas sur la table comme ça, je veux une nappe et un peu de jolie vaisselle...

— Sans moi. Je suis crevée !

— Allez, viens, mon petit chat. Tu verras, ça va être super, notre petit chez-nous... Allez, viens, mon bébé, on va acheter quelques bricoles...

— Bon, d'accord, on se débrouillera pour se faire comprendre des

vendeuses.

Et hop ! Encore une fois, il me convainc de le suivre. Décidément, qu'est-ce que je ne ferais pas pour cet homme ?

Nous voilà donc tous les deux dans les boutiques, je me dépatouille avec mes quelques mots d'un anglais basique de chez basique. On fait nos emplettes. Une jolie nappe couleur écrue, avec des serviettes motif Liberty ! Les assiettes sont simples, blanches, soulignées d'un petit bord décoré de feuilles délicates. So chic.

Le lendemain, il m'emmène chez Harrods. Il ne négocie pas avec la nourriture !

Jacques aime manger, et bien manger. Au menu : queues de langoustes, lapin à la moutarde, tournedos aux trois poivres, des légumes, pas de conserves, ça, non, on cuisine tout nous-mêmes. Je l'ai pourtant prévenu quand on s'est rencontrés :

- Tu ne peux pas compter sur moi pour te faire à manger !
- C'est moi qui vais te mijoter des petits plats, mon amour.
- Alors, d'accord ! Mais je suis difficile, je ne mange pas de viande !
- Je te cuisinerai des langoustes et des poissons, c'est ma spécialité !

Quelques semaines après cette discussion, Jacques honore ses promesses. Il enfle son tablier et passe des heures à cuisiner. Il adore ça. Il chantonne, coupe ses oignons, les fait rissoler, épluche les légumes doucement, presque avec amour. Il est heureux. Pas question de ne présenter qu'un plat principal. Sauf quand on n'est que tous les deux. Pour les invités ou au restaurant, c'est toujours la totale. Un menu se compose d'une entrée, d'un plat, de fromage, d'un dessert, le tout accompagné de l'apéritif, du vin et du digestif.

Cet après-midi chez Harrods, il est comme un cuisinier étoilé par le guide Michelin. Il fouille, soupèse, tâte, lit les étiquettes (certaines sont traduites, heureusement), sent et scrute.

La langouste doit être d'un gris brillant avec l'œil rond et vif.

Le soir même, il prépare un dîner de roi ! Le crustacé est grillé. Il est accompagné de sa petite sauce américaine, mayonnaise avec une pointe de ketchup. Un régal d'une finesse incroyable.

Deux jours après notre installation, nous voilà heureux comme tout ! Il aime inviter. Ce soir sont prévus les voisins et propriétaires. Au menu, cailles aux raisins. Il y a là le grand reporter, sa femme et leur fille. Tout le monde est ravi. C'est la première fois qu'ils goûtent ce plat. Jacques fait son petit effet, il est content !

*

La fin de l'été approche. Cela fait maintenant pas loin de deux mois que je n'ai pas de nouvelles de ma fille. Elle me manque. J'ai un

pincement au cœur. C'est bientôt la rentrée des classes. J'ai besoin de la voir.

— Je veux passer quelques jours à la maison, en France. Je ne suis pas recherchée par la police, je n'ai pas été repérée, on ignore mon existence !

— C'est important ?

— Vraiment. Très. Sois rassuré, tu n'as rien à craindre de cette petite escapade. Je reviendrai vite. Je pars une petite semaine, pas plus, juste pour assister à la rentrée des classes.

— Oui, mais je ne te laisse pas partir toute seule. Nounours t'accompagne.

— Pourquoi ? Tu es inquiet ?

— On ne sait jamais. Des mecs peuvent t'emmerder pendant le voyage, tu seras mieux avec lui.

Je saute dans un avion, Nounours à mes côtés. Je laisse Jacques un peu seul, assez abattu et vraiment inquiet.

Le brouillard que je vois derrière le hublot est le parfait reflet de mon état d'esprit. Je suis dans le coton, je n'ai aucune visibilité sur ma vie, sur mon futur. Je quitte pour une semaine celui avec qui j'ai le secret espoir de vivre toute la vie et je rejoins ma fille, élevée par ma mère qui me hait. Quel grand écart que cette existence ! Comment vais-je pouvoir accorder ces deux vies-là, celle que je mène avec Jacques et celle que je voudrais mener avec ma fille ? Comment concilier ma vie avec l'ennemi public numéro un et celle de maman ? Pour moi, à cet instant précis, c'est clair et net. Je n'ai pas l'intention de quitter Jacques.

Chez ma mère, l'accueil est un cauchemar. Pour une fois, elle ne m'insulte pas et ne me crie pas dessus. Elle fait la gueule et j'ai quand même droit à ses réflexions habituelles : d'où tu viens ? Qu'est-ce que tu fais ? On t'a pas vue depuis des mois. A quel numéro on peut te joindre ?

Comme d'habitude, je la laisse parler. Enfin, je réponds :

— Je suis venue voir ma fille, je n'ai rien à te dire ni à déclarer.

Laisse-moi tranquille !

Pour elle, je suis une mauvaise fille.

Mais la mienne, de fille, je la prends dans mes bras, je la serre contre moi. Ma puce. Mon trésor. Ma vie. Ma douceur. Ma toute douce. Ma princesse.

A peine arrivée, coup de téléphone.

— C'est pour toi. Un certain Bruno.

— Mon bébé, mon petit chat, mon amour, tu me manques...

— Mais je suis partie hier !

— Oui, mais sans toi, je suis perdu, je m'ennuie. Hier, je t'ai écrit un poème. Tu veux l'entendre ?

— ...
— J'étais si loin de toi
Privé de liberté
Privé du temps d'aimer
Privé de tout amour
Puis j'ai voulu la vie et m'en suis évadé
Par toi, je vis l'amour
Par toi, je suis heureux
Le bonheur, pour moi, c'est de lire en tes yeux, source verte d'espoir,
Le destin de nos vies que je conjugue AIMER.
Enchaînés ! Nous le sommes comme Amour se donne,
Pour ne devenir qu'un
Tu es l'ombre du mien
Je suis double du tien.
Faisons que notre amour
Se marie pour toujours.
Tu es là et tu dors.
Douce et belle en ta nuit.
Et moi je te regarde... et cherche en un sourire à bercer ton sommeil
en caressant ton corps du regard de l'amour.
Et plus je te regarde et plus je t'aime encore.
Que veux-tu mon aimée
Je t'aime d'être toi
Je t'aime d'être là
Tu es ma liberté, je suis ta solitude.

Quand il s'arrête de lire, je suis émue. Je lui dis que je l'aime et que je l'aimerai toujours.

Plus tard, en rentrant chez nous, je trouverai posé sur mon oreiller le joli poème, signé Bruno. Sont dessinés, en haut à gauche de la page, deux cœurs rouges attachés l'un à l'autre par une chaîne. La dédicace est magnifique : « A Sylvia, mon aimée, un soir où le cœur jouait la musique de l'Amour. »

Cet homme m'aime, il n'y a pas de doute. Je suis ici, en France, avec ma fille qui rentre demain à l'école et mon amoureux m'appelle et m'écrit des poèmes !

Vendredi 15 septembre. C'est le jour de la rentrée des classes, ma puce est toute contente. Sa maman est là spécialement pour l'occasion.

J'écris « sa maman », mais je ne suis pas sûre qu'elle sache qui est sa vraie mère, sa grand-mère ou moi ? Même si elle me dit « maman », je sais que c'est ma mère qui s'occupe d'elle, qui l'élève et l'éduque. C'est la vie.

Et, en même temps, c'est sûrement mieux comme ça.

A Paris, je fais attention à ne pas être suivie, on ne sait jamais.

Je prévois des détours. J'emprunte des passages discrets pour déjouer les éventuelles filatures. Je connais bien toutes les cachettes, les combines et les ruelles de la capitale. Je m'arrête souvent, j'entre dans les magasins. Je regarde attentivement les gens que je croise. Je vérifie constamment dans ma mémoire que je n'ai pas déjà vu cette tête quelque part. Des qualités de physionomiste sont indispensables dans ces moments-là. J'ai une mémoire presque parfaite. Je me souviens de tout. Des visages. Des situations. Des odeurs. Des échanges. Des bruits. Je ne relâche pas l'attention, jamais. Je ne néglige aucune mesure de sécurité.

Au troisième jour, Jacques a appelé au moins dix fois. A plusieurs reprises, c'est ma mère qui a décroché. Elle fait la gueule.

Le quatrième jour, coup de fil plus inquiétant.

— J'arrive, mon bébé ! Je viens te retrouver.

— Mais ça va pas bien, la tête ? Non ! Tu es devenu fou ou quoi ? C'est moi qui arrive. Je rentre. Si tu bouges, tu vas te faire descendre, Bruno. Je t'en prie, au nom de notre amour, ne fais rien, ne bouge pas. Je prends l'avion. Demain !

Je ne veux pas qu'il prenne des risques pour moi. Ça, non ! Je m'en voudrais toute ma vie de l'avoir jeté dans la gueule du loup. La rentrée des classes est passée. J'embrasse ma fille et lui explique que je reviendrai bientôt la voir. Je ne salue pas ma mère, qui me tourne le dos. Comme d'habitude.

Pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'il arrive quelque chose à Jacques et que ce soit ma faute.

J'ai toujours essayé de faire attention à lui.

Une silhouette au loin nous fait signe. Mais oui, c'est lui. Devant notre immeuble, Nounours à mes côtés, je vois Jacques penché à la balustrade d'une fenêtre de notre appartement. Il fait de grands signes de la main. Il nous attend. Il m'attend.

— Ça y est, je suis revenue, je suis là.

— Tu m'as tellement manqué... Je m'ennuyais tout seul à tourner en rond dans cet appart, comme un lion en cage. C'était l'horreur, ne me fais plus jamais ça, Sylvia, promis ?

— Promis. Plus jamais je ne te quitterai, mon amour.

Sur le buffet, trône un cadre en argent avec une photo de ma fille. Il me raconte qu'il est allé l'acheter aux célèbres Puces londoniennes. Ce présent, je parviendrai à le récupérer au moment de ma sortie de la prison de Fresnes, en 1982. Mon fiancé est délicat et plein d'attentions pour sa princesse.

Après une soirée de retrouvailles, avec son menu préféré – gigot,

flageolets, fromage et tarte au citron –, nous reprenons notre british way of life.

Notre vie à Londres est bien réglée. Les horaires ne varient pas.

Pendant ces deux mois, ils resteront sensiblement les mêmes.

Notre ami François, qu'on voit souvent, décrète que nous avons trop grossi. C'est peut-être le bonheur qui fait ça ? On mange bien, on s'occupe de nous, on est amoureux.

Mais la réalité me revient à la figure comme une évidence. Je prends subitement la mesure de notre situation. Pour pouvoir assurer son travail et ses affaires, Jacques a impérativement besoin d'être souple, en forme, de pouvoir s'échapper, piquer un sprint, sauter un mur.

— On doit être en forme, mon bébé. On ne sait jamais ce qui peut se passer plus tard. Je vais peut-être avoir besoin de courir, de sauter, de grimper, de ramper, de m'échapper et de cavalier à toute berzingue, je n'en sais rien, mais, en tout cas, je dois être au mieux dans mon corps. A toi aussi ça va te faire du bien, un peu de sport, même si tu es superbe, superbe !

— Hein ? Quoi ? Du sport ? Ça, non, mon amour, ne compte pas sur moi. Je n'ai pas de problème de souplesse, quand j'étais au collège, j'ai appris à monter à la corde lisse et j'ai du souffle parce que je n'ai jamais fumé. Non, vraiment, mon amour, merci, ça va aller, je n'ai pas besoin de faire du footing !

— Et si tu dois sauter de plusieurs mètres, par exemple, tu feras comment ?

— Je suis souple naturellement, j'ai des restes de mon entraînement scolaire. Je saurai très bien le faire et je t'assure que je retomberai sur mes pattes ! Ecoute, Jacques, je n'ai pas piqué de sprint depuis l'âge de dix ans...

— Justement, on y va, allez, bébé, hop ! On n'a pas le choix. C'est une question de vie ou de mort ! Tu ne peux pas me planter.

Je me laisse convaincre. Il n'a pas tort, ça va nous faire un bien fou de nous remuer un peu. D'ailleurs, on décide de se peser dans une pharmacie. Aïe ! J'ai pris six kilos, lui huit ! Ça ne va pas du tout. Il faut arrêter de grossir.

Et puis je sais aussi qu'il a raison. Bientôt, nous allons rentrer en France. Il doit pouvoir s'échapper, on ne sait jamais ce qui peut lui arriver. Un bandit est un sportif de combat, un athlète.

L'après-midi même, nous embarquons à bord d'un cab, direction le grand magasin de sport londonien.

Nos gestes vont encore nous sauver cette fois-là, vu notre anglais rudimentaire. Ça y est, nous voilà vêtus de pied en cap. Toute notre tenue provient de la célèbre marque à trois bandes, sa marque fétiche. Celle-là même avec laquelle il s'évade de prison, en général. De retour à l'appartement, il étale quelques pages du Sunday Telegraph sur le

sol et teint minutieusement ses baskets en noir. Une vieille habitude qui lui permet de passer inaperçu... tout en étant équipé de chaussures de sport.

— Maintenant, quand j'en achète une nouvelle paire, je procède comme ça, mon petit chat, tu comprends, ça me porte bonheur.

Dès le lendemain de notre virée shopping, le réveil nous fait bondir du lit à 7 heures. Jacques m'a convaincue. Nous sommes bien décidés à nous dépasser. Nous allons maigrir, nous tonifier, nous muscler. Après un thé léger, place au sport. Nous partons, moi sans maquillage, en tenue. J'assemble mes cheveux dans une rapide queue-de-cheval. Nous allons toujours dans le même parc, à deux pas de Palliser Road. C'est parti pour une heure de footing à petites foulées, suivie de mouvements des bras et des jambes, extensions, étirements, respirations. Inspirez, expirez, inspirez, expirez.

Jacques enchaîne avec des pompes, sur les « haikido », comme il disait, ses phalanges. Une cinquantaine pour commencer. Dans quelques jours, il veut passer à cent. C'est, dit-il, ce qu'il y a de meilleur pour les pectoraux, les abdos, la résistance physique et le cœur.

Moi, les pompes, non merci, ça ne me dit rien du tout.

— D'accord, alors on va faire des courses, on retourne au magasin.

— Encore !? Jacques, on en vient !

— Non, mais là, je vais t'acheter une corde à sauter, mon bébé. Tu ne peux pas rester à me regarder quand je fais mes pompes. Toi, tu sauteras à la corde pendant ce temps. C'est excellent pour le cœur, l'endurance et les muscles. Et puis ça va t'occuper. Tu verras, après notre petit programme, on va être au top de notre forme ! Prêts à tout, à croquer la vie à pleines dents.

Le lendemain, après la séance de gym en plein air, nous décidons de ramer. De ramer au sens propre. Sur le lac, on loue des barques.

— C'est bien pour les bras, mon bébé. Vas-y, essaie, oui, comme ça, non, pas comme ça, tu vois bien que tu pars à droite. Stop, arrête ! Il est patient avec moi. Après deux tentatives, je lui laisse les pagaies. Il dirige, il se muscle les biscoteaux.

Après l'effort, le réconfort. Nous prenons le petit déjeuner sur place, au soleil. Il aime les œufs au bacon, moi des viennoiseries. Le tout arrosé de thé.

Chaque matinée s'organise de la même manière. Il est 11 heures lorsque nous rentrons à la maison. Le sport n'est pas tout à fait fini. Jacques a acheté un appareil muni de ressorts et d'élastiques. La séance est courte, mais obligatoire ! Enfin douche, détente ! Ensuite,

nous passons à table aux alentours de 14 heures. Puis nous sortons visiter la ville. Buckingham Palace, tour sur la Tamise, Tower Bridge, un petit zoo – on aime bien les animaux, Jacques et moi. Nous menons une vie de couple, de touristes. C'est tranquille.

— Je suis bien ici, avec toi, mon petit chat. C'est la première fois de ma vie que je suis totalement et pleinement heureux. Ce soir, on va s'encanailler !

— Ah bon, où ça ?

— On va en boîte, mon amour !

La nuit est courte ce jour-là. On danse comme des fous jusqu'à 3 heures du matin. On s'amuse, on rit. Des amoureux en vacances !

Le lendemain, je fais la soupe à la grimace. Pas question de manquer notre séance de sport matinale... Lever à 7 heures et c'est parti.

L'entraînement est militaire.

J'aime cette vie-là. Pour rien au monde je ne l'aurais quittée. Pas une seconde je n'ai eu l'idée de partir et de le laisser, même aux moments les plus compliqués.

Ça y est, nous y sommes, nous devons bouger. Après la détente, place au travail. On n'a plus un sou !

Après quatre mois à Londres, nous rentrons en France. Avec un élastique dans le dos ! On se fait la promesse de revenir, un jour. Il répète :

— C'est là que je veux vivre, mon bébé, avec toi. C'est la première fois de ma vie que j'ai été complètement heureux.

Moi aussi, j'ai aimé cette ville et cette vie. C'est cool, les bobbies ne sont pas armés, rien à craindre de la police. On peut se promener habillé n'importe comment, personne ne critique.

Le cœur gros, nous saluons les propriétaires. Nous leur expliquons que nous avons quelques rendez-vous importants pour notre business. Le loyer est payé pour six mois. Ils pensent que nous exerçons une profession commerciale et que nous sommes amenés à beaucoup voyager.

Dans l'appartement, nous laissons des affaires, des faux papiers, de l'argent et quelques armes planquées sous la baignoire. On ne sait jamais. On pourra peut-être en avoir besoin en cas de repli d'urgence. Nous entrons en France par le Luxembourg, où nous attend Nounours. Le passage de la frontière a lieu sans encombre. Les armes sont dans l'auto. Elles viennent du casse que François et Jacques ont réalisé dans une armurerie située près de la gare de l'Est, à Paris.

Nous formons une bande de copains, un trio amical, sympathique, joyeux et léger.

On nous aurait donné le bon Dieu sans confession.

*

Bien calée contre mon homme, l'entrée dans Paris est douce. Je suis

calme. J'ai toute confiance en lui. Je sais qu'il a plein de choses en préparation, avec ses acolytes. Mais je suis un peu inquiète. Même si je sais qu'il ne fera jamais rien n'importe comment, j'ai un sens aigu de la réalité.

— C'est clair et net. S'ils nous repèrent en France, ils installeront un tireur d'élite qui me tirera une balle dans la tête. Toi, ils te laisseront tranquille, mon bébé. Et tu me verras tomber devant toi.

Nous retournons dans le petit studio de l'impasse Saint-François, dans le 18e.

Il est capable d'une extrême violence et d'une incroyable délicatesse, de dureté et de tendresse. Il est toujours très attentif. Mais une étincelle peut provoquer une explosion. Il m'arrive de m'en amuser. Parfois j'aime bien le taquiner. Pour l'embêter, quand il m'a agacée par exemple, je vais m'acheter un SAS. Je m'allonge sur le canapé et je me plonge dans mon livre.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Tu vois pas ? C'est le dernier SAS, c'est super.

— Ah ? Bof, tu veux dire ! Tu lis Malko Linge ?

Je sais que ça l'énerve. Il sait que j'ai un voyou à la maison, et un bon, un véridique, un vrai, bien mieux que dans n'importe quel roman. Il pense que je n'ai pas besoin de lire ces SAS ! Il a raison, bien sûr. Mais voilà, parfois on fait des trucs pour énerver les hommes. C'est mon cas.

Je ne suis pas toujours un cadeau, mais lui, il me gâte. Le jour où je suis revenue de Paris avec Nounours, il avait mis la table et préparé le dîner. Dans ma serviette, j'ai trouvé un camée. Il aimait bien les camées anciens. Il a dit :

— Tu vois, mon bébé, pendant que tu n'étais pas là, je suis allé chiner et j'ai trouvé ce petit bijou ancien.

Il avait des gestes comme ça, des gestes amoureux. A Londres, il m'a aussi offert une petite bague avec deux diamants, qu'il avait fait fabriquer pour moi, et qui formait un S. Une bague en or blanc, parce qu'il n'aimait pas l'or jaune. Il trouvait ça moche. Seule la chaîne Cartier trouvait grâce à ses yeux, il m'en offrira une plus tard ! Pas pour lui, pour moi. Lui avait horreur des bijoux. Il ne portait même pas de Rolex ! Il ne supportait pas non plus le parfum. Il mettait de l'Aqua Velva, un après-rasage qui se vendait dans des bouteilles bleues, et moi, je n'avais droit qu'à l'Eau de Rochas – un tout petit peu. Il était très vieille France.

— Une femme, ça met des robes, répétait-il.

Il avait ses préférences. Il aimait les femmes plutôt grandes et plutôt naturelles, pas les blondes à forte poitrine.

Retour à Paname

Dans notre studio de l'impasse Saint-François, dans le 18e, c'est un vrai bazar. Le ménage n'a pas été fait. Au milieu, une valise avec quelques vêtements rescapés de Londres. Et les armes, tout simplement planquées sous le lit.

Je sors tous les jours, c'est moi qui m'occupe des courses. Après la relative détente londonienne, je réintègre et fais miennes à nouveau les fameuses mesures de sécurité qu'il m'a inculquées. Nous devons être sur nos gardes, ne jamais relâcher l'attention.

La dernière semaine, à Londres, il est arrivé une drôle d'histoire : François doit nous rejoindre. On tourne un peu en rond. Jacques ne le voit pas. Je le repère, caché un peu plus loin. D'un signe, il me demande de me taire, avant d'arriver par-derrière et de taper dans le dos de Jacques, qui a du mal à accepter cette défaillance et nous soutient qu'il l'avait vu.

Jacques est un seigneur, il ne peut pas commettre le moindre impair.

Je reprends donc mes bonnes habitudes de sécurité maximale. Pour rendre visite à ma fille, je prends le métro jusqu'à Place-d'Italie, je descends l'avenue d'Italie en bus, je marche jusqu'aux Olympiades. De là, je prends un taxi jusqu'à chez ma mère. En fin d'après-midi, retour par un autre itinéraire.

Le soir, il me pose des tas de questions sur elle, sur ce qu'elle fait, comment elle travaille à l'école, si elle est mignonne ; il est très curieux.

Il veut la voir.

— D'accord, mon Jacques, ça me fait vraiment plaisir que tu fasses sa connaissance. Mais faisons très attention.

Le jeudi suivant, jour sans école, je l'emmène dans notre studio. Après quelques instants à se toiser, ils s'adoptent ! Ils s'amusent bien tous les deux. Il déclenche par hasard le magnétophone. Ils s'enregistrent, ils rient aux éclats.

Plus tard, les gens diront qu'il était mégalomane parce qu'il aimait s'entendre parler. On s'en servira même contre lui au tribunal. C'est faux ! Archifaux ! Cet enregistrement date de la journée passée en famille, tous les trois. Ils s'amusaient, c'est tout !

Lorsque je les vois jouer ensemble, rire et papoter, je suis à des années-lumière de ce qui va arriver la semaine suivante. Impossible pour moi d'imaginer un instant que la vie deviendra brusquement si dure, si violente, si périlleuse, si dangereuse.

Je les ai entendus, Jacques et François, discuter du travail qui se préparait à Paris. Je sais que des « choses » sont sur le feu. Et que c'est même chaud bouillant.

Jacques en a gros sur la patate avec le juge Petit, qui l'a condamné à vingt ans de prison. Il veut se faire le magistrat, non pas le descendre, mais l'effrayer, lui faire regretter sa décision.

— Je veux qu'il se chie dessus de trouille, tu entends, bébé. Il est pas possible, ce mec ! Il se rend pas compte de ce qu'il a fait en condamnant de la sorte Mesrine. C'est pas possible, pas possible. Je n'aime pas quand Jacques se met dans cet état. Il change de couleur, il vire du blanc au rouge et ses mâchoires sont subitement très carrées. Je n'ai pas peur pour moi, je sais qu'il ne toucherait pas un seul de mes cheveux. Mais je n'aime pas le voir s'énervé, se mettre en colère. Après, il n'est pas bien, il est encore plus tendu. Les colères de Jacques sont mémorables. Il a des gestes beaucoup plus brusques. Il arrive devant les gens comme ça, soudainement, avec les yeux exorbités. Les autres ont peur. Quand on entend tout ce qu'ils ont raconté, comme dit Michel Schayewski, « c'est bidon » ! Maintenant que Jacques est mort, ils expliquent à qui veut les entendre qu'ils lui tapaient sur le ventre. C'est faux... Ils étaient tous morts de trouille. Il n'y en avait pas un qui mouftait ! Personne ne lui parlait en haussant le ton. Quand le premier film de Langmann est sorti, en 2008, ils ont tous réapparu. Et ce qu'ils ont relaté était totalement faux. Comme le photographe, par exemple, qui disait : « Je lui faisais ça, on rigolait. » Non, je peux affirmer que personne ne le touchait. Il était imposant. Il avait un comportement qui forçait le respect. Tout le monde savait qu'il était capable de tirer, de tuer, c'était simple.

Jacques montait d'un coup, immédiatement. Je l'adoucissais.

— Calme-toi, mon amour. Rien ne sert de se faire bouillir la rate au court-bouillon !

Je me tais. Essayer de l'apaiser avec des mots est inutile pour l'instant. Je sais que ma seule présence le calmera ; cela peut sembler étrange, immodeste de ma part ou, pire, présomptueux, mais je calme Mesrine, voilà, c'est ainsi. Je l'apaise par ma présence. Et lui produit le même effet sur moi. Il me détend aussi, moi dont la colère bout au fond de mon être depuis ma plus tendre enfance. Il peut être très calme et piquer une crise pour un truc anodin, comme ça, à la seconde. Je le comprends parce que, à cette époque, je suis comme lui. Je ne mijote pas, moi non plus. Alors je ne vais pas lui dire que ce n'est pas bien. Le seul problème, c'est que nous devons vivre tranquillement et le plus discrètement possible. Je comprends ses colères, mais elles doivent être contrôlées, contenues, maîtrisées. Les miennes aussi. Nous n'avons pas le choix. Et nous sommes trois personnes à lui avoir dit cela au cours des deux dernières années de sa vie, François, Michel et moi.

Un jour, à Londres, à cause de son caractère, on a bien failli avoir un problème, un très gros souci même.

Nous sommes à Piccadilly. Il y a des stands de jeux. C'est une sorte de foire. Jacques s'amuse à tirer au pistolet. Je suis derrière lui, je le regarde. La foule est dense. Un type passe derrière nous. Il pose sa main sur mon épaule. Et là, patatras, Jacques se retourne vers lui. Il lui dit :

— Moi, je ne parle pas l'anglais, mais je speak ça !

Et poum ! Il lui colle un pain ! Un coup de poing dans la figure. Et l'autre tombe à la renverse. Tout ça parce qu'il a posé un doigt sur moi pour m'écarter à cause de la foule ! Alors qu'il était en train de jouer... Ce type ne me draguait pas, je suis sûre qu'il ne m'a même pas regardée, il ne m'a peut-être même pas vue.

— Ecoute, enfin, ça va pas, non ? Le type, il voulait juste passer...

Allez, vite, viens, on s'en va. T'es fou, enfin, franchement ! Regarde, tu veux qu'on reste vivre à Londres, c'est le meilleur moyen de se faire repérer.

— Oui, d'accord, t'as raison sur tout, mais il n'est pas question que quelqu'un touche ma femme. Je ne veux pas qu'un seul individu mette son doigt sur toi comme ça, même pour se frayer un chemin !

*

François vient pour la journée chez nous, à Londres. Ils commencent à parler d'un futur kidnapping.

Les braquages, ce n'est plus possible. Il n'y a plus d'argent dans les banques. Ils ont feuilleté le livre, le Who's Who, la bible des voyous, je les ai entendus laisser de côté les enfants, les personnes malades ou handicapées, les femmes...

Je n'ai pas pris part à la discussion entre les deux compères. Je ne donne pas mon point de vue sur les affaires. J'écoute. Je lis aussi, des magazines, des livres d'art parfois. Ce jour-là, Jacques et François ont laissé éclater leur désaccord.

— Avant le kidnapping, on va chez Petit, a dit Jacques.

— Mais je m'en tape, moi, du juge Petit ! C'est pas mon but. On a besoin d'argent, tu entends ? D'argent ! Je m'en fiche comme de ma première chemise, du juge Petit.

— Pas moi. Non, mais t'as pas vu ce qu'il m'a mis, cet enfant de salaud ? Je veux lui donner une belle leçon !

— Je ne suis pas un justicier, Jacques, on s'en fout de ton juge, là !
Finalement, deux jours plus tard, le 10 novembre, il parvient à embarquer Nounours et un autre ami chez le juge qui lui a collé une peine trop lourde à ses yeux. Il a la haine contre ce magistrat et je ne peux rien contre cette bouffée qui l'assaille. Il ne veut pas le tuer, mais s'expliquer avec lui.

— Pendant que tu t'occupes de ton Petit, je vais voir ma fille, je lui dis.

— Je veux revoir ta fille, glisse-t-il.

— D'accord, je passerai avec elle, mais pas trop. Que je me fasse tuer, c'est une chose, mais pas elle...

Jacques, Nounours et Kiki partent chez le juge, mais ne le trouvent pas : il est au Palais de justice. Ils tombent sur l'épouse, la fille et la petite-fille du magistrat. Kiki reste dehors dans la voiture. Jacques et Nounours décident d'attendre dans l'appartement. A un moment, le fils téléphone. La femme du juge lui dit : « Nos invités ne sont pas là », et, au milieu de la phrase, elle glisse le nom d'un flic, un ami intime de son père.

Le fils se doute qu'il se trame quelque chose et appelle la police. Quand Jacques entend les sirènes, il dégage. Les flics sont déjà dans l'escalier, Nounours se met à pleurer, Jacques tombe sur un policier, lui prend son arme, l'enferme dans le placard. Le flic gueule : « Fais pas le con, je vais avoir des ennuis ! » Jacques parvient à s'enfuir. Il braque un automobiliste, un médecin qui se rendait à un congrès.

— Amenez-moi à la gare Saint-Lazare !

— Hors de question, ce n'est pas mon chemin, réplique le docteur. Jacques se marre.

— Ecoute, tu comprends, je suis Jacques Mesrine. Tu t'imagines bien que ton congrès, il passe après.

— Mesrine ou pas, j'ai mon congrès !

— Mais j'ai toute la police parisienne aux fesses !

Il est 22 heures. Je viens de me laver les cheveux. Ils sont encore mouillés.

Il débarque, avec sa tête des mauvais jours.

— Vite, vite, bébé, on y va, ça s'est mal passé. Prends un tout petit sac, on y va, on y va. La planque va être découverte. Nounours s'est fait arrêter. Ils vont nous retrouver. Il va parler. Vite, vite !

J'ai le temps de défaire la serviette dont j'ai enveloppé mes cheveux, d'entasser trois vêtements dans le sac et nous voilà partis, au pas de course. Deux minutes, trois minutes peut-être, guère plus. Nous sommes dehors, moi avec mon baluchon sous le bras.

« Je préférerais mourir que parler », avait promis Nounours à Jacques, mais on l'avait averti. On lui avait dit qu'il donnait trop vite sa confiance à des gars dont il ne savait rien, hormis qu'il avait eu un peu pitié d'eux. « C'est comme ça, répondait-il, j'ai parfois une âme de saint-bernard. »

En attendant, Nounours en sait beaucoup trop. Au courant de tout, il donne l'adresse de notre planque à Paris et aussi celle de Londres. Heureusement que François ne lui avait pas donné la sienne ! Il déguerpira pourtant le lendemain, après avoir vu des flics partout autour de chez nous, et on ne le reverra jamais. Voilà ce que l'on gagne quand on fait confiance à un voisin ! Nounours était devenu un

ami, mais il n'a jamais été vraiment voyou.

Obligés de tout abandonner derrière nous, nous nous retrouvons sans rien.

Nous traversons Paris et arrivons chez Evelyne, une copine de Kiki. C'est un immeuble dans le nord de la ville, près de la porte de Montmartre, une cité. On l'attend en bas. Kiki l'a prévenue : la femme de Mesrine a besoin d'être planquée pendant quelques jours, avec son garde du corps.

Evelyne, c'est une chouette fille. Son mari est en prison. Elle vit de petites magouilles, de simples vols. Elle n'a pas un sou et survit dans un deux-pièces modeste.

Ce soir, elle a invité quelques amis. Elle nous fait entrer.

— Vous inquiétez pas, c'est des copains de confiance, ils vont partir bientôt.

En effet, ils s'en vont et nous restons avec elle.

Kiki prend les choses en main :

— Voilà, en fait, c'est pas le garde du corps de Mesrine, c'est Mesrine en personne. Jacques vient d'avoir un petit problème et a besoin de se cacher ici pendant quelques jours, une semaine au plus.

— Il n'y a pas de problème. Tenez, installez-vous dans ma chambre. Moi, je dors sur le canapé. Vous en faites pas, comptez sur moi.

Evelyne me tend les draps et nous nous retrouvons toutes les deux à refaire son lit. C'est une fille discrète, un amour. Sans elle, je ne sais pas ce que nous aurions fait, où nous nous serions réfugiés.

Le soir, alors que nous sommes tranquillement allongés dans le noir, on papote. Il me parle de sa vie rêvée.

— Notre projet, c'est de passer sérieusement aux kidnappings, c'est terminé les braquages de banques. Après, on va aller s'installer quelque part et prendre des vacances prolongées... Je vais me trouver le meilleur chirurgien plastique italien, il paraît qu'ils sont excellents. Je vais remonter mes yeux, et les coins de la bouche aussi...

— Et tes lentilles bleues, c'est pas assez ?

— Non, il faut que je change durablement.

— Tu es parfait comme ça, Jacques, tu n'as pas besoin de t'embellir.

— Ecoute, bébé, après le premier kidnapping, on retourne vivre en Angleterre. Et après des vacances, on s'en refait un autre, encore mieux organisé, à plusieurs, puis on part en Italie. Rome, ça te tente ?

— Ah oui, mon poussin, j'ai hâte. La dolce vita ! Je t'adore.

« Mon poussin »... Quand il m'entend l'appeler comme ça, Michel s'esclaffe gentiment : « Tu parles d'un poussin ! »

Et c'est vrai qu'on a rarement vu un poussin aussi baraqué.

Dès le lendemain, je pars à la recherche d'un appartement. Il nous faut

un studio discret, pas cher, sans gardienne, dans un quartier populaire. Les bourgeois parlent trop, les pauvres se taisent. En passant à proximité de l'impasse Saint-François avec Evelyne, j'aperçois un homme qui pourrait bien ressembler au commissaire Broussard. Nous sommes sur le trottoir d'en face. Absorbé dans ses pensées, il ne me voit pas. M'aurait-il seulement reconnue avec le foulard que j'ai noué sur mes cheveux ?

Je rapporte cette rencontre à Jacques, qui décide aussitôt de s'en servir pour narguer le commissaire. « Je t'ai vu ! », lui écrit-il, comme s'il avait été ce jour-là à ma place. Narguer les policiers, les ridiculiser, c'est son jeu préféré. Je ne m'en mêle pas.

Nous sommes littéralement fauchés.

Pour trouver un peu d'espèces en attendant le kidnapping, Jacques se souvient d'un homme avec lequel il a travaillé autrefois comme maquettiste, un certain Boris, créateur d'objets en tout genre. Je me présente chez lui de sa part :

— On est à la rue, pourriez-vous lui prêter cinq mille francs ?

— Revenez dans trois jours, je vois ce que je peux faire.

Quand je reviens, il m'accueille en ces termes :

— Je peux voir Jacques ? J'ai une proposition à lui faire et un renseignement à lui donner...

— Mais Jacques ne sort pas ! On est recherchés partout !

— Tenez, voici l'enveloppe.

Un copain de Kiki nous avance aussi cinq mille francs. Avec cette somme, nous n'irons pas loin. Au moins, on a de quoi se payer une perruque chacun. Je sais que je suis recherchée. Les flics parlent de la « belle Italienne », ils ont désormais mon signalement. Je dois faire extrêmement attention désormais, et pas seulement pour Jacques. Avec les sous, nous avons de quoi régler un ou deux mois de loyer d'avance, et peut-être de quoi nous meubler de façon rudimentaire. J'appelle un vieux copain du temps du bar de Pigalle, un petit malfrat revendeur de vêtements et d'objets tombés du camion. Il donne ses rendez-vous dans les églises. Il a les coordonnées d'une agence qui loue des appartements aux gens comme nous.

— Voilà, j'ai quelques petits problèmes, j'ai besoin de louer quelque chose.

— Rendez-vous à Saint-Eustache, ce soir, 21 heures, devant l'autel. Dès le lendemain, je me mets en route, avec en poche le nom de la personne à contacter et l'adresse de l'agence, mais aussi la doublette : je suis désormais Martine Duroi. C'est ce que l'on appelle une doublette : Martine Duroi existe vraiment, j'ai appris par cœur son adresse, ses date et lieu de naissance. J'usurpe son identité. Elle ignore

évidemment que je marche sur ses pas. Il paraît que l'on fait la même chose avec les voitures : même marque, même modèle, même plaque d'immatriculation qu'une autre, repérée au hasard dans la rue. Si Martine Duroi n'est pas recherchée, je ne le suis pas non plus !

A l'agence, Mlle Duroi a de la chance. On lui propose deux studios. Le second se situe 67, rue de Clignancourt... C'est tout pourri mais tant pis. De toute façon, on ne peut pas louer mieux, il nous manque les sous. Je raconte que je vivais à l'étranger ces derniers temps, ce qui n'est pas complètement faux, et que je ne souhaite pas retourner chez mes parents, ce qui est également vrai...

— Il faudra remplir l'acte...

— Ah ! Je suis désolée, j'ai oublié mes papiers à la maison, mais voilà les deux premiers mois de loyer...

— Vous m'apporterez tous les papiers dans la semaine...

— Oui, oui, aucun problème !

Ils savent très bien que personne ne va leur rapporter les papiers. Ils ferment les yeux.

Avec les sous qui me restent, j'achète un matelas en mousse pour une personne. Je n'ai pas assez pour un grand modèle. Je fais quelques courses, une petite bonbonne de gaz bleue pour pouvoir cuisiner un peu, une petite table en Formica marron, deux chaises.

De retour chez Evelyne, j'annonce la bonne nouvelle. Notre hôte nous donne une petite télé, une poêle, deux assiettes, une vieille robe de chambre... Je n'ai presque rien. C'est la misère complète.

Trente ans plus tard, je veux rectifier cette fausse information qui circule en boucle sur mon compte. Non, je ne courais pas après les sous de Jacques. J'en ai marre qu'on m'accuse d'être une profiteuse...

Je ne l'ai pas attendu pour connaître le luxe. Les deux, trois amis que j'ai eus avant lui étaient des hommes d'affaires très fortunés. J'avais l'habitude d'aller dans des endroits très chic, dans des restaurants étoilés et bien fréquentés.

Donc, pour le moment, c'est plutôt dans la misère totale que nous découvre Michel Schayewski, l'homme providentiel que nous a présenté un journaliste de Libération. C'est moi qui l'avais appelé, le journaliste. « Fais-toi appeler Jacqueline », m'avait dit Jacques.

Jacques est venu au rendez-vous tellement bien déguisé qu'il était méconnaissable, avec sa perruque afro, sa barbe, ses grosses lunettes et le vieux manteau que nous avait donné Evelyne. Le journaliste a un excellent carnet d'adresses. Michel, c'est un bon. Il a fait le casino d'Evian, et comme son équipe a volé en éclats, il est disponible. Jacques ramène Michel dans notre boui-boui.

— Sylvia, je te présente mon nouveau collègue. Michel, c'est ma

femme, j'ai confiance en elle, je lui dis tout. Je ne suis bien que quand elle est là.

C'est ensemble qu'ils concoctent l'enlèvement à venir, celui d'un riche homme d'affaires nommé Henri Lelièvre. C'est Boris qui a filé le tuyau. En attendant, ils font quelques braquages ensemble. Ils n'ont pas besoin de moi. Ils prennent la peine d'emmener les chèques, en plus des espèces. « Comme ça, les gens ont fait le plein gratuitement », dit Jacques.

Il n'était pas seulement le grand méchant Mesrine !

Michel a une grande maison du côté d'Amboise, où nous sommes rapidement invités pour le week-end. Il se fait passer pour un homme d'affaires auprès des voisins. Dans le bureau, ils préparent les braquages. Après, on joue au rami ou à la pétanque. Ça nous change de notre malheureux studio, où nous passons Noël enfermés. Jacques a refusé l'invitation de Michel.

Comment aller jusqu'à Amboise quand on est fauché ?

— On va voler une voiture.

Et nous voilà partis de bon matin dans les rues de Paris, à la recherche d'une auto. Jacques ne sait pas voler de voitures, ce n'est pas un as du crochet, mais il a son idée :

— Il faut qu'on en trouve une avec les clés dessus.

On commence à faire les stations-service une par une.

— Quand je te fais signe, tu montes vite !

Il est près de 19 heures lorsqu'il trouve enfin la perle. C'est une Peugeot de couleur rouge. Un peu voyante, mais elle aurait été zébrée, on l'aurait prise quand même !

Il me fait son petit signe, je cours m'asseoir à sa droite et il démarre en trombe.

Il gare la voiture assez loin de chez nous. Le lendemain, je fais le guet pendant qu'il change les plaques d'immatriculation. On laisse reposer une journée pour voir. Et nous voilà en route pour Amboise...

Au volant de cette voiture rouge, avec sa perruque afro, Jacques donne des frayeurs à Michel. « Vous ne pouvez pas rester là-dedans, c'est pas possible ! »

*

Quand je sors faire des courses, je reviens chaque fois avec un annuaire. Il tient à me montrer le fonctionnement des armes, au moins la base. Je n'apprends pas vraiment à tirer. Il veut juste que je sache comment ça marche. Il installe quatre bottins les uns sur les autres. Il les enveloppe de tissu et voilà. Il m'indique comment on enlève le barillet, comment on met les balles, comment on les retire. Il tire deux balles dans les bottins, l'épaisseur du papier étouffe le bruit.

— Maintenant, tu sais, ça peut te servir, ça peut nous servir... S'il faut se sauver et qu'il faut tirer, tu improvises, voilà !

Il se doute que je serais bien incapable de tuer quelqu'un. Faire peur, ça, oui, mais tuer, non, jamais. Jacques est parfaitement au courant. Dans le miteux studio de la rue de Clignancourt, en pleine préparation du kidnapping de Lelièvre, nous augmentons encore un peu plus le niveau de sécurité.

A l'extérieur, je navigue sans aucun papier d'identité, rien. Nous n'avons plus rien, d'ailleurs. Brûlé, disparu, volatilisé !

Moi, j'ai de la chance. On ne me demande jamais rien dans la rue, je n'ai jamais eu ce problème. Mon avocat, Me Henri Juramy, disait : « On se fie à votre bonne mine, Sylvia ! C'est extraordinaire parce que, partout où vous allez, les gens disent : " Oh là là ! mais c'est pas possible, quand même ! La pauvre petite ! " »

Ça a toujours bien marché comme ça.

— Si une fois des policiers te demandent tes papiers, tu leur dis que tu les as pas et que tu vas les ramener. S'ils ne veulent pas te lâcher, tu les ramènes ici à la maison... Tu dis : « Je vais chercher mes papiers. » Tu frappes d'une certaine manière et moi je les attends à l'intérieur... Avec Jacques, j'ai plusieurs manières de frapper. Une pour entrer normalement (un coup), une autre pour montrer que je suis un peu inquiète (trois coups espacés) et puis une dernière égale à un très gros danger, style les policiers à mes trousses, par exemple (un coup suivi de deux coups espacés).

Heureusement, je ne me suis jamais fait contrôler, jamais de ma vie !

*

Je l'accompagne en repérage. Ça m'amuse assez. Et puis je suis solidaire. Nous voilà partis en direction du parc de Saint-Cloud, à quelques kilomètres à l'ouest du périphérique. On s'approche du jardin d'une maison qu'on devine très au loin. C'est la demeure du célèbre matelassier Treca, une famille importante, bien classée dans la liste des familles les plus argentées de France.

— Regarde, ouvre tes yeux et enregistre le maximum, tout ce que tu vois : la distance entre les premiers arbres et la route, les allées et venues, les sorties des autos ou des personnes à pied.

Nous restons un quart d'heure à distance respectable. On s'approche encore. La végétation est assez touffue. La maison reste trop éloignée pour voir les détails. Le gardien est là, devant nous. Il n'a pas l'air malin. Il engage la conversation, sans problème.

En rentrant, Jacques a l'air content, du genre j'ai presque attrapé un poisson !

— Alors ?

— Alors c'est bon, on va se faire les Treca ! C'est facile d'aller les chercher où ils sont. Il n'y a personne...

— Et le gardien, tu en fais quoi dans ce cas-là ?

— Tu le saucissonnes, tu l'enfermes dans son truc.

— Et les chiens ?
— Tu les enfermes, tu leur donnes un petit somnifère... Ou bien tu ordonnes au gardien de les appeler !
— Moi, je ne veux pas qu'on tue les animaux !
— Mais non, je t'assure, le mec aussi, il tient à ses chiens, il les appelle et il les enferme, voilà, c'est simple...

Treca ? Lelièvre ? Le matelassier ? Celui qui a fait fortune dans l'immobilier ? Au dernier moment, quelqu'un vient voir Jacques. Il prétend que Lelièvre a fait sa fortune pendant la guerre, que c'est un « salopard » qui vit comme un malheureux dans la Sarthe mais qui est « un vrai milliardaire ». La seule chose qui ne l'enchant pas, c'est son âge.

— C'est un pépé, mais c'est un vieux salopard, finit par dire Jacques. Je sens bien qu'il rêve de faire les deux, car il n'est pas question de se retrouver au chômage !

Pour faire entrer un peu d'argent, Jacques vend deux photos à Paris Match, par l'intermédiaire du journaliste de Libé. Ça nous rapporte quand même cinquante mille francs !

Il ne connaît pas notre adresse, c'est mieux comme ça.

On tient encore quelques jours avec ça, jusqu'au moment où Jacques et Michel passent aux choses sérieuses.

— Mon bébé, je vais braquer, je suis là à 16 heures.

Jacques est tellement sûr de lui que je ne suis pas inquiète. C'est quelqu'un qui ne s'en laisse pas conter.

Le succès est au rendez-vous, à l'entendre :

— Michel est un grand braqueur ! J'ai trouvé le partenaire idéal ! Mon bébé, il faut qu'on se meuble un petit peu. Tu vas aller acheter le catalogue de La Redoute !

On n'avait rien, à part une petite télé. Nous voilà commandant un canapé, une gazinière, une armoire en plastique, un frigo...

Le jour de la livraison, Jacques s'enferme dans la salle de bains.

Je paie en espèces, sans problème. On garde un peu d'argent pour rembourser les dettes, Jacques devait vingt briques. On achète aussi quelques vêtements. Avec les faux papiers, les armes, ça part très vite. Il ne nous reste plus qu'à entamer une nouvelle partie de Mastermind.

Au début, je ne savais pas jouer. Maintenant, je gagne, alors ça l'agace. On se met aussi au dessin. Ou plutôt à la reproduction. Pour faire travailler le cerveau, on essaie de se souvenir de tout...

— C'est le moment ou jamais, puisqu'on a le temps : tu vas apprendre à faire la cuisine, bébé.

Jacques était « bobo » avant l'heure. Il ne fallait pas manger de

conserves ! Fallait rincer le riz trois fois, « sinon tu as trop d'amidon ».

A force de dormir à moitié par terre, j'attrape un rhume. Le pharmacien me vend des médicaments, mais ça ne me fait pas d'effet.

— Je vais aller voir un médecin, Jacques.

— Pas question !

Il y va lui-même, braque un médecin, lui fait rédiger une ordonnance et revient avec les antibiotiques.

— Mon bébé, t'es rétablie. C'est bien.

La santé a son importance. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, nous devons ingurgiter la Jouvence de l'Abbé Soury.

— C'est bon pour l'organisme, disait-il.

Il ne sort presque jamais, mais là, il s'en va acheter un homard chez le poissonnier. Le homard gratte toute la nuit dans sa barquette. Le lendemain, il lui transperce la tête pour ne pas qu'il souffre en plongeant dans l'eau bouillante.

Je ne mange pas de crustacés, mais je n'ose pas le lui dire. Je m'avale la baguette pour faire passer le homard. Résultat, je me retrouve avec des cloques rouges partout.

— Peut-être qu'il était pas frais, le homard, dit Jacques.

— Si, si, si, c'est l'angoisse qui me donne ces boutons.

Des fois qu'il lui prenne l'envie d'aller demander des comptes au poissonnier, je préfère prendre les devants ! Il n'a jamais su que je ne mange jamais une bestiole qu'on vient de tuer. C'est au-dessus de mes forces.

Un mec normal, enfin presque

Certains croient qu'il n'y a qu'un Mesrine. Moi, j'en connais deux : le méchant et le gentil.

Deux personnes en une. Il y a le méchant Mesrine et l'adorable Jacques.

Les gestes d'attention qu'il a à mon égard, je les découvre. Personne ne les a encore jamais eus pour moi à ce moment-là. Il me tient la porte – il tient la porte à toutes les femmes, d'ailleurs. Il lève son chapeau. Il abuse des révérences. Il me fait des baisemains. Il m'offre non pas une rose, mais un panier entier de roses.

Je sens son regard derrière moi.

C'est difficile à expliquer, mais, dans ce regard-là, je vois un mélange de bonheur et de tristesse. Oui, Jacques semble heureux de se trouver à mes côtés et de partager ces instants en ma compagnie. Mais je capte aussi, lorsque je surprends ce regard, une forme de tristesse, comme s'il pensait : « Voilà, j'aimerais que ça continue ainsi avec elle, tous les deux... » En même temps, je vois bien qu'il sait pertinemment comment tout cela va se terminer.

Ce mélange m'effraie et me peine. Jacques se doute bien que la vie est courte. Moi aussi, je le sais. En secret, j'espère comme lui que cela ne s'arrêtera pas. J'espère aller le plus loin possible.

Plus de trente ans après, alors que j'en ai entendu des histoires de voyous, de cavales, de mecs louches, que j'en ai regardé des émissions sur le sujet, je constate que Jacques n'est pas le seul bandit à se comporter en gentleman. Plein de voyous sont d'affreux jojos dans la vie, à l'extérieur, et chez eux, avec leur femme, avec leurs enfants, ce sont des amours. C'est paradoxal, mais apparemment courant. Jacques fait partie de ces hommes-là, doubles, inatteignables, mystérieux. Souvent, je l'entends dire : « C'est chacun pour soi ! C'est à celui qui tirera le plus vite. »

Dans ces cas-là, je ne pose pas de questions. Je m'inquiète en silence.

Ce serait bien de déménager, de quitter la rue de Clignancourt. C'est dans notre tête lorsqu'on tombe sur une annonce, en passant par la rue Belliard, en ce joli mois de mai. A l'époque, si tu présentais bien, on ne te demandait rien. Juste une photocopie de ta carte d'identité et des bulletins de salaire.

L'endroit est tout petit, dix-huit mètres carrés, mais très propre. Au cinquième étage, avec vue sur cour et une porte en bois, sans oeillet, ce qui empêchera Jacques de surveiller la rue et de dévisager les visiteurs. Il y a aussi un petit bar, mais Jacques ne boit pas à la maison. Au resto, c'est apéro (whisky de préférence), vin et digestif

(poire williams s'il y en a), mais, à la maison, il est sobre. Il ne fume pas non plus quand il est avec moi, mais il aime les cigares. La pipe, quand il la fume, c'est pour de faux. C'est pour le déguisement. Nous déménageons tous les deux, avec l'estafette. Jacques me fait porter des trucs lourds, mais je m'abstiens de lui en faire la remarque. Il ne rigole pas avec ça. Moi, j'ai plutôt tendance à ne rien garder. Je donne. Je préfère les intérieurs zen, dépouillés. Jacques, lui, garde tout, jusqu'au moindre petit bout de papier. Il conserve aussi un tas de photos. Il n'arrête pas de me prendre avec son Polaroid, des photos dont je n'ai malheureusement aucune trace, les flics ont tout gardé, même celles de Fripouille, mon petit chien.

Deux policiers s'arrêtent pour me regarder charger l'estafette, rue de Clignancourt.

— Alors, vous déménagez ?

— Oui. On profite du beau temps !

Je termine à peine ma phrase que Jacques surgit. Me voyant parler aux deux képis, il se fâche :

— Qu'est-ce que vous voulez à ma femme ?

— Rien, répond l'un des policiers avant de s'éloigner avec son collègue.

Je laisse passer l'orage.

Rue Belliard, c'est presque le luxe après la rue de Clignancourt. Il y a même un ascenseur ! On est quand même loin de la vie de rêve, avec bijoux et appartements gigantesques dans lesquels le cinéma installe en général les voyous. Avec Jacques, je n'ai pas fait le tour du monde ! Les gens imaginent des trucs hollywoodiens !

Notre vie n'est pas facile. Il faut vraiment qu'on soit amoureux pour tenir !

Jacques propose que l'on trouve une petite femelle pour Fripouille. Il a peur que le caniche ne s'ennuie s'il reste seul. Je suis ravie. Si je pouvais en avoir dix chez moi, ça ne me dérangerait pas !

Elle arrive, la petite caniche toy. On l'appelle Nana. Le problème, c'est qu'elle n'est pas propre. Elle fait pipi partout. C'est la crise à la maison. Résultat : Nana part vivre chez Michel (qui a gentiment surnommé notre Fripouille « Dédé la Pouille »).

Le Carpe diem lui va comme un gant. Il sait très bien qu'il risque sa peau à chaque instant. Il vient de rater le juge Petit. Le fil de la vie est mince.

Carpe diem, cueille le jour. Jacques a fait sienne cette expression latine. Oui, la vie est courte et il faut se hâter d'en profiter.

C'est un gourmand. Il adore le far breton avec des pruneaux. Dès que j'en trouve dans une pâtisserie, j'en prends au moins une, souvent

deux parts. J'aime le voir déguster son dessert préféré. Double, il cultive le paradoxe : dans la minute qui suit l'ingestion du fameux gâteau, il commence à culpabiliser : « Oh là là ! il faut que je perde un peu de poids et toi, tu me rapportes mon gâteau préféré ! »

Jacques est une fée du logis. Il cire consciencieusement ses chaussures. Il en profite toujours pour nettoyer aussi les miennes, et puis mes bottes. Moi, je suis moins pointilleuse. Je le fais à toute vitesse, alors il passe derrière. Lui, c'est le spécialiste du soin aux pompes, il prend des peaux de chamois, du cirage incolore pour la première couche, puis de la couleur du cuir pour la seconde. Il souffle, frotte, attend quelques minutes avant de faire briller le tout. C'est nickel ! Quand nous sommes rue de Clignancourt, après la tentative d'enlèvement du juge Petit, nous n'avons pas de machine à laver le linge. Nous ne pouvons pas nous amuser à chercher une laverie, trop risqué de passer des heures à poireauter au risque de se faire attraper. Lui, il préfère laver le linge dans la baignoire. Et vas-y que je frotte et vas-y que j'ajoute de la Javel, du blanchissant pour que ça soit frais et très blanc.

« Tu vois, mon petit chat, un type incapable d'aider sa femme à la maison est un abruti. C'est un macho qui n'a rien compris à la vie et qui n'est pas allé au bout de ses limites. »

Il est maniaque, oui. Et chaque fois qu'on rentre à l'appartement, même si on sort trois fois par jour, il prend le petit Fripouille dans les bras, il le met dans le lavabo de la salle de bains et il lui lave les pattes. « C'est sale dehors, Fripouille, tu ne peux pas rester tout cracra. Allez, hop ! on fait ta toilette ! »

Chaque fois que je sors mon caniche, eh bien, il passe au toilettage « maison » !

J'ignore si les microbes l'obsèdent. Mais Jacques est un maniaque de la propreté. Quand j'entends l'autre, là, « Porte-Avions¹ », qui dit : « Des fois, il sortait pas pendant trois jours, il restait sans se laver, et tout. » Non, ce n'est pas possible ; cet homme ne parle pas du Jacques que je connais ! Non, on ne peut pas modifier les choses à ce point !

Pour la nourriture, c'est le même état d'esprit depuis que je le connais : pas de produits surgelés, pas de produits abîmés non plus. Nous prenons toujours le temps de bien choisir les aliments. Dès que nous sommes installés rue Belliard, je fréquente le marché du boulevard Ornano. On y trouve les meilleurs cornichons de Paris. Munie de ma petite liste, je termine les emplettes : vinaigre d'alcool à huit degrés, gros sel, petits oignons, ail, estragon, laurier, thym frais, tomates cerise, poivre mignonnette, clous de girofle. Quand je reviens à l'appartement, Jacques me saute au cou. Tandis

qu'il nettoie les pattes de Fripouille, je l'entends depuis la salle de bains :

— Alors, mon amour, tu as tout trouvé ?

— Mais oui, mon Bruno, tout, les meilleurs cornichons de Paris sont ici !

Pendant qu'il accroche son tablier à la taille, il m'embrasse.

— Je t'adore, mon bébé, tu es une parfaite maîtresse de maison et une femme efficace. Allez, donne-moi tout ça.

— Veux-tu de l'aide ?

— D'accord, je veux bien que tu brosses les cornichons, mais un par un. Tiens, prends cette brosse à dents, c'est plus simple.

— Quoi, on peut pas passer tout à l'eau ?

— Ah ben, sûrement pas, ça dénature le goût !

— Oh là là là là ! C'est long quand même. C'est pénible ce machin.

Nous voilà à emplir les bocaux avec les carottes, les oignons. Les conserves sont prêtes.

— On a besoin de tout ça ? Ça fait beaucoup quand même !

— On en aura d'avance, mon bébé, pour quelque temps.

Je ne sais pas, ce jour de 1979, que nous n'aurons ni le temps ni le loisir de les goûter.

La nourriture nous préoccupe presque plus que l'ambiance extérieure. Il est pourtant sacrément recherché ! Je crois qu'il va falloir changer de déguisement. Je porte une perruque châtain clair, frisée, courte, et de fausses lunettes de vue. Je vais peut-être en changer et ajouter un foulard à la panoplie. De toute façon, je n'aime pas du tout cette couleur de cheveux !

Personne ne peut me reconnaître ainsi. D'ailleurs qui connais-je dans le 18^e arrondissement ? Mais je démasquerais Jacques quel que soit son déguisement. A sa démarche, à sa stature, je le repérerais entre mille !

Certains riraient de devoir ainsi changer de costume. Nous, ça ne nous amuse pas beaucoup. Sauf l'autre jour, quand on s'est retrouvés en train de faire des photos d'identité. Le photographe a pris son peigne pour remettre à sa place une mèche en synthétique. Il ne s'est aperçu de rien. Bientôt, il faudra apprendre à se changer dans l'estafette, à l'intérieur de laquelle Jacques a aménagé une cloison en bois... On fait ça très sérieusement, ils en ont quand même après sa vie !

Je pense aussi que le fait de se concentrer sur la cuisine lui occupe l'esprit, comme ça il ne passe pas son temps à ruminer dans son coin. Là, il a la tête pleine de recettes, d'ingrédients, de travaux en cours. C'est moi qui fais les courses, au marché, au supermarché. Jacques est assigné à résidence. Il se cache. Je pars avec des listes longues comme

un poème de Prévert.

Le jour de mon anniversaire, à Londres, il m'a emmenée dans un restaurant français, parce que les gros pois vert clair, il n'aime pas trop. La nourriture anglaise n'est pas sa tasse de thé. Chez nos voisins, on a eu droit à toutes leurs espèces de gelée bloblotante, verte et rose. Non, vraiment, il était content de retrouver ses bons vieux rôtis de viande rouge, son lapin à l'estragon, ses andouillettes et son bœuf en gelée !

Jacques a des réminiscences de son travail quelques années auparavant, lorsqu'il tenait une auberge à Compiègne. C'est à cette occasion qu'il a appris à préparer ces mets succulents.

Il continue à me donner des cours.

Il souhaite inverser les rôles. Ça dure quelques jours, mais je me lasse. Je préfère quand c'est lui qui fait mijoter nos petits plats. Il m'encourage, coach cuistot avant la mode. Au début, je rate quelques plats. Il faut dire que ça ne me branche pas trop, en plus ! Il ne m'en veut pas :

— C'est rien, mon bébé, t'inquiète pas, c'est bon quand même, et la prochaine fois ça va être super !

Je préfère m'occuper d'autre chose. Mon rôle est ailleurs. C'est moi qui fais le lien entre l'intérieur et l'extérieur, les courses, les messages.

Pour les vêtements, Jacques n'aurait jamais l'idée d'aller à Saint-Germain-des-Prés. Il s'habille pépère, mais j'aime bien. Le seul quartier qui trouve grâce à ses yeux, c'est les Champs. Il ne connaît pas autre chose. C'est sa référence. On n'y va jamais sans nos déguisements, mais ça ne suffit apparemment pas, car, un jour, notre journaliste de Libé nous identifie.

Pour les perruques, je vais chez Peyrol, près de la République, laissant Jacques à la lecture (intégrale) des journaux, ses consignes en tête : « Il faut qu'elles tiennent vraiment. Il faut qu'on puisse passer les frontières avec. »

— Je ne comprends pas, vous avez de très beaux cheveux, me dit le perruquier tout en prenant ses mesures.

— C'est pour ne pas qu'on me reconnaisse !

Ma réflexion n'intrigue pas le commerçant. Il n' imagine pas que je puisse être la compagne de l'ennemi public numéro un.

— Mon mari en voudrait une aussi, mais il ne peut pas se déplacer.

— Ce n'est pas grave. Prenez les mesures et revenez me voir.

Je reviens huit jours plus tard et choisis pour Jacques une magnifique perruque poivre et sel. Ça lui fait plus de cheveux blancs qu'il n'en a. C'est celle qu'il avait sur la tête quand il est mort.

Jacques en est fier. Il croise la gardienne de l'immeuble dans l'escalier et lui lance :

— Regardez ! Comment vous me trouvez ? Je me suis fait relooker !
Ma femme est quand même plus jeune que moi !

Comme tout couple normal qui se respecte, on s'engueule parfois. Je me souviens d'une dispute mémorable au sujet de mes parents. Nous sommes en septembre 1979. Il veut connaître ma famille, maintenant !

— Je veux voir ta famille. On ne restera pas longtemps, juste pour leur dire bonjour, même cinq minutes, très vite.

— Ça va pas la tête !?!

— Et pourquoi je n'aurais pas le droit, moi, de voir ta mère et ta maison ?

— Mais enfin, quand même, tu ne te rends pas compte ! Imagine si quelqu'un raconte aux flics, ils embarquent ma mère, ils l'envoient en prison et ils mettent ma fille à la DDASS !

— Mais non, il ne va rien se passer, ils ne peuvent pas s'en prendre à ta famille...

— Si et si. Ils ont tellement la haine après toi, je suis sûre qu'ils le feraient.

C'est un homme têtu. Nous partons. Dans la voiture, je prie un Dieu auquel je ne crois pas – je suis athée. Pourvu qu'ils ne soient pas là, écoutez-moi, Dieu, si vous existez, qu'ils soient absents de la maison ! Et voilà. Ils ne sont pas là. Ouf ! Ils sont à Falaise, dans leur maison de campagne.

Décidément, cet homme n'en fait qu'à sa tête. Je ne peux pas l'empêcher de jouer avec le feu. Ou alors c'est de l'inconscience, je ne sais pas. J'ai eu chaud tout de même.

Trois années plus tard, alors que je viens de sortir en liberté provisoire, le 23 novembre 1981, je suis assignée à résidence chez mes parents et des voisins confirment mes craintes : « Vous êtes venue une fois avec Mesrine, on vous a vus... » Ces gens n'ont jamais parlé, ils sont restés discrets. Au nom de leur amitié pour ma mère, ils nous ont protégées, ma mère, ma fille et moi.

Jacques est romantique, assez fleur bleue.

Lorsqu'on s'est installés dans le boui-boui de la rue de Clignancourt, avec notre matelas en mousse par terre, les conditions étaient vraiment « limite limite ». Il faisait froid dans cet appart ! C'était humide et le seul chauffage dont nous disposions était un petit radiateur électrique. Après l'affaire du juge Petit, nous n'avions rien, plus rien ! C'est là qu'Evelyne m'a offert une robe de chambre. Dans cette appart donc, tous les matins, avant que je me lève, Jacques

posait la robe de chambre sur le radiateur, pour qu'elle soit tiède et que j'aie moins froid.

Personne d'autre avant lui n'avait fait ça pour moi, ces gestes tendres et amoureux... Jacques est attentif à tout. Il fait froid ? Il fait chaud ? Il est là. On n'en connaît pas beaucoup des hommes comme ça. Je répète qu'il n'y a pas que le méchant Mesrine. Il y a celui dont je parle, que je n'invente pas.

Il a aussi des allures de grand seigneur.

Ce soir, nous dînons chez Edgar, un superbe restaurant près des Champs. Une dame passe, avec au bras sa petite bannette de roses. Il m'offre la corbeille, en prend une et la tend à la dame : « Voilà, chère madame, vous avez fini la journée, rentrez chez vous vous reposer. » Oui, Jacques a des défauts, mais pas celui de la radinerie, ça, non, il n'est absolument pas radin. Pour mes vingt-sept ans, il m'offre vingt-sept roses.

Un vieux copain a des soucis avec son entreprise ? Il lui prête trente mille francs : « Tiens, vas-y, remonte ton affaire, tu me les rendras un jour si tu peux ! » La somme, rondelette, ne sera jamais remboursée évidemment. Pas eu le temps !

Quelques mois plus tard, un jour sur les Champs, on croise une clocharde.

— Comment allez-vous, madame ?

— ...

— Regarde combien tu as d'argent dans ton sac, mon ange.

— Il nous reste une brique, mon poussin.

— Donne-les-moi.

La dame ne bouge pas, ne parle pas. Il dépose la liasse sur elle. Depuis trente ans, j'entends tout sur lui. Et surtout beaucoup de contrevérités.

Il était petit ? Eh bien, non, il mesurait un mètre quatre-vingts.

Il était sale ? Eh bien, non, c'était plutôt un maniaque de la propreté.

Il était vantard ? Jamais je ne l'ai entendu dire : « Je suis le number one. »

Il était fasciné par les flics ? Jamais il ne s'est réveillé la nuit pour me parler de Broussard ! Il n'a pas non plus punaisé de photo du commissaire au mur de notre studio. Les seules qu'il ait accrochées sont des photos de moi !

Il était pingre ? Eh bien, non, au contraire. Dès qu'il a quelques sous, il m'offre une alliance avec un diamant, et aussi un petit cœur en diamant accroché au bout d'une chaînette. La bague, il l'a fait faire, avec une émeraude qu'il a achetée par le Particulier. Je ne la découvre que lorsque je vais la chercher au magasin, un mois plus tard, et c'est la catastrophe. L'émeraude est entourée de plein de diamants. Mon

Dieu, que c'est laid ! Je ne vais jamais mettre ça ! Je ne lui dis pas, évidemment, mais il s'inquiète :

— On dirait que ça ne te fait pas plaisir...

— Si, ça me fait très plaisir.

Et c'est vrai : cette bague ne me plaît pas, mais elle me comble.

— Tu ne la mets jamais ! dit Jacques quelque temps plus tard.

— J'attends l'occasion, ce n'est pas une bague qui se porte tous les jours.

Je ne la porterai qu'une seule fois. Quand Me Henri Juramy récupérera les bijoux, après le tribunal, je la revendrai – là où tu es, Jacques, tu me pardonnes !

Pourquoi tout et n'importe quoi est-il raconté à son sujet ? Pourquoi les gens, les petits malfrats, les policiers, les citoyens lambda, certains internautes, des bloggeurs déblatèrent-ils autant à son propos ?

Non, Jacques n'est pas seulement l'homme qui s'enorgueillissait dans la presse d'avoir tué plus de trente personnes. En tout cas, moi, mon Jacques, celui avec lequel j'ai vécu pendant dix-huit mois, était un homme attentionné, poli et assez traditionnel dans ses manières.

Oui, il avait de bonnes manières et savait se tenir à table, en société, avec sa compagne.

Il s'enquêrait de ma santé, si ça allait, si j'étais fatiguée.

Il me recoiffait... Il me disait que j'étais belle, intelligente, élégante !...

Quand il m'a rencontrée, il était très nerveux. Si je n'avais pas été là, il aurait mis le souk dans Paris. Il était parti pour mettre « le bordel », il le disait lui-même. Mettre le souk signifiait kidnapper un juge, peut-être mettre un kilo de plastic quelque part... Ça pouvait être plein de choses ! Il était parti pour ça, quand il s'est évadé. Et après, il a toujours dit : « S'il n'y avait pas eu Sylvia, les choses se seraient passées différemment... »

*

J'ai vingt-sept ans, il en a quarante-deux.

Avec lui, je ne m'ennuie jamais. Les journées passent vite. Nous sortons promener Frippouille au bois de Boulogne. Jacques cogite, réfléchit, monte des plans. Il en a toujours en préparation. J'écoute, j'entends tout, j'enregistre. Je ne donne mon avis que lorsqu'on me le demande...

Il est parfois pénible, souvent obstiné et quelquefois colérique, c'est certain, je ne le nie pas. Mais, s'il n'était pas mort, je ne l'aurais sûrement pas quitté, ça, c'est sûr. Il disait toujours que, de toute façon, on finirait nos jours ensemble, qu'il en était convaincu.

- Mon bébé, on fera deux petits vieux rigolos, tous les deux,
 - Moi, peut-être, mais pas toi, parce que, dis donc, tu n'es pas rigolo !
- *

Jacques n'a pas de modèle. Mesrine est Mesrine et n'a pas envie de ressembler à qui que ce soit !

Je n'admire pas Jacques, simplement parce que je n'ai jamais admiré personne. Ou alors si, l'abbé Pierre par exemple. Mais en dehors des hommes comme lui, non, je ne suis pas une midinette qui se pâmerait devant un mec aux gros biscoteaux.

Jacques osait faire ce que les autres n'osaient pas. Et je n'en tirais personnellement aucune fierté. Que ce soit clair. Il avait ses idées, moi les miennes. Il ne justifiait pas sa façon de vivre, d'être, de travailler. Il expliquait, c'est tout. Je l'écoutais, je l'entendais, je le comprenais parfois, pas toujours.

« Tu vois, mon bébé, je ne fais rien de mal. Je vais chercher la galette dans les banques. Je n'ai jamais touché au Petit Chaperon rouge. Quand je vais à la banque prendre un peu d'argent, je sais que je vole plus voleur que moi. »

Pendant qu'il se prépare, je m'occupe comme je peux. Outre les promenades de Fripouille, le marché, la cuisine, je ne fais pas grand-chose. Je découvre la tapisserie. Je m'attaque à un morceau de choix, Les Tournesols de Van Gogh, quarante sur quarante, c'est assez gros. Ça détend énormément. C'est comme le tricot, on se vide la tête des ennuis, des soucis, des inquiétudes. Une reproduction de ce tableau est accrochée dans la pièce. Jacques répète souvent qu'il ne peut pas s'endormir sans avoir regardé ce tableau pendant cinq minutes. Nous sommes en mai 1979. Jacques prépare le kidnapping du « magnat de l'immobilier ». Je ne dis rien, je me tais. Je les entends réfléchir à voix haute, prendre des notes, dessiner des tas de schémas pour l'organisation du rapt. Moi, je suis très occupée avec ma tapisserie.

Parfois, il me demande mon avis. Je suis intuitive et instinctive. Il arrive aussi que je sente que tel coup, il vaut mieux ne pas le jouer. Un jour, Bauer débarque à la maison, tout excité. Il veut l'emmener faire une bijouterie en Belgique. Elle est assez mal placée et les policiers sont sur le qui-vive en ce moment. Le soir même, je mets un bémol :

- Jacques, je ne le sens pas, ce coup-là. Je suis censée être du voyage mais là, les risques sont trop gros. Ça va mal finir. Non, je crois que c'est bidon, que ça n'ira pas.
- Tu auras des diamants jusqu'à la fin de ta vie.
- Je m'en fous des diamants. C'est toi que je veux jusqu'à la fin de

ma vie.

Je n'aime pas trop me mêler de la préparation de ses affaires, mais cette fois je donne mon avis sur ce mec qui vient de débarquer. Je n'ai pas confiance du tout. C'est un « pied nickelé », ce mec.

Pour cette fois, Jacques m'écoute. Mais quand je lui demande de nous débarrasser de ce type, il me dit que ce n'est plus possible. Maintenant c'est trop tard. Il est au courant de tout nous concernant. Je n'accuse personne. Je pose des questions, c'est tout.

Avec Michel, en revanche, je sens que c'est plus sûr. Michel, c'est un professionnel. Avec Jacques ils forment un duo de choc, des pros, ils ont fait ça toute leur vie. Je sais que les supermarchés marchent bien. Parfois Jacques me demande :

— Et celui-là, tu en penses quoi ?

— Oui, ça me semble bien. Si c'est ce qu'il faut faire, fais-le !

Je suis dans la pièce quand ils parlent logistique avec Michel. Comme si c'était nécessaire, peut-être parce qu'il a détecté une once d'inquiétude dans le regard de son ami, Jacques répète :

— Sylvia, c'est ma femme. Il n'y a rien que je sache qu'elle ne sache pas... Elle est là, elle entend tout. Elle, c'est moi. Un point c'est tout. D'ailleurs, ceux qui n'auraient pas été contents auraient pris la porte. Ce n'est jamais arrivé. Personne n'a jamais rien dit.

Plus tard, Paris Match m'a proposé une grosse somme d'argent si j'acceptais de poser devant la tombe de Jacques avec une BMW. J'ai refusé. J'ai toujours refusé de m'enrichir sur sa mémoire. Si je parle aujourd'hui, c'est parce que j'ai lu des énormités sur mon compte et sur le sien. Ceux qui ont la mort de Jacques sur le dos – je pense à Charlie – sont allés jusqu'à écrire que j'aurais eu un copain de bar indicateur de police, une relation totalement imaginaire. Même la police, qui ne m'apprécie pas particulièrement, qui me hait même, n'est pas allée jusque-là...

Jacques faisait parfois des conneries d'un autre monde, mais il avait raison de me faire confiance. Pourtant, avant de le rencontrer, je n'avais jamais volé un bonbon dans une boulangerie. Ma mère ne m'aimait pas, mais je n'ai jamais manqué de rien et je ne savais pas ce que c'était que la délinquance.

Je surveille Papy

Il est 14 heures. Jacques part en repérage.

— Avec le milliard de rançon que je vais demander, on va placer l'argent comme il faut et s'offrir de belles vacances, mon bébé.

Je l'attends à la maison. Je promène Fripouille. J'ai toute confiance en lui parce que je sais qu'il sait organiser les choses.

Pour l'instant, il préfère me tenir éloignée de la mise en place de l'opération. J'aime mieux ça aussi, je ne veux surtout pas être un poids pour lui. Mais je serai toujours là et je le lui ai encore répété ce matin, au petit déjeuner.

— Tu sais, mon Jacques, tu peux compter sur moi. Je suis là, c'est tout.

— Et c'est beaucoup ! Merci, mon petit chat.

Cet après-midi-là, il rentre plus tôt que prévu.

— On ne fait plus Treca, c'est décidé, il est trop connu. Pas maintenant en tout cas. Plus tard peut-être. Il nous faut quelqu'un de discret. Un camarade m'a indiqué un vieux milliardaire du nom de Lelièvre, je t'en ai déjà parlé. Il a des biens immobiliers à Paris et vit dans la Sarthe. Le problème, c'est qu'il est très vieux. On va se faire son fils, tiens ! Je vais avoir besoin de toi, mon bébé. Tu vas m'accompagner, on va aller voir notre pépé.

Le lendemain, nous voilà partis vers le 16^e arrondissement, où nous devons repérer les bureaux de Lelièvre, le magnat de l'immobilier.

— Non, le vieux est trop radin, ça ne va pas. Il ne voudra jamais payer pour son fiston. C'est lui qu'on va enlever.

— Comment ça ? Un vieux monsieur ? Mais il va pas tenir le coup, le pauvre !

— Mais si, mon bébé, il paraît qu'il est en grande forme !

— Ecoute, c'est toi qui décides, moi, je dis rien. C'est toi le chef !

C'est donc comme ça que Mesrine a décidé d'enlever Henri Lelièvre.

Ce n'est pas la première fois que je participe à des repérages. La semaine passée, je l'avais déjà accompagné.

Je suis encore une novice. Je n'y connais rien à rien, moi, en la matière. Je n'ai jamais participé ni à des rapt, ni à des braquages, ni à des attaques ! Je semble naïve aussi un peu, mais je ne le suis pas vraiment. J'ai même quelques questions à lui poser.

— Et s'il y a des chiens, on fait quoi ? Un chien peut te sauter à la gorge, s'il est bien dressé, quand même !

— Mais non, si tu arrives avec un revolver et que tu dis au type :

« Appelle tes chiens ! », il obéit, crois-moi. Si tu ne veux pas qu'il arrive quelque chose à tes animaux, tu sais comment réagir, alors tu les fais rentrer.

— Ça ne semble pas bien compliqué...

— Non, mon bébé, ne t'inquiète pas.

Le surlendemain, Michel Schayewski vient déjeuner chez nous. Un pro, Michel, un bandit de grande classe ! Il a repéré une maison de campagne près de chez lui à Amboise, dans l'Indre-et-Loire. Nous devons nous retrouver deux jours plus tard sur place dans cette maison dénichée par ses soins. Mais voilà, il faut quelqu'un pour surveiller Lelièvre. Ils ont beau chercher, ils ne trouvent personne en qui ils aient une totale et entière confiance en ce moment, quelqu'un dont ils soient sûrs qu'il ne parlerait pas.

— Ecoute, mon bébé, surtout je ne veux pas te forcer. Tu vois bien qu'on n'a personne pour prendre soin de Lelièvre. J'ai totalement confiance en toi... Voilà, est-ce que tu serais d'accord pour faire ça ? Est-ce que tu veux bien t'en occuper ?

Mes pensées s'enchevêtrent à cet instant précis. Je réfléchis à toute vitesse. Je ne pèse même pas le pour et le contre, je ne songe pas aux conséquences. Je ne suis pas naïve, ni inconsciente ! Je pense à mon Jacques. Je ne veux pas qu'il meure ! Qu'il lui arrive quelque chose. Moi, je veux le garder entier, tout simplement. Je veux garder mon Mesrine en vie, c'est tout et c'est énorme.

Je fais donc ce qu'il faut pour qu'il ne lui arrive rien et qu'il reste là. Il a besoin de moi ? Voilà. Je suis là. Mon amour est sans conditions. Je ne suis pas l'idiote abrutie qui a été présentée dans les films, notamment dans le dernier en date, celui de Langmann. Je sais ce que je fais. Notre amour n'est pas à sens unique. J'ai accepté de participer au rapt parce que je suis persuadée que Jacques aurait fait n'importe quoi pour moi. Notre respect et notre amour sont réciproques.

Je ne veux pas que les gens pensent aujourd'hui qu'à cette époque je me sens inatteignable ou immortelle. Non, je sais ce que je risque. Certes, Jacques se sent très fort, mais, en même temps, il pense à l'avenir. Il me répète qu'il sait qu'il retombera dans les filets de la police. Il le sait ! C'est pour cela qu'il envisage d'acheter et de meubler un appartement à mon nom.

— Si on nous arrête, bébé, je veux savoir où tu seras et pouvoir t'imaginer ; je veux savoir où tu manges, où tu dors. Je ne vivrai pas vieux. Si on nous repère, on me mettra une balle en pleine tête...

Jacques avait fait un kidnapping au Canada avec sa compagne, Jeanne, sauf que le gars s'était évadé parce qu'elle n'avait pas fait correctement son travail.

Il ne cessait, quand il nous parlait du Canada, de pester contre le fait qu'on ait osé l'accuser d'avoir tué une mamie pour lui voler son argent et ses bijoux, faits pour lesquels il avait été acquitté.

Le village où se trouve la planque dénichée par Michel s'appelle Le

Breuil.

C'est un bon coin pour cacher quelqu'un qu'on a kidnappé. Le lieu est complètement isolé, en pleine nature. Il ne faut pas d'endroit chic ou voyant. Là, c'est encore une ruine ! Depuis que je connais Jacques, je suis abonnée aux maisons délabrées. Moi qui ai toujours eu l'habitude de résider dans des endroits propres, sympathiques, spacieux et confortables, je suis gâtée...

Nous passons une semaine chez Michel et Nelly, dans leur maison d'Amboise. Nous préparons le lieu de repos de notre pépé. Moi, j'en profite pour me détendre. Avec Nelly, une femme très raffinée qui prépare de fabuleux desserts, nous allons nous balader dans la campagne, flâner sur les petits marchés, papoter à la piscine. Pour la couverture, tout est bien calé. L'improvisation coûterait cher. Les mensonges sont construits, élaborés avec soin et donc probables. Michel raconte un gros bobard aux agriculteurs qui nous louent la maison. Son beau-frère sort de l'hôpital dans quelques jours, après une opération importante. Il a besoin de repos, de calme, de silence. Un cousin (Jacques) et sa compagne (moi) sont chargés de s'occuper du convalescent. Les allées et venues seront donc discrètes, le malade sortira très rarement parce qu'il sera probablement très fatigué. Dernière chose, on ne sait pas combien de temps va durer le repos du malade.

Durant cette semaine, Jacques et Michel se rendent dans la Sarthe, tout près du domicile du magnat de l'immobilier ; ils chronomètrent le temps entre les deux maisons.

Le 18 juin, ils sont prêts. Nous sommes prêts.

Avant de me laisser dans la maison, Jacques passe les dernières consignes :

— Si tu nous revois pas, tu t'en vas immédiatement et tu vas voir Pelletier.

Jean-Louis Pelletier, c'est son avocat, un Aixois.

Je surveille mon petit caniche dans le jardin. Ils te les volent facilement, les caniches ! Ils arrivent. Le « papy » est aussi grand et costaud que Jacques !

Jacques et Michel l'installent dans la pièce à côté de la cuisine. Une petite chaîne passée à son pied permet de l'immobiliser. Les petits vieux et les femmes, Jacques n'y touche pas, en général. Mais un homme qu'il soupçonne d'avoir spolié les Juifs pendant la guerre et de louer très cher des bouis-bouis aux étrangers, c'est pas pareil. On avait appelé le fils, qui tenait une agence immobilière. On lui avait expliqué qu'on cherchait à louer un truc pour un ami qui arrivait de l'étranger. C'est là qu'on avait compris qu'il louait à un prix scandaleux des apparts assez pourris.

Jacques va voir Papy. Il met les choses au clair :

— Vous avez été kidnappé et je suis Jacques Mesrine.

— Bonjour, monsieur Mesrine, qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux ton oseille !

— Bon, ben, on va discuter.

Le hameau constitué de quelques maisons est paumé dans les plaines.

A quelques centaines de mètres coule un petit cours d'eau.

C'est joli, bucolique, la vraie campagne.

Le confort est rudimentaire. Nous ne sommes pas dans un château, là.

La maison est en pierre. Par terre, c'est du carrelage tout pourri. Il n'y a pas de douche, pas d'eau chaude, pas de salle de bains. Pour la toilette, nous versons de l'eau dans de grandes bassines. Nous nous lavons par petits bouts. Comme dans le temps. Une petite pièce centrale, un petit renforcement avec un vieux lit infect et une armoire bancale. Au fond, la petite pièce – presque un cagibi si je me souviens bien – où Papy est détenu.

Dans la pièce principale ont été clouées des têtes de bécasses en guise de décoration...

— Tu vois, ça, c'est pas beau !

— Tu veux que je te les enlève ?

— Oui, beurk ! J'ai horreur de ces machins-là ! C'est moche, j'aime pas les oiseaux morts, les trucs morts comme ça.

— Ça y est, y en a plus !

La cuisine est du même acabit, rudimentaire. La cuisinière est propre mais vétuste. Derrière se trouve Lili. Lili, c'est ma petite souris.

Trois jours après notre installation, j'entends des coups provenant de la pièce où est attaché Papy. Ça fait boum, boum, boum. Papy tape du pied quand Lili va chez lui et qu'elle passe tout près. Il veut l'écrabouiller !

— Ah, non, ça va pas la tête, monsieur Lelièvre ? Non, vous n'allez pas tuer ma petite souris !

— Et alors, elle me dérange, là !

— Bon, ne bougez pas, on va s'en occuper.

Le soir même, je raconte l'anecdote à Jacques. On va s'occuper de Lili.

Il coupe une bouteille d'eau en plastique, met un bout de gruyère dedans. On la guette. La voilà ! Elle vient chercher le bout de gruyère. Il remet l'autre bout de la bouteille, il l'a attrapée, il me la montre. Je vais la déposer loin, à l'autre bout du jardin... Je lui parle :

— Voilà, petite Lili, comme ça tu es libre. Faut que tu comprennes. Tu risques ta vie si tu restes à la maison. C'est chaud, je ne suis pas toute seule. Papy, il veut ta peau.

Les journées ne me semblent pas excessivement longues. Pour moi,

cinq semaines, c'est peu de chose.

Je suis peut-être nunuche, mais rien ne me semble trop durer avec Jacques. Avec lui, je suis toujours bien.

Nous ne sortons presque jamais de la maison.

Papy est plutôt sympathique, pas méchant. C'est une forte tête. Il ne gueule jamais.

Quand Jacques est là, il reste dans la pièce principale. Ils discutent tous les deux. Jacques est « grand seigneur » avec lui aussi.

Il ne mangera pas à part, même s'il est otage.

D'ailleurs, Papy se souviendra des talents de cuisinier de son hôte. Les bons petits plats sont au menu, le traditionnel gigot, de la bonne viande, des légumes frais et des petites entrées, toutes excellentes. Un jour, nous avons droit à un pâté de lièvre, un autre jour, c'est salade frisée avec ses lardons, une autre fois encore, il nous sert une farandole d'antipasti qu'il a pris soin de laisser mariner dans une excellente huile d'olive importée d'Italie.

Les voisins passent leur temps à regarder dans notre direction.

Heureusement, il y a le mur et l'estafette, que Jacques gare de façon à protéger la cour des regards.

Le grand arbre planté dans le jardin d'à côté est équipé de multiples petits mobiles en métal qui font un cliquetis permanent destiné à faire fuir les oiseaux. Ce bruit arrange bigrement Jacques. Il couvre le petit fracas de son arme quand il s'entraîne à tirer contre le mur.

Moi, je me fais bronzer derrière la maison. J'ai coupé un peu le gazon, enfin plutôt les ronces ! Alors là, c'est le vrai retour à la nature ! Il fait chaud, il n'y a rien d'autre à faire. Je lis quelques magazines, des journaux que nous avons apportés de Paris. Parfois Michel passe aussi et nous rapporte la presse du jour toute fraîche. Le rapt est relayé par la majorité des canards. Ça fait la une, on y lit un peu n'importe quoi...

Jacques tance son camarade :

— Michel, tu pourrais apporter une petite fleur de temps en temps à Sylvia, quand même !

Quelques jours plus tard, Michel revient au Breuil avec un énorme bouquet... d'œilleux.

Le problème, c'est que je suis superstitieuse. Je ne peux pas accepter ce cadeau :

— J'en veux pas, de ces fleurs ! Ça porte malheur ! Garde-les pour Nelly !

Les journées se déroulent, tranquilles. Comme nous l'avions souhaité, les voisins ne nous dérangent pas, les propriétaires non plus.

D'ailleurs, ils n'ont rien à nous demander : nous avons payé deux mois de location d'avance. Parfois, j'entends une auto qui passe, c'est rare. Nous prenons quand même beaucoup de précautions. Plus le temps avance, plus nous multiplions les mesures de sécurité.

Quand Jacques doit s'absenter, il prend soin de bien attacher les pieds de Papy à l'aide de la chaîne.

Il a du bol, Jacques m'a appris à faire la cuisine. Avant de lui apporter son repas, je frappe à la porte. J'entrouvre pour lui passer son plat.

Quelquefois, il m'attrape la main et la serre, comme pour se rassurer.

Je ne lui parle pas, sauf pour lui demander s'il veut un thé, un café, un gâteau. Qu'est-ce que j'aurais bien pu lui dire ?

On a besoin de sous ! Le but de l'affaire, c'est de ramasser un milliard.

— On ne va pas passer notre vie à braquer des supermarchés où il n'y a pas d'argent, dit Jacques.

Un milliard. Papy décrète dans un premier temps qu'il ne pourra jamais sortir une somme pareille. Ils négocient et tombent d'accord sur un acompte de six cents millions.

Papy donne des cours de finances à Jacques. J'interviens dans la conversation :

— Mais alors, Papy, les banques, c'est des salopards.

— Oui, les banques vous volent, quoi que vous fassiez, quoi qu'elles vous disent.

Papy est bien traité. Il n'hésite pas à formuler ses envies :

— Vous savez, monsieur Mesrine, tous les dimanches, je mange une tarte aux fraises !

— Je vais aller vous chercher votre tarte aux fraises, Papy. On ne pourra pas dire que vous avez été maltraité chez Mesrine !

Il a droit à sa tarte aux fraises tous les dimanches, comme à la maison.

Et, tous les lundis matin, on le pèse. Il n'est pas question qu'il maigrisse. On l'avait pris à tel poids, on le relâcherait au même poids.

La porte qui nous sépare du cagibi est en bois et elle est trouée. Papy sait très bien que je suis la femme de Jacques. D'ailleurs, il laisse de plus en plus souvent la porte ouverte.

La remise de la première rançon rate complètement¹ . Jacques revient furieux, hors de lui. Il crie, tape du poing sur la table.

— Je vais tuer toute ta famille, tu entends ? TOUTE ta famille, pas un n'y survivra, tu peux compter sur moi. Mesrine est prêt à tout, tu vois, tu comprends ce que je te dis, là ?

— Calmez-vous, monsieur Mesrine, ça va s'arranger. C'est une question d'organisation, soyez patient, calmez-vous.

— Enfoiré, emmanché, ton fils ne veut pas nous donner la réponse...
— Mais il a dû y avoir un problème...
— Je ne sais pas ce que je fais ? Est-ce qu'on continue ? Est-ce que je te bute sur place ?

Je prends Jacques à part, je lui fais signe de s'approcher de moi :

— Mais il est vieux ! Il a quatre-vingts ans, quand même... Tu veux pas qu'il nous fasse une crise cardiaque ! Même si c'est un salopard, comme tu dis, qu'il a fait sa fortune... parce que ses biens immobiliers, ils datent de la guerre... Il a racheté à bas prix les apparts spoliés aux Juifs, quand même. C'est vrai, c'était pas un mec bien, ça c'est sûr... Mais c'est pas une raison pour le maltraiter.

M. Lelièvre n'est pas un vieux chnoque. Il est costaud, Papy ! Je le fréquente depuis un mois. On a eu le temps de faire connaissance tous les deux. Il m'impressionne. Sans blague, quand on a quatre-vingts ans, qu'on a Mesrine qui tape sur la table, qui est en colère, fou furieux, et que le monsieur reste digne, calme, zen, franchement, je dis : chapeau.

Il faut impérativement arranger tout cela. Visiblement, le fils de Papy a fait n'importe quoi avec la police. Jacques et Michel organisent une autre tentative, passent à une tactique différente. Il est question de mettre sur pied un autre modus operandi, plus simple, direct, facile et surtout sûr !

Un jour, au beau milieu du kidnapping, Michel passe nous voir. Il me remplace pour garder Papy.

— Je vais en repérage, j'emmène Sylvia. Je vais lui faire prendre un peu l'air parce que là, ça commence à trop tarder. Tu en as marre, mon bébé ?

— Non, ça va aller, t'en fais pas pour moi. Mais OK, d'accord, alors je veux bien sortir prendre l'air !

— Il faut vraiment qu'on trouve un bon endroit pour la remise de la rançon. Tiens, voilà la carte, on y va !

Ça me fait tout drôle de sortir du hameau. Je commençais à me sentir un peu punie, enfermée, bizarre. C'est beau, la Sarthe ! Je n'ai pas trop le temps de lever les yeux vers les arbres qui défilent, il y a du travail.

J'ai sur mes genoux une carte routière détaillée. Elle est tellement détaillée qu'on y verrait presque les talus ! A bord de notre petite estafette, nous longeons d'abord les berges du Cher, puis nous cherchons la route la plus sûre. L'objectif est de pouvoir récupérer la rançon et de repartir par une autre route, le tout sans se faire attraper par la police, si possible.

— Regarde, on est là, oui, c'est ça, tu coches. Bon, là, on avance. Là,

tiens, là, peut-être.

Jacques cherche surtout un endroit d'où il ne sera pas trop compliqué de repartir. Il ne pourra pas rentrer directement, une fois l'argent récupéré. Il faudra effectuer un détour de plusieurs kilomètres, en essayant d'éviter les culs-de-sac, les sens uniques, les nationales, trop ouvertes ou trop voyantes.

Ça y est, on est bon.

A notre retour, en début de soirée, l'ambiance est à la fête.

— C'est OK. On a tout ce qu'il faut. Maintenant il faut joindre le fils Lelièvre.

*

Avant la libération, Jacques le prend à partie pour la dernière fois. Je suis dans la pièce d'à côté. J'entends tout. Le volume est élevé, le ton menaçant, le verbe fort. J'espère que Papy va tenir le coup.

— Si jamais tu dis un mot sur elle et que tu parles du petit chien, je tue toute ta famille ! Mais toi, je te laisse en vie, pour que tu en baves. Tu entends ? Tu comprends ? Et si je ne suis plus là, dis-toi bien que j'ai des amis qui s'en chargeront... Mes amis, ils sont sûrs, ils seront toujours là pour me rendre un petit service. Ils sont prévenus.

D'accord ? Tu es bien d'accord ?

— Oui, oui, monsieur Mesrine, d'accord, je suis tout à fait d'accord avec vous !

Trois ans plus tard, en 1982, lors de mon procès devant les assises, Papy vient témoigner. Le président lui demande :

— Connaissez-vous cette dame ? Avez-vous déjà vu Mme Jeanjacquot ?

— Non, non, je ne l'ai jamais vue, je ne la connais pas...

Il m'a vue, forcément, puisque je mangeais avec lui, que je partageais son espace.

S'il avait dit la vérité, ma vie aurait été autre. Sans lui, j'étais cuite !

J'ai eu un petit peu peur qu'il ne parle quand même. Je pensais :

« Jacques n'est plus là, il ne va peut-être pas avoir si peur que ça... »

Et puis non, non, il n'a rien dit !

Mon procès se joue sur les détails. Il y a, par exemple, cette cassette versée au dossier, une cassette que Jacques avait avec lui le jour où il est allé relever la topographie des lieux pour la remise de rançon. A un moment, on entend une voix de femme. C'est moi qui parle avec Jacques, mais, à l'époque, il n'y a pas les techniques de maintenant et ils n'ont jamais pu prouver que c'était ma voix.

Pendant ces trente-trois jours de rapt, Jacques a passé son temps à me photographier. Il est devenu un vrai fou de photo, il me prenait sous tous les angles. Il s'amusait avec son appareil, Sylvia comme ci, Sylvia comme ça. Il m'a surtout photographiée dans le jardin.

Après la fusillade du 2 novembre 1979, les policiers sont allés chez nous, rue Belliard. Ils ont tout saisi, les armes, les papiers, les documents, les photos, tout. Ils sont donc tombés sur les clichés de moi dans ce jardin-là.

Au procès, rebelote, ils sortent les images. Avec ça, ils m'accusent d'avoir participé à l'enlèvement.

Je nie. Je dis que j'ai séjourné une semaine dans cette mesure, avant l'enlèvement. Je dis que je ne suis pas là lorsque Papy y a passé ses cinq semaines.

Je dis que j'y suis restée une semaine avec mon amoureux et qu'il m'a ramenée à Paris.

Au procès, les avocats pestent et s'acharnent : « C'est faux, elle ment, parce que, regardez, les fleurs sont écloses. Donc ça, ça se situe fin juillet, parce que l'éclosion des fleurs, c'est fin juillet. Or M. Lelièvre était kidnappé à cette période précisément. »

Me Henri Juramy, mon avocat, mon super, talentueux et très regretté avocat, va chercher un expert de la botanique... A la barre, l'expert explique que, en la matière, la science n'est pas exacte, non, les fleurs (des camomilles sauvages) n'éclosent pas exactement au même moment chaque année. Non, l'éclosion des fleurs n'est pas précise ; oui, ça dépend du temps qu'il fait, et ça peut se jouer à huit jours, parfaitement !

Présente au Breuil, je me suis donc absentée cinq semaines de Paris. Plus de trente ans après, des questions restent en suspens pour moi. Les enquêteurs ont interrogé les gardiens de l'immeuble où nous vivions. « Est-ce que vous avez vu Mlle Jeanjacquot ici pendant le mois de juillet ?... »

Ils les ont tannés, avec ça ! Et la dame, qui était d'origine portugaise, a dit : « Oui, je l'ai vue quelquefois... »

Eh bien, non, elle ne pouvait pas m'avoir vue ! Je ne sais pas pourquoi elle a répondu cela. Pour me protéger peut-être...

Oui, j'étais là. J'ai fait tout ça par amour pour lui, pas pour l'argent.

A la fin de l'enlèvement, je suis contente. Je me dis : « Voilà, Papy est rentré chez lui, et puis vogue la galère ! On va bientôt partir... » Je suis soulagée. Nous allons partir à l'étranger et, là-bas, on ne tuera pas Jacques.

Nous allons prendre des vacances prolongées. Ça leur laissera le temps, à lui et à Michel, de préparer quelque chose. N'oublions pas que, pour concocter un gros coup, il faut du temps et de l'argent. Ce travail ne se fait pas en un claquement de doigts !

D'ailleurs, on n'en a pas terminé.

Jacques et Michel doivent encore récupérer une partie de la rançon.

Un rendez-vous est fixé avec les Lelièvre dans une brasserie de l'avenue de Suffren, pas très loin de la tour Eiffel. Trop repérés, ils ont décidé d'envoyer Charlie Bauer chercher la mallette. Nous sommes tous les trois sur le trottoir d'en face à le regarder tourner autour du pot. Il croit apercevoir des flics, fait à nouveau le tour. Jacques s'énerve, je propose mes services :

— Je vais y aller !

— Non, Sylvia, tu n'y vas pas. Tu rentres à la maison maintenant, parce que avec un « pied nickelé » pareil, ça va mal finir !

Je pars. Jacques se tourne vers Michel :

— S'il avait laissé Sylvia faire un seul pas, je le butais sur place !

Dans la valise, il n'y avait pas deux cents briques, comme ils l'attendaient. Les banques suisses n'avaient pas été coopératives, d'après Lelièvre. Il y avait quand même cinquante briques, qu'ils ont partagées tous les trois, avec une plus grosse part pour Bauer.

Nous sommes de retour chez nous, rue Belliard. L'enlèvement a duré trente-trois jours. Jacques est très recherché. Nous passons des soirées tranquilles tous les deux ; parfois Michel nous rend visite. Parfois, le soir, en m'endormant, je pense à ma fille. Partir à l'étranger signifie ne plus la revoir, peut-être pour longtemps. Je le sais. Jacques m'a dit :

— On va laisser passer un peu de temps, on va souffler, et puis après, peut-être qu'on pourra s'arranger et que tu pourras aller la voir.

— C'est plus raisonnable, oui, attendons un peu.

— Après les vacances, on va regarder un petit peu ce que ça donne et on verra si toutefois tu ne peux pas la voir quand même...

Ça me fait mal au cœur, forcément. Mais je parviens à me convaincre.

Je me dis : « Voilà, c'est comme ça ! » J'ai aussi l'habitude de ne pas vivre avec elle. En vérité, je sais que j'aurais des difficultés, de toute façon ma mère passe son temps à lui bourrer le crâne de saloperies. Je sais que, quand je ne parle pas à ma mère, je ne peux pas voir ma fille, parce que c'est ma mère qui décide quand je peux la voir. Il faut entendre ce qu'elle lui raconte ! C'est tout juste si j'allais pas la vendre !

1

Voir le récit détaillé que fait de cet épisode Michel Schayewski dans la postface.

Dépenser les sous, mais comment ?

Il ne suffit pas de récupérer l'argent de la rançon, il faut aussi le dépenser. Dépenser six cents millions de francs en billets suivis à la trace par la police, ce n'est pas si simple.

Nous voilà transformés en blanchisseurs d'argent.

Ce que je vais raconter ne semble pas très moral, mais c'est comme ça, c'est ma vie, ma vie au contact de Mesrine. Et c'est ainsi que cela s'est passé.

Il faut blanchir les millions de francs qu'il a touchés. Jusqu'ici, on était fauchés comme les blés, je tiens à le préciser à nouveau.

Nous embarquons les billets dans l'auto, dans son sac Adidas fétiche.

Direction les banlieues, lointaines ou proches de Paris. Première sur le plan : Saint-Quentin-en-Yvelines. Nous nous garons sur l'avenue principale. Nous sortons de la voiture. Jacques arpente un trottoir, je traverse et prends celui d'en face. Nous entrons dans toutes les boutiques, les supérettes, les merceries, les quincailleries, et ce jusqu'au bout. Nous recyclons les billets de cinq cents francs. Dans chaque magasin, on achète une bricole. Une chemise de nuit à dix francs, un cahier à trois francs, une paire de chaussettes à un franc cinquante... Chaque fois, cling, dans le porte-monnaie. Terminés les numéros sur les billets, envolées les traces de notre passage. Cela s'appelle du blanchiment maison, je peux l'écrire !

Je pense à ma fille et je lui achète plein de surprises, la chemise de nuit, une poupée, un petit sac à goûter, des perles... S'il y a quelque chose pour elle, je prends. Et puis j'embarque un peu au hasard, quand il n'y a rien pour ma fille. Il y a énormément de trucs qui ne nous serviront absolument à rien, des pots, des bibelots, des torchons, des crayons et des casseroles... A la fin du périple, après dix jours de courses, je donne deux grands sacs entiers à la petite gardienne de notre immeuble. Il y en a, des trucs.

— Tenez, pour vous, Rosalia. Si vous n'en voulez pas, distribuez-les à quelqu'un d'autre.

Nous n'avons pas de place pour entasser tous ces machins. Chez nous, c'est toujours aussi petit, moins de vingt mètres carrés.

Pour moi, rien ou presque. Je ne suis pas une grande coquette.

On ne sort quasiment pas, de toute façon, sauf en cas de nécessité. Je n'ai pas besoin de vêtements, ma garde-robe reste des plus basiques, rançon ou pas. Cela devient chez nous une habitude. Du jour où nous sommes rentrés d'Angleterre, Jacques a moins bougé. Sortir de la planque, quand on est recherché comme lui, même grîmé, c'est risqué.

Le lendemain, nous allons dans une autre banlieue. Notre ballet des finances dure plusieurs journées. Il y a pas mal d'argent à évacuer,

même si on n'a pas tout changé, quand même !

Et puis il investit dans une belle voiture, une BMW 528, couleur marron glacé. Dans sa vie, il a eu des BMW, mais toujours de location. Là, elle va lui appartenir et c'est bien. Un voyou aurait rêvé d'une Porsche, lui il veut juste une voiture qui passe bien, classe quoi ! Comme un bourgeois, il veut sa belle auto. Nous avons besoin d'une voiture qui roule vite aussi, au cas où, mais d'une voiture présentable sans être « bling bling », pour passer les frontières.

Nous partons l'acheter à Clichy-la-Garenne, la commune où il vivait avec sa sœur lorsqu'il était enfant, cette sœur que sa mère lui avait toujours préférée. Il veut tout de même le dernier modèle et demande qu'on installe tous les accessoires, belles jantes comprises.

Officiellement, la voiture est à mon nom : « Nous vivons à Marseille, je veux ma voiture personnelle, voici mon mari. »

Personne ne se doute de ce que nous tramons. Mon mari m'accompagne pour vérifier que je ne me fasse pas rouler. Rien que de très naturel.

Je paie en espèces. Dix-huit briques. Cent quatre-vingt mille francs. Une somme rondelette. Le concessionnaire ne grimace pas quand je sors les liasses de biftons. Les temps ont changé. Aujourd'hui, on donne un billet de cinquante euros et le commerçant vérifie s'il est vrai !

Nous voilà confortablement installés. Jacques a la banane. Ça lui fait sacrément plaisir quand il prend le volant. Il ne sait pas encore que cette voiture sera son cercueil.

— Je n'ai pas besoin de tenir mon siège !

Quand nous sommes partis en Italie, avec la vieille bagnole, il devait tenir mon siège qui n'arrêtait pas de bouger !

On gare la belle auto dans le parking de la rue Belliard. Elle est en sécurité.

Le lendemain de l'épisode « achat de la BM », nous voilà sur les Champs-Élysées, à l'abri derrière nos perruques et nos déguisements. Jacques s'offre deux beaux blousons en cuir, achetés rue François-Ier. Pour moi, on passe chez Yves Saint Laurent. C'est bien, le nouveau magasin vient d'ouvrir sur la plus belle avenue du monde. Jacques aime de plus en plus ce coin de Paris.

— Pour s'habiller, il n'y a rien de mieux, mon amour !

Quand on est dans le quartier, on s'attable volontiers dans une pizzeria de la rue de Berri.

— Mon bébé, on va dépenser, on l'a bien mérité, dit Jacques.

Et nous voilà dans un magasin où j'achète un ensemble en laine beige. Quelqu'un nous a-t-il reconnus ? Dans Le Canard enchaîné de la semaine suivante, un article relate que « M. et Mme Mesrine » ont été vus sur les Champs-Élysées en train d'acheter une petite laine de

couleur beige... Je suis préoccupée :

— C'est inquiétant, non ?

— Non. S'il avait dû y avoir quelque chose, ce serait déjà fait.

Jacques entend répartir équitablement l'argent. Il donne sa part au type qui l'a mis sur la piste de Lelièvre et partage le reste avec Michel. L'argent est posé sur le petit bar. J'en prends un peu. Pas pour moi... J'enfile mon bel imper, le plus classe, suffisamment pour entrer dans une bijouterie. Il est coupé façon trench, un joli truc. Je peux aller partout avec. Ça passe bien. C'est celui que je porterai le jour de la fusillade.

J'ai l'intention de me rendre directement rue de la Paix, chez Cartier. Et d'y aller en courant, pour qu'il ne s'inquiète pas de mon absence. Je sors de la maison. Oh zut, il pleut ! Tant pis, je dois faire le détour obligatoire. Je prends le métro et m'éloigne du centre. Puis je saute dans un taxi et je marche. Je cours en réalité. Je choisis une montre rectangulaire en or jaune avec un bracelet en croco noir. Elle est simple, mais j'hésite et je suis pressée ! Je me dis : « Mon Dieu, elle est en or jaune, est-ce qu'elle va lui plaire ? Est-ce qu'il ne va pas avoir des vapeurs, pépé Mesrine ? »

Il ne porte aucun bijou, rien, sauf une montre très discrète, pour aller bosser. Je cogite à toute vitesse : « Une autre montre que celle-là, ça va être voyant, c'est même pas la peine... Et la plus simple, c'est-à-dire celle-ci, elle est en or jaune. Mais est-ce que pépère ne va pas faire un peu la tête ?... »

Allez, c'est parti. Deux briques en coupures de cinq cents francs.

Personne ne dit rien. A l'époque, c'est monnaie courante, si j'ose dire.

Retour par un autre chemin, par le sud de la capitale cette fois.

J'arrive essoufflée vers lui :

— Tiens, mon amour, un petit présent.

Il n'arrête pas de la regarder. Il est comme un gosse. Il dit :

— C'est la première fois de ma vie qu'on me fait un cadeau.

Quand Michel arrive, il lui tombe dessus :

— Tu te rends compte ? Sylvia m'a offert une montre avec ses sous !

Je dois aller à la Bourse pour acheter cinq lingots d'or.

— Pour partir en voyage, ce sera plus pratique, dit Jacques. On peut les enterrer facilement.

Charlie Bauer arrive au moment où je m'apprête à sortir, il ne nous lâche plus.

— C'est très bien, tu vas accompagner Sylvia, on ne sait jamais. T'as ce qu'il faut sur toi ?

— Non.

Il lui passe son .357 Magnum et nous voilà partis vers la Bourse où,

suisant les indications de Jacques, j'achète un lingot par magasin.

— Et alors ? me demande Jacques au retour.

— Ecoute, je me serais aussi bien débrouillée toute seule !

Au mois de juillet 1978, Jacques a coupé complètement les ponts avec sa fille.

— Tu ne veux pas qu'on aille lui dire au revoir avant notre départ ?

— Non, c'est terminé.

J'insiste un peu, il commence à s'énerver.

Ses fils, il ne peut pas les voir. En cavale, ce ne sont pas des choses qui se font. Il n'est pas question qu'il fasse une entorse à cette règle. Je ne les verrai jamais pendant cette année et demie passée avec lui, pas plus que sa fille.

C'est à cette même époque qu'il m'offre deux manteaux de fourrure, un vison et un renard.

A ce moment-là, je suis sotte. Je trouve ça beau.

Ces manteaux sont à peu près tout ce que j'ai récupéré comme vêtements, parce que tout le reste a disparu, à part la valise... Et je n'en connais pas les raisons, mais quand les policiers ont rendu mes affaires, clés comprises, ma mère et mon beau-père sont allés dans le studio. C'est là qu'ils sont tombés sur mes manteaux de fourrure que j'ai pu reprendre.

Lorsque je suis sortie en liberté conditionnelle, mon avocat, Me Henri Juramy, a semblé préoccupé devant tant de dénuement. Il dit à son collègue, un jeune avocat débutant, Me Guillard : « Ecoutez, maître Guillard, en attendant qu'on lui trouve une petite chambre ou un petit studio, occupez-vous de Sylvia comme vous pouvez, en tout bien tout honneur évidemment... Essayez de la distraire, de la sortir, faites comme vous pouvez... »

J'avais perdu mon homme, je venais de vivre de longs moments de solitude, il lui a semblé que seul un avocat pouvait m'aider à réapprendre à marcher dans la rue...

Nous prenons le train, l'avocat stagiaire et moi, pour aller assister à une petite soirée. J'ai sur le dos le manteau en renard roux. A table, rien ne me tente. Les huîtres en entrée, très peu pour moi : je ne mange toujours pas de fruits de mer. Le rosbif, pareil : je ne mange pas de viande rouge. A ma droite, une dame m'interroge :

— Ça ne vous plaît pas ?

— Je n'aime pas ce qui est gluant, je ne mange pas d'huîtres... Je ne mange pas de caviar... Je ne mange pas de trucs comme ça... Par exemple, un œuf sur le plat, je ne le mange que bien grillé parce que, s'il est tout dégoulinant, je trouve ça répugnant ! Quand je vois les gens gober leurs huîtres, ça me révolte complètement. Et je ne mange

pas de viande. La viande rouge, ça me donne carrément envie de vomir ! Il suffit qu'il y ait un peu de sang à côté, ça me révolte complètement.

— Mais quand je vous ai vue arriver, vous portiez un manteau en fourrure !

— Ben, oui...

— Mais vous ignorez ce que les animaux subissent, les mauvais traitements qu'ils endurent pour habiller ces dames en fourrure ! Vous portez la mort : les animaux sont électrocutés. Si vous ne mangez pas de viande parce que vous êtes sensible au bien-être des animaux, vous ne pouvez pas porter de fourrure...

A partir de cette soirée, je n'ai plus jamais porté de manteau de fourrure. Je me suis dit que ce n'était plus possible, plus jamais. Porter la mort sur soi, et être complice de la souffrance, ça non.

Quelques jours plus tard, je les offrirai à deux amies en leur disant toute la vérité.

Journalistes, cinéastes et faux amis

Ce que j'ai compris en lisant de près tous les articles qui lui étaient consacrés et en me plongeant dans son livre, *L'Instinct de mort*, publié en 1977, c'est que Jacques aimait la presse. Bien avant la France, le feuilleton médiatique avait démarré au Canada, quand il avait appris qu'il pouvait avoir accès aux journaux grâce à son avocat de l'époque. Et pour cause, ledit avocat était également propriétaire de l'hebdomadaire *Photo Police* ! Il a dès lors bénéficié d'une possibilité inespérée de faire parler de ses affaires. Et il ne s'est pas gêné ! Sur les images de lui que je garde en tête (je n'ai plus rien, plus rien, la police m'a tout pris pendant que j'étais à l'hôpital !), il arbore ce fameux sourire insolent qu'il affiche systématiquement devant les photographes. Ce n'est pas seulement une façade. Oui, c'est vrai, Jacques est insolent. Il fait la nique aux policiers et il éprouve du plaisir à le faire. Il utilise les médias pour cela, plus que les médias ne se servent de lui...

Entre son évasion de la maison d'arrêt de la Santé, le 8 mai 1978, et sa mort, Jacques ne cesse de jouer au chat et à la souris avec les journalistes.

Il a soif de tribunes. Il entend se justifier, contester ce que l'on écrit sur son compte. Il ne veut pas passer pour ce voyou mal famé et mal élevé que certains présentent. Il rêve d'expliquer tous ses faits et gestes. Il craint qu'on n'interprète mal, qu'on ne se trompe sur son compte. Il adore les journaux, qu'il lit attentivement tous les jours. Pour ce qui est de la presse, jusqu'à un certain point, je le suis. Seulement jusqu'à un certain point.

Lorsqu'il engage sa lutte contre les quartiers de haute sécurité, où sont confinés, à l'intérieur des prisons, les détenus « à risque », il choisit le quotidien *Libération*, alors organe officiel de l'extrême gauche, et le journaliste Gilles Millet. Pour les papiers plus people, comme on dirait aujourd'hui, et quand il est en cavale, il jette son dévolu sur *Paris Match*, adepte bien connu du choc des images.

Pour *Match*, j'ai donné mon accord une seule fois. On rentrait à peine de Londres. On était dans une dèche totale. On avait besoin de manger, de se loger, de s'abriter afin qu'il puisse tranquillement préparer la suite. Quand la possibilité d'une interview payée dans le grand hebdomadaire s'est précisée, j'ai dit oui.

Le jour où Jacques a accordé une interview à *Libé*, en revanche, on s'est engueulés. Moi, je suis restée à la maison. Nous étions en décembre. L'affaire Petit venait de se terminer comme on sait, mal, puisqu'il avait failli se faire attraper !

— Ah, je vais donner une interview à *Libé* et je vais parler de nous.

— Mais ça va pas !?

— Je ne vais rien dire de mal, je veux juste dire que j'ai rencontré l'amour, que cette fois c'est toi l'amour de ma vie...

— Mais à quoi ça sert ?

— Je veux leur dire que je suis très heureux...

— Je ne suis pas d'accord, parce que je trouve ça dangereux !

L'ayant échappé belle, il ne sortait pas du tout de chez nous. J'étais la seule à m'aventurer dehors pour les courses. Nous étions en danger. Nous n'avions plus rien, plus de sous. Je ne comprends pas, je n'ai toujours pas compris aujourd'hui, ce qui l'a ainsi poussé à s'exposer. Je ne vois pas pourquoi il tenait absolument à être présent tout le temps dans les médias. C'est un homme fort, intelligent, il a du charisme... Mais là, il cherchait autre chose, comme une forme de reconnaissance, un statut de vedette.

Après la première tentative de remise de rançon, pendant l'enlèvement de « papy » Lelièvre, le chef de la brigade de répression du banditisme, Serge Devos, évoque ce qu'il appelle l'« insolente baraka » de Mesrine. Jacques se tourne à nouveau vers Gilles Millet et Libération, un journal « qui donne la parole aux détenus ». Il tient à rectifier publiquement les affirmations du policier. Non, il n'a pas de « chance ». « J'ai des couilles et de la stratégie », dit-il dans son entretien.

Une autre fois, il contacte une journaliste de Paris Match, Isabelle de Wangen, qui épousera bientôt l'avocat de Jacques, Jean-Louis Pelletier. « Je vous ai contactée parce que, à mon procès, vous avez été correcte », écrit-il.

Les policiers ont du mal à le coincer, mais lui n'a pas de mal à trouver les journalistes ! Il veut être la vedette du feuilleton et s'y emploie.

Les flics savent très bien que Me Pelletier était opposé à cette interview : attablés à une table voisine de celle où il dînait avec Alphonse Boudard¹, dans un restaurant parisien, ils l'avaient entendu protester contre cette idée ! Ce qui ne les empêche pas de mettre la journaliste de Match en garde à vue... et d'envoyer cinquante flics autour de la péniche le jour du mariage.

Jacques est comme ça, il a besoin de faire parler de lui. Il se débrouille pour donner des nouvelles à son avocat, sous forme de plis discrètement glissés sous sa porte. « La vie n'est pas facile, mais je vais bien », lui écrit-il un jour.

Avec le reporter de Minute, Jacques Tillier, c'est beaucoup plus tendu. Il trouve que le journaliste s'acharne sur lui. Il n'a pas apprécié qu'il se fasse passer pour un inspecteur pour retrouver la trace de Kiki, qui avait accompagné Jacques au domicile du président Charles Petit. Au lendemain d'un nouvel article, Charlie Bauer arrive chez nous, très remonté :

« Tu ne peux pas laisser passer ça, c'est ton honneur d'homme qui est en jeu. »

Et là, c'est fini, plié. Touché par ces mots, Jacques décide de se venger vraiment. Il promet au journaliste de faire le scoop de sa vie. Résultat, il le coince dans une grotte de l'Oise, lui loge trois balles, dont aucune n'est mortelle, et écrit au directeur du journal d'extrême droite : « Votre Tillier ne m'a pas trouvé. Je l'ai convoqué pour lui donner la violente leçon qu'il a reçue. »

Nos principales engueulades ont lieu à cause de la presse.

Parfois, le contenu des journaux ne lui plaît pas. Ce qu'on raconte sur lui n'est en effet pas toujours exactement à son avantage.

Son problème, je pense, c'est qu'il ne supporte pas qu'on dise un truc faux sur lui. Il est plein de tendresse pour moi, il est capable de tenir mes cheveux relevés pour que je puisse tamponner la sueur en dessous, mais il n'accepte pas qu'on dise un mot de travers à son sujet. Il a le sang chaud. Il pique sa crise et, chaque fois, il répond.

Un jour, tranquillement installé dans son fauteuil, il bondit. Il a Le Parisien du jour sous les yeux.

— Les enfoirés, les emmanchés, les enfants de salaud !

— Qu'est-ce qu'il y a, Jacques ?

— Ecoute, lis ça : ils me traitent de « petite casserole ».

Les « petites casseroles », ce sont les mecs vendus à la police. Pour Jacques, c'est la pire des insultes.

Il vient de recevoir des grenades toutes neuves. Il les tripote, en prend une, la fait passer d'une main à l'autre.

Il joue toute la journée avec ses grenades. Il les touche tout le temps...

Michel, pour plaisanter, me demandait souvent :

— Et qu'est-ce qu'il fait, votre mari, pour s'occuper ?

— Oh ! Il fait joujou avec ses petites grenades !

C'est vrai qu'à force de jouer avec il aurait pu nous faire sauter. Il les a tellement manipulées qu'elles sont prêtes à se dégoupiller toutes seules. C'est pour ça qu'il a mis un élastique autour, parce qu'elles n'étaient pas loin de péter ! D'habitude, quand on sort tous les deux, j'accroche mon sac à main à l'épaule droite, et, à celle de gauche, la pochette avec les grenades.

Cette fois, Jacques ne rigole pas. Il est fou furieux. Il les prend lui-même.

— Je vais leur foutre une grenade sur la gueule... Ils sauront à quoi s'en tenir, on ne traite pas impunément Mesrine de « petite casserole » ! Petite casserole, petite casserole, tu te rends compte ? Non mais je rêve. J'y vais !

— Enfin, Jacques, c'est le soir... Qu'est-ce qu'il va y avoir là-dedans ? Un pauvre gardien et son toutou... Tu vas buter un gardien ? Et ça te

servira à quoi ?

Il est fou de rage. Je ne peux pas le laisser partir comme ça. Il faut impérativement qu'il se calme.

Moi, je suis une fille solide. Je ne suis pas le genre de nana évaporée, un peu chochette ou qui a besoin de mettre ses hauts talons. Je suis une fille froide. Le monde peut s'écrouler, je vais me dire : « Tiens, le monde s'écroule, qu'est-ce que je vais faire ? », mais je ne paniquerai pas, jamais.

Jacques est en colère. Ses yeux rapetissent. Ses lèvres sont pincées. Il tourne en rond.

— Ces emmanchés, bande d'emmanchés ! Tu vas voir, je vais me les faire !

Je suis sur le canapé. Je le regarde. Je ne vais pas lui dire : « Tiens-toi tranquille. » Dans ces cas-là, il n'entend rien ni personne. C'est pas le genre de type à qui on dit, alors qu'il bout : « Viens faire si-sit à côté de ta chérie », ça, non. Franchement non. J'ai appris à savoir le prendre. Il doit exprimer sa colère.

— J'y vais, je te dis.

— Je t'accompagne.

Les locaux du Parisien sont tout près. Nous partons à pied. Je n'ai pas embarqué Fripouille parce que, quand Jacques est énervé, on marche vite ! Il faut tracer. Sur le chemin, je lui parle un peu. Et je réussis à le calmer, en reprenant les arguments qu'il n'a pas écoutés tout à l'heure. Je lui répète :

— Tu vas leur mettre une grenade... A cette heure-ci, il y a quoi ? Il y a un gardien avec son chien... Enfin, tu vas avoir l'air de quoi ? Tout le monde va se moquer de toi, ou même dire que tu es vraiment un sale type parce que tu as tué un pauvre gardien... Il faut y aller la journée quand il y a tout le monde, pas quand il n'y a qu'un pauvre gardien avec son toutou !

Je sais qu'il m'écoute. Il sait que j'ai raison. C'est complètement ridicule.

Quand on arrive sur place, après un quart d'heure de marche rapide, c'est fermé. Personne.

Il est calmé.

— Oui, tu as raison, Jeanjacquot, c'est fermé, il n'y a personne.

On repart bras dessus, bras dessous. Jacques n'est plus en colère.

Après cet épisode, je me dis qu'on n'est pas passés loin de la catastrophe. Je ne comprends pas cette rage. Je partage seulement ce sentiment d'injustice. Moi non plus, je ne supporte pas qu'on mente, que les gens déforment, trichent, ça, non !

Jacques n'aurait pas aimé tout ce qu'on a dit de lui depuis qu'il est mort.

Mon mec n'était pas un rigolo, je suis bien placée pour le savoir. Avec

Michel, on arrivait parfois à le faire rire, enfin, plutôt sourire. Parce que ce n'était pas un homme extraverti, il ne riait pas aux éclats. Il ne s'esclaffait pas, jamais. Avec Michel, on lui sortait des trucs du style : « Kidnappe quelqu'un, mets-le tout nu et colle-lui des plumes partout avec du goudron ! » On lui disait : « Ce serait rigolo ! Au moins tu mettrais tout le monde de ton côté, parce que ça serait drôle que tu le lâches dans la rue comme ça. » Ça le faisait tout juste sourire. C'était quelqu'un de grave.

Il n'était pas très tactile non plus. Moi, je ne le suis pas du tout, lui, il l'était un petit peu plus que moi, quand même... Il n'aimait pas les gens qui se tripotent partout dans la rue. Ça le choquait.

Jacques n'était pas drôle et il n'avait pas d'amis. Ce que dit le photographe à qui nous avons demandé de réaliser quelques clichés pour notre usage personnel sonne complètement creux. Il dit qu'il donnait à Jacques du « mon ami » par-ci, du « mon ami » par-là.

Jacques avait horreur, horreur, de ça !

C'est comme les abrazos dont parle Charlie Bauer à toutes les pages de son livre. Jacques ne prenait pas les gens dans ses bras, jamais ! Il trouvait ça complètement répugnant. Il rejetait tous les codes en vigueur dans ce milieu dont il estimait qu'il ne faisait pas du tout partie.

Son entreprise, c'était lui ! Et il travaillait avec des gens qu'il choisissait.

Je m'emporte un peu, mais je ne supporte pas tous ces gens qui profitent du fait qu'il n'est plus là pour dire n'importe quoi. Il n'aurait pas aimé. Il aurait répondu à sa façon, très énervé quand il était touché au vif. Il se serait sûrement déplacé pour voir les gens de visu. Et je peux vous assurer que ça aurait chauffé pour leur matricule ! En colère, Jacques était d'une extrême violence. Son visage changeait. Il tournait en rond. Ses gestes étaient courts et saccadés. Sa phrase fétiche, c'était : « Je vais lui en foutre une dans le crâne. »

Je ne veux pas me vanter. Je peux cependant assurer que si je n'avais pas été là, à plusieurs reprises, il serait plus souvent sorti « s'occuper de quelqu'un »... J'ai calmé plusieurs de ses colères. On s'aimait. Il devenait raisonnable. Il faisait des efforts pour moi. Notre but était de rester ensemble.

C'est toujours le même problème, que je n'arrive pas à résoudre depuis trente ans ! Si Jacques n'avait pas répondu comme il le faisait à la presse, est-ce que ça aurait été la même chose ? Est-ce que la presse se serait emparée de son cas de cette manière-là, jusqu'à le transformer en ennemi public numéro un ? Il a joué avec la presse. Il l'a cherchée. Et il l'a trouvée. Michel était contre, François était contre, j'étais contre, moi aussi.

S'il n'avait pas répondu tout le temps comme ça, où en serions-nous aujourd'hui ? Je l'ignore sincèrement. Mais Jacques ne s'est pas seulement fait piéger. Il est le seul responsable de ses emportements. Il aimait tellement le registre de la provocation ! Il aimait tellement se mettre en avant !

Malheureusement, depuis qu'il n'est plus là, c'est une avalanche de bêtises. Tout est faux, ou presque... Il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé au moment de la sortie du film de Langmann. Des tas de gens ont surgi de l'ombre pour raconter des conneries ! L'autre, le photographe, s'est mis à expliquer comment il avait géré la séance photo, demandé à Jacques de poser comme ça, de prendre telle posture... Là, je rigole ! J'étais là. Le photographe était liquéfié devant Jacques ! Cela se passait chez Michel, nous sommes donc deux à pouvoir en témoigner. C'est Jacques qui lui a dit : « On va faire ça et ça ! » Si on écoute le photographe raconter la scène aujourd'hui, Mesrine, c'était Coluche ; il lui tapait sur le bide et lui disait : « Tiens, pépère, fais-moi un peu ça... »

Je peux dire, aujourd'hui, le photographe, non seulement il ne lui tapait pas sur le ventre, mais il ne mouftait pas ! Jacques a pris les opérations en main. Il savait exactement quelle image il voulait donner de lui et l'autre s'est contenté de prendre ses photos !

Vers la mi-octobre 1979, comme on ne devait pas tarder à partir, Jacques appelle le photographe et lui dit de passer chez nous. Quand il arrive, Jacques lui demande, un peu brusquement :

— Tu as mes photos ?...

Je vois l'autre se ratatiner.

— Ah, mais non, je ne les ai pas, parce que, tu comprends, je viens juste de rentrer, j'étais tout le temps, tout le temps, parti en reportage, et tu penses bien que les négatifs je les ai bien, bien, bien cachés... Ils ne sont pas là, il faut que j'aille les chercher...

— Ecoute, nous, on part dans quinze jours, tu me ramènes mes photos avant.

— Oui, oui, promis, juré, je te ramène tes photos !

Quinze jours après, Jacques est mort.

Pendant des années, j'ai cherché ce photographe. Il est devenu l'homme invisible. Il a peut-être peur que je lui parle des photos. Il a deux photos de moi. Je lui ai fait dire, par le journaliste Gilles Millet, que je lui interdisais d'en faire un quelconque usage. Quand le film de Langmann est sorti, j'ai appris que le photographe était allé partout, partout, partout, en disant : « J'ai encore deux photos à vendre ! » Et elles sont apparues dans plusieurs émissions. Moi, je voulais attaquer, mais je n'ai pas eu la force de le faire. Mon avocat,

Me Henri Juramy, était décédé, et l'avocat de Langmann n'était autre que celui d'un grand éditeur qui essayait de me convaincre d'écrire un livre...

Il y a deux ans, j'ai fini par avoir le photographe au téléphone.

— Je t'ai interdit de faire paraître ces photos, alors pourquoi elles sont partout ?

— Je ne comprends pas ! Je ne me l'explique pas. Je vais faire des recherches. Vraiment, je ne comprends pas !

Six mois plus tard, toujours pas de nouvelles. Je le rappelle.

— Ecoute bien, mon petit vieux ! Tu vas voir, c'est très clair ! Je vais dire la vérité sur tout le monde. Tous autant que vous êtes ! Tout ce que je n'ai pas dit et que j'ai dans ma petite tête depuis trente ans, je vais tout raconter sur tout le monde !

— Ah, non, non, non ! Sylvia, s'il te plaît, ne fais pas ça, je t'envoie tes photos demain...

— Tes photos, tu t'assois dessus !

Je lui ai raccroché au nez.

Il faut me comprendre. Quand Jacques est mort, les flics ont tout raflé – je devrais dire « volé » –, ils m'ont dépouillée de ma propre image, qu'ils ont gérée comme ils ont voulu, vendant des clichés au plus offrant, cela se faisait beaucoup à l'époque. C'est mon droit de vouloir faire taire tous ces gens qui communiquent à ma place. J'aimerais seulement récupérer mes photos, mon image. Ces photos étaient pour nous, elles n'étaient pas faites pour enrichir tel ou tel...

A la fin de sa vie, Me Henri Juramy me disait : « Mais, Sylvia, ça fait vingt-cinq ans que tout le monde fait du beurre sur Mesrine, sur vous, sur votre dos ! Et la seule qui n'ait jamais pris d'argent, c'est vous ! Depuis toutes ces années, ne vous inquiétez pas, tout le monde est au courant que c'était une histoire d'amour et que vous ne faites pas d'argent dessus. Il faut arrêter maintenant, il y en a marre ! Faites comme les autres ! »

Le film de Langmann est un sommet du genre. Un truc affreux ! La pire épreuve depuis longtemps ! L'image qui ressort de moi ne correspond pas du tout à la réalité des faits et à ce que j'étais à l'époque.

Au début du film, on me voit en train de racoler Jacques dans la rue. Faux. J'allais travailler tous les jours et je n'ai pas été suivie par Jacques comme ça. Je ne l'ai pas rencontré ainsi. Que ce soit bien clair. Certes, je travaillais dans un bar de jeunes filles à Pigalle, mais, je le répète encore, je ne suis pas une prostituée et je n'ai jamais eu pour habitude de racoler les mecs dans la rue.

L'image qui est donnée de moi, à l'intérieur du bar, est aussi surfaite, fabriquée, inventée de toutes pièces. Non, je ne me promenais pas en

nuisette dans le bar ; non, je ne bois pas d'alcool. J'étais barmaid. Je n'étais pas là, assise et vautrée sur le canapé... Une barmaid, ça bosse ! Quand on rentre du travail au petit matin, on est fatiguée ! C'est un boulot dur, on n'en peut plus ! La fin du film est aussi une horreur. La fusillade ne correspond pas du tout aux faits...

Je déteste les gens qui réécrivent l'histoire. Ça m'énerve au plus haut point. J'écris aujourd'hui pour vous apporter ma version. Françoise Verny me l'avait proposé il y a très longtemps. Je l'avais vue rue des Saints-Pères. Je ne savais pas que c'était une éditrice célèbre. C'était deux ou trois ans après les assises et je n'avais pas fait ma mue. J'étais encore très fermée. Je ne parlais pas. Elle me fixait avec sa bouche pincée. J'ai fini par lui dire que j'allais réfléchir...

Non, contrairement à ce qu'ils racontent tous, Jacques n'était pas particulièrement gracieux. Ce n'était pas un rigolard. Je pouvais parfois être sarcastique au sujet de telle ou telle personne, rigoler de certains trucs. Mais je ne me suis jamais moquée de lui. Jacques n'avait rien d'un plaisantin. Il ne versait presque jamais dans l'humour. Personne n'est parfait. Ce n'était pas un Capricorne pour rien, en même temps ! Les Capricorne, c'est des sérieux, ce n'est pas des rigolos ! Mais est-ce une raison pour s'attaquer à son physique, comme le font ceux qui ne l'aiment pas ? Il y a celui qui le trouve petit, celui qui le trouve laid, et moi, je trouve toutes ces attaques assez minables.

1

Romancier.

« On va pas avoir pitié, en plus ! »

Les armes se sont tuées depuis plusieurs secondes, je suppose.

Je suis dans l'ambulance du Samu. Le médecin urgentiste, une petite brune mince aux cheveux très courts, est là. Je sais que c'est très grave. J'ai vu Jacques mort à côté de moi. La femme médecin me parle tout le temps. Je ne dois pas perdre connaissance. Elle essaie d'enlever ma perruque. Elle n'y arrive pas. Elle tire d'un coup sec. Elle coupe tous mes vêtements avec des ciseaux. Je l'entends répéter :
— Oh là là ! Oh là là ! Mon Dieu !

Le véhicule démarre en trombe. On me surveille, on me regarde, on essaie de me garder en vie.

— Ne dormez pas, surtout ne vous endormez pas, pas maintenant. Comment vous appelez-vous ? Oui, mademoiselle Jeanjacquot, restez là, avec nous. Les médecins s'occupent de vous. Ne vous en faites pas. Ça va aller, ça va aller.

Pin-pon-pin-pon-pin-pon. Je suis dans ce qu'on appelle communément le cirage. On s'affole tout autour de moi. J'entends : « membre supérieur droit... plaies par balle membre supérieur... crâne... œil... œil gauche... thorax... éclats... Oui, je répète éclats membre inférieur... gauche... Attention lambeau... », et ainsi de suite. De quoi parlent-ils ? De qui ?

Que racontent tous ces gens ? Mon Dieu, où suis je ? Et où est passé Fripouille ?

Ça y est, nous sommes arrivés dans un hôpital. « Poussez, poussez s'il vous plaît ! » Le brancard roule vite. Je vois un médecin, il porte un manteau bleu marine sur les épaules. Il ne parle pas. Il regarde les infirmières me préparer.

Je veux qu'on m'anesthésie, j'ai mal. A l'œil. A la tête. Au bras. Partout. J'ai mal au cœur aussi, un peu envie de vomir. Je tente d'ouvrir les lèvres, pour dire que je souffre. Je veux dormir. Je veux qu'on me laisse tranquille.

L'infirmière qui se penche sur moi a l'air gentil. Sa voix est très douce.

— Il faut attendre une petite demi-heure, mademoiselle Jeanjacquot.

On doit vous préparer pour l'opération et comme vous avez mangé avant votre accident, il faut patienter un tout petit peu. Ne vous en faites pas, n'essayez pas de me répondre, ça va aller.

Je m'endors. Je glisse doucement dans un trou noir et profond. Je me sens tomber, tomber.

Je suis entre les mains du Dr Mitz, chirurgien de renom de l'hôpital Boucicaut, dans le 15^e arrondissement de Paris, un grand médecin aux doigts de fée. J'ai été admise en urgence au service de chirurgie réparatrice, la spécialité de l'établissement. Assisté du Dr Rigot, le chirurgien va faire des prouesses avec ce qui ressemble à mon corps,

une épave, une loque, oui, à ce moment-là. Ces médecins me sauveront la vie.

Trente-deux ans ont passé. J'ai devant moi les comptes rendus opératoires rédigés par le Dr Mitz. Si longtemps après, je ne m'y fais toujours pas. M'habituerai-je un jour ? Pas sûr.

Je n'aime pas sortir ces papiers. Mais, pour ce livre, je dois le faire. Je regarde les images de mon bras, le reste du bras j'allais dire, le poignet en lambeaux, les morceaux de chair. C'est dégoûtant. Ça me fait bizarre. C'est moi, je sais, et cela me semble étrange, étranger. Est-ce bien moi qui ai subi toutes ces opérations, au total une dizaine depuis le 2 novembre 1979 ? Oui, c'est moi.

La première opération dure huit heures. Le chirurgien se transforme en dentellier. Il trafique là-dedans pour reprendre les tuyaux coupés. Visiblement, la circulation a fini par redémarrer dans le bras. Si le sang n'était pas reparti, on aurait dû me le couper.

Pour commencer, mon bras donc, à l'intérieur. Il a été arraché par une balle. C'est parce que la veine humérale a été rompue à deux endroits que le sang avait cessé de circuler. L'artère a été arrachée, des corps métalliques, des impacts de balles ont abîmé le biceps, la peau et les muscles sont décollés du poignet jusqu'à l'aisselle. Mon avant-bras est arraché aussi sur la partie supérieure. Le radius est cassé à plusieurs endroits.

Les plaies au thorax sont nombreuses.

Mon œil a été crevé par un éclat métallique, une balle sûrement. On me fait une greffe de peau sur une surface de plus de trente centimètres carrés.

Mon bras droit est donc en charpie. Mon poignet est pour ainsi dire détruit. Le Dr Mitz a certes tout recousu, recollé, mais cela ne suffira pas. Il manque énormément de tissu, du muscle, des matières. Et tout cela doit se régénérer. La médecine a mis au point un système assez magique pour fabriquer des matières organiques : on se régénère nous-mêmes, au contact de nos propres matières !

L'opération de reconstruction s'appelle le lambeau inguinal. Pour meubler le trou qui reste à la place du poignet, on fait de la graisse. Pour régénérer le tissu, il faut donc le mettre en contact avec d'autres matières organiques. Les tissus se reforment tout seuls comme des grands. Pour que ça fonctionne, le contact est obligatoire : on me coud le bras à l'aîne.

Dans la salle de réanimation, je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je suis allongée, l'œil crevé, fatiguée, vidée, le bras cousu à l'aîne. Je suis dans le potage total. J'ai l'impression d'être passée dans une centrifugeuse. J'émerge très lentement.

3 novembre 1979. Dans la salle de réanimation de l'hôpital Boucicaut,

c'est un juge d'instruction, le juge Claude Hanoteau, que je trouve en face de moi. Je précise que je sors d'une très longue opération qui a duré plus de huit heures, et que les urgentistes n'avaient pas grand espoir de me ramener dans leur hôpital en vie.

Le juge vient d'entrer dans ma chambre. Il a balancé sa sacoche au pied de mon lit. Il me hurle dessus :

— Je vais vous jeter en prison, mademoiselle Jeanjacquot !

Il vient m'inculper pour je ne sais quoi. Il hurle. Aïe, ce type me donne encore plus mal à la tête ! Pourquoi personne ne le fait taire ? Je n'en peux plus, moi, de ce mec qui me crie dessus. Personne ne voit que je ne suis pas bien, là ?

— Hé, vous, là-bas, les deux infirmières ! (Il hurle.) Oui, c'est à vous que je parle, mais oui, c'est ça, venez ici, s'il vous plaît, j'ai besoin d'aide !

— Mais attention, la demoiselle est très fragile encore.

— Oh, ça va, ça va, on va pas avoir pitié, en plus !

Le juge souhaite que je signe un papier. Je suppose qu'il s'agit de mon inculpation. Or je ne peux pas, je n'ai pas l'usage de mes mains, puisque mon bras droit est cousu dans la chair. Je suis incapable de bouger. J'ai des sondes et des perfusions partout !

— Attention quand même, monsieur, cette dame est grièvement blessée !

Une infirmière me tient alors la main gauche et je fais un gribouillis au bas de sa feuille. Je ne sais pas ce que j'ai signé ce jour-là.

Le juge repart, fier peut-être d'avoir inculpé la compagne de Jacques Mesrine.

Je suis dans les choux, je suis dans le potage. Je ne comprends rien. Des policiers sont à ma porte. Ils me surveillent. Ils ont peur que je ne m'échappe ! Au cinquième jour, le médecin qui dirige la salle Cusco de l'Hôtel-Dieu entre. Il appelle une infirmière. Il ne m'ausculte pas.

— Soulevez le drap !

A la seconde, il dit :

— Pas de problème, elle est transportable.

Je suis très fatiguée. On me bouge de là, ah bon ? Des infirmières essaient de me couvrir plus qu'elles ne m'habillent. Comment pourraient-elles me vêtir puisque je suis pleine de blessures, que ma peau est coupée et recousue, que les points de suture sont frais ? Les éclats métalliques sont encore pour certains dans ma chair, je suis abîmée, pas seulement au bras mais ailleurs aussi, à la tête, au visage, au thorax.

Le Dr Mitz apparaît.

— Sylvia, vous m'entendez ? La police vous emmène contre notre avis. Ils m'embarquent de force. Il continue de me parler :

— On vous emmène dans un endroit très moche, j'ai encore beaucoup

de travail à faire sur vous et je ne vous laisserai pas tomber.
Le 4 novembre, la police me transfère donc à la salle Cusco, au dernier étage de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.
Je suis toujours dans le cirage quand je débarque dans les lieux.
J'entends au loin les cloches de Notre-Dame de Paris.

La salle Cusco est un monde à part, vraiment à part. C'est une prison installée dans l'hôpital le plus ancien de Paris, né de la charité des bourgeois. Proximité avec le Palais de justice oblige, puisque nous sommes sur l'île de la Cité. La salle est gardée par des policiers. Elle est réservée aux détenus dont l'état nécessite des soins. Et aux cas dont l'administration pénitentiaire ne sait que faire, comme par exemple ce transsexuel qui est un de mes onze voisins de cellule. Il est en train de se transformer, c'est pourquoi la justice ne sait si elle doit le placer dans une prison d'hommes ou dans une prison pour femmes. Même si j'en ai croisé quelques-uns dans ma vie de barmaid à Pigalle, là, ça me fait tout drôle, parce qu'il (elle) n'est pas fini(e). Je l'entends de l'autre côté du couloir, mais je n'aurai pas l'occasion de lui parler.

Je suis coupée du monde. Je passe une première semaine sordide dans cet endroit sinistre. Les calmants m'assomment. Des policiers me surveillent. Trois infirmières prennent soin de moi.

J'ai en tête les dernières phrases du Dr Mitz : « Je n'ai jamais laissé tomber une patiente et je ne vous laisserai pas tomber non plus. J'ai encore beaucoup de travail à faire sur vous. »

Où suis-je ? Mais comment va-t-il me retrouver ?

A ce moment-là, je ne pense pas à Jacques. Je n'ai que le médecin dans ma vie, personne d'autre. Je suis coupée du monde. Le seul être qui compte, c'est lui. Cela semble peut-être puéril de l'écrire comme ça, mais je l'assume : ce chirurgien est le seul homme qui importe dans ma vie à ce moment précis. C'est lui qui m'a sauvée. C'est lui qui doit me réparer. Je suis cassée, en mille morceaux. Mais comment va-t-il me retrouver ? Je n'ai jamais entendu parler de cette prison-hôpital dans laquelle je vais passer... six mois !

Mesrine n'est pas personne

Cela fait maintenant huit jours que je somnole dans l'un des lits de cette prison-hôpital. J'ouvre un œil. Les infirmières sont charmantes avec moi. Elles doivent avoir de la compassion. Leurs gestes sont doux, tendres. Elles nettoient mes plaies, surveillent ma tension, contrôlent ma température et veillent. Ça me fait du bien de sentir la gentillesse m'entourer. Cette douceur m'enveloppe. J'en ai bien besoin. Parce que, pour ce qui est du confort, on ne peut pas dire que ce soit le grand luxe !

Je porte une espèce de pyjama infâme et large, bleu ciel. Il tient à ma taille par une ficelle. J'ai les pieds nus. Ma cellule doit mesurer dans les deux mètres sur quatre, pas plus. Le lit est scellé au sol, la table de nuit en fer est vide. Il n'y a ni chaise, ni table, ni petite étagère pour poser un livre. D'ailleurs à quoi ça servirait ? Je n'ai droit à rien, absolument rien. Il n'y a pas de fenêtre. La pièce est aveugle, seul un carré de verre au plafond apporte un peu de lumière. Dans le couloir, des policiers armés jusqu'aux dents se relaient pour me surveiller nuit et jour, la mitraillette posée par terre. On ne sait jamais, avec mon bras recousu à l'aîne, ils ont peut-être peur que je m'échappe en courant...

C'est ma première expérience de prisonnière. Une prisonnière particulièrement surveillée : je suis la compagne de l'ex-ennemi public numéro un.

Je n'ai même pas la force d'avoir la haine ou la rage.

Les calmants m'assomment. Je passe mes jours et mes nuits à dormir.

Je suis épuisée.

Ereintée.

Vidée.

Crevée.

Pendant cette première semaine, je ne pense toujours pas à Jacques. J'attends le docteur. Je suis au secret. Il ne me retrouvera jamais, jamais, j'en suis sûre.

Huit jours après mon arrivée, voilà qu'il ouvre la porte de ma cellule. Quand je le vois, je pleure. D'émotion. De joie. D'espoir. Il est là. Mon seul lien avec l'extérieur. Il me salue chaleureusement. Il inspecte mes blessures. Dans mon souvenir, les deux policiers entrent avec lui dans la cellule. Ils sont obligés de regarder le Dr Mitz s'occuper de mes blessures. Ils deviennent tout pâles. L'un des deux quitte la pièce et s'assoit. Il manque de tomber dans les pommes.

Un mois après, le Dr Mitz doit m'amener à l'hôpital. Il en a informé la justice. Branle-bas de combat à la salle Cusco. On n'en ferait pas

autant pour une bande de terroristes qui auraient mis Paris à feu et à sang. Je suis installée sur mon brancard.

Je suis entourée d'un tas de policiers en civil et d'autres en blouses blanches, avec le pistolet qui sort sur le côté et une mitraillette Uzi. Ils ont des têtes patibulaires.

Cette fois, j'ai peur. Je dois être « extraite » pour la première fois. Mon chirurgien n'est pas là. En plus des gardiens, c'est la déferlante à Cusco. Quand je vois les autres flics en civil avec leurs pistolets-mitrailleurs Uzi et leurs mines à faire peur, je ne bouge plus. Je me tourne vers les infirmières :

— Je ne veux pas y aller, ils vont me finir pendant le transport. Je n'y vais pas, je reste là.

L'infirmière en chef de la salle Cusco est obligée d'aller appeler le Dr Mitz à l'hôpital Boucicaut.

— Je ne pars pas avec eux ! Je ne vais pas avec ces types, j'ai peur !

L'infirmière revient. Elle a parlé avec le médecin. Elle me rassure :

— Le Dr Mitz vous demande d'avoir confiance. Sylvia, je vous donne ma parole, j'espère que vous me croyez. J'ai appelé le Dr Mitz, il vous attend à l'hôpital. Vous pouvez partir, il n'y a pas de problème ! Ça va bien se passer.

J'accepte de partir.

Dans l'ambulance, j'ai droit aux grandes escortes spéciales, du style de celles qu'on met en place pour les gars fichés au grand banditisme.

Arrivée à l'hôpital Boucicaut, salle Pasteur, on m'installe dans une toute petite chambre au bout du couloir. Là se trouve toute la police parisienne pour me garder. Ils clouent ma fenêtre. Plusieurs policiers sont installés à l'extérieur devant la fenêtre. D'autres me surveillent dans la salle Pasteur. Et, dans ma chambre, rebelote, j'ai droit à deux policiers supplémentaires, mitraillettes au pied.

Dès que l'opération est finie, je repars vers ma salle Cusco à toute berzingue. Les sirènes hurlantes.

Tout l'hôpital est cerné. La police et le juge justifieront leurs méthodes par la suite : oui, il fallait ce dispositif pour la compagne de Mesrine.

Moi, ce que je ressens à ce moment-là, et pour la deuxième fois de ma vie, c'est que toute la haine qu'ils nourrissaient à l'encontre de Jacques s'est reportée sur moi. Je sais ce qui se passe, je comprends que je ne les arrange pas en étant en vie. Ils m'auraient préférée morte. Mais je pense surtout à moi et à mes blessures. Je dois me réparer. En un mot : vivre.

L'opération est une réussite.

Le premier aller-retour à l'hôpital Boucicaut me secoue littéralement.

Je suis dans les vapes, abrutie par les calmants. Cette opération va bien se dérouler, comme toutes celles qui suivront. Le chirurgien et ses équipes sont de vrais professionnels.

Au retour à la salle Cusco, le lendemain, je suis épuisée. Je me demande bien pourquoi ils ne veulent pas les laisser me soigner à l'hôpital, ce serait quand même plus humain, non ?

Heureusement, les infirmières veillent. Quand elles doivent entrer dans ma cellule, les policiers entrent avec elles, pour surveiller ce qu'elles font. Parfois, l'une ou l'autre discute avec moi, à l'intérieur. Je ne vois rien du monde extérieur.

Comme je dois refabriquer des tissus, des muscles et de la graisse, je suis censée bien me nourrir. Ordonnance des médecins : régime hyperprotéiné, établi par la diététicienne de l'hôpital, des protéines végétales et animales, du lait sucré avec du chocolat. Je dois engraisser mon poignet pour qu'il se reconstitue.

Je fabrique toute seule tout mon petit matériel !

Je ne me réveille quasiment que pour manger. Je passe deux mois flapie et abrutie. Ma cellule reste allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je suppose que c'est ainsi qu'on surveille les grands bandits, les gros voyous très dangereux. Je ne vais pas m'en offusquer. Moi, ça m'arrange d'avoir la lumière allumée nuit et jour. Depuis mon accident, j'ai la trouille du noir. Comme je suis borgne, j'ai peur de devenir aveugle des deux yeux. Alors la lumière tout le temps, moi, ça me va !

D'ailleurs, il me reste un bout de métal dans l'œil. On doit me l'enlever. Mon œil est crevé. Un autre chirurgien s'en occupera. Cette fois, on me descend au service ophtalmologie de l'Hôtel-Dieu.

En six mois de séjour à Cusco, j'aurai fait cinq allers-retours entre la prison et l'hôpital. Chaque fois, c'est le même show, flics, grand ramdam.

Le médecin revient régulièrement voir mes pansements.

— Sylvia, tournez la tête. Regardez vos blessures...

— Mais comment ? Je n'ose pas !

— Regardez-vous, il le faut.

Je vois que je suis bien esquinée. Mon bras est très moche. Certes, je ne suis pas du genre à m'exhiber. L'été, j'aime bien quand même mettre mes bras nus au soleil. Je ne pourrai plus désormais. Je pense à ça, à l'été, à la chaleur estivale et à mes bras nus. Comment je vais faire ?

Je regarde. Je vois que c'est très abîmé. Je ne suis pas de nature à m'effaroucher. Je suis celle qui tient debout quand tout s'écroule. Je porte tout le monde. J'ai toujours soutenu les amis déprimés, malades, pas sûrs d'eux ou qui avaient simplement besoin de moi. Au bar, à Pigalle, une fille avait besoin de se confier après la nuit de travail, à 4 heures du matin ? Voilà, Sylvia était là. Je l'accompagnais grignoter un petit truc aux Halles et je rentrais à 6 heures au lieu de 4 heures du

matin.

Quand j'ai connu Jacques, j'étais une femme solide. Je le suis restée. Je suis costaute. Je suis là, cloîtrée dans une de ces cellules dont une infirmière me raconte qu'elles ont été créées par les Allemands pour torturer les résistants, et je ne craque pas.

Deux mois ont passé. Je commence à me sentir un peu mieux. Je ne dors plus toute la journée. J'envisage de me reconstruire, non seulement physiquement, mais aussi mentalement. Ma tête est pleine de souvenirs, bons et mauvais, d'angoisses, de cauchemars et de belles images aussi. Je réalise que je pourrais ne plus être de ce monde. Et je me dis que c'est un cadeau.

Trente-deux ans plus tard, je me sens survivante, très vivante et fière d'être là, devant vous, à vous raconter ma chair meurtrie. J'ai payé. J'ai payé très cher d'avoir partagé dix-huit mois de la vie de l'ennemi public numéro un. Je ne pense pas m'avancer trop loin en écrivant que les policiers, les juges auraient voulu que je ne m'en sorte pas, que je ne sois pas là à raconter cette haine, cet acharnement. Je suis là. Je parle. Je vis. Je raconte. Je rétablis la vérité. Je ne veux pas qu'on s'apitoie sur mon sort. Je vais bien désormais. J'ai une vie normale, une santé de fer – qui d'ailleurs m'a sauvée après la fusillade –, j'écris, je travaille et je suis insérée dans la société.

Non, je ne suis pas devenue une braqueuse, une délinquante, une tueuse.

*

« Sylvia, je me permets de vous donner des conseils. Plus tard, quand vous vous maquillerez, maquillez les cils de l'autre œil, celui qui ne voit pas. Mettez un bracelet assez large à votre poignet. Vos blessures font partie de vous désormais. Et vous allez vivre avec, les porter, les intégrer à votre existence. »

J'ai compris bien des années plus tard que la réparation physique était aussi un accommodement mental. Nos blessures sont certes visibles, mais elles feront plus ou moins mal en fonction de notre perception et de notre acceptation de celles-ci. Lorsque le médecin me recommande de mettre un bracelet sur mon poignet broyé, il veut dire par là qu'il est nécessaire de vivre avec ses blessures. Elles sont à moi, en moi. Disons que j'ai négocié avec elles, j'ai réussi à cohabiter avec elles. Elles me rappellent tout de même, chaque jour, ce que j'ai vécu pendant ces dix-huit mois passés avec Jacques. Mais j'ai accepté de vivre mutilée. Sinon, je me serais jetée d'un pont ! Mes blessures ne sont pas belles, mais je n'en ai pas honte.

Quand mes petits-enfants me demandent d'où viennent ces vilaines cicatrices, je leur raconte que j'ai été victime d'un très grave accident de voiture. Pour l'instant, ils sont petits, je veux les protéger de la

violence que j'ai subie dans ma propre chair.

Nous sommes en janvier de l'année 1980. Je suis toujours enfermée à l'Hôtel-Dieu, au dernier étage. Je commence à trouver le temps long. Je ne dors plus toute la journée.

Trois infirmières se relaient à mon chevet. Je sympathise avec elles. Moi, je n'ai droit à rien, strictement rien, pas une feuille de papier, pas un bouquin, rien ! L'une des infirmières est une grande lectrice. Je ne vois que d'un œil, mais ça ne m'empêche pas de lire (Jacques ne lisait jamais, sauf les journaux). Je m'ennuie ! En six mois, elle m'aura apporté tous ses bouquins.

J'ai toujours aimé l'histoire. Si ma vie avait été autre, je veux dire si je n'avais pas mal tourné, si je n'avais pas dévié dans la marginalité, j'aurais probablement fait des études d'histoire. Grâce à cette infirmière, je me suis plongée dans les sept tomes des Rois maudits de Maurice Druon. C'est une saga haletante. Et qui m'interpelle personnellement. C'est l'histoire de Jacques (oui, encore un Jacques !) de Molay, le grand maître du Temple, qui meurt sur le bûcher en lançant une terrifiante malédiction contre le roi de France, contre le pape et les grands du royaume. Il leur balance qu'ils seront tous maudits jusqu'à la treizième génération. Dès lors, le malheur s'abat sur la France. Les quatre derniers Capétiens meurent en moins de quinze ans. Soit ils périssent assassinés, soit ils vivent des drames personnels terrifiants, soit ils sont traduits devant la justice, cocufiés, trahis. Ces malheurs mèneront d'ailleurs à la guerre de Cent Ans.

Même si cette saga se déroule au XIV^e siècle, je m'y plonge avec délice. C'est un sacré pied de nez à ce qui se passe. C'est un peu comme si j'avais vécu, à travers ces romans et par procuration, une sorte de vengeance de mon Jacques à moi.

Au moment des soins, je discute un peu avec les infirmières. Elles me racontent la vie à l'extérieur, dans la ville. Elles me parlent de leur vie de famille, on échange sur l'éducation des enfants. Mes gardiens aussi m'apprécient. Ils me disent qu'ils ne m'auraient jamais imaginée comme je suis. Ils pensaient tomber sur une furie, une hystérique, une folle, une fille malpolie et mal élevée ! Au contraire, je suis calme, je me contrôle, je me soigne gentiment. Je suis respectueuse des règles. Enfin, pas tout à fait quand même. J'aime lire. Or je n'ai pas le droit de posséder quoi que ce soit dans ma cellule.

Alors quand le commandant arrive pour l'inspection, une fois par mois, vite, vite, il faut se dépêcher de cacher les livres. Mes « complices » sont avec moi. Ils planquent tout.

Ça ne m'empêche pas de ressortir tous les livres en cours dès que le commandant a tourné les talons.

Je découvre comme des milliers de lectrices les éditions Harlequin. Le

niveau littéraire n'est pas très haut, mais ça occupe l'esprit. Je peux être fleur bleue aussi parfois. Ces histoires d'amour me font oublier pour quelques heures mes conditions de détention. Elles me permettent de ne pas trop penser à Jacques.

Un jour, le Dr Mitz me trouve en larmes.

— C'est parce que vous me voyez ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Non, rien, c'est à cause du livre que je suis en train de lire, l'histoire d'une vache aveugle qui finit par tomber dans un puits... Les livres n'ont pas été mes seules bouées. Si j'ai tenu, c'est parce qu'on me donnait des calmants pour ne pas craquer. J'ignorais d'ailleurs que dans les tuyaux des perfusions coulaient des tranquillisants.

Et puis, un jour, une visite surprise : ma fille est autorisée à entrer avec ma mère.

Je ne sais pas pourquoi ni comment c'est arrivé. Ça fait un moment que je suis là. Les rares fois où ma mère est venue me voir, mon beau-père restait avec la petite dehors parce qu'ils ne la laissaient pas passer. Là, si.

Ils m'ont peut-être fait une petite faveur. A la fin, ils étaient tous extrêmement étonnés là-bas, parce que je les entendais faire des réflexions du style : « Ah, qu'est-ce qu'elle est jeune ! Ah, elle n'est pas trop vilaine ! Ah, qu'est-ce qu'elle est bien élevée !... » Les policiers, les matons, tout le monde parle de moi en termes élogieux. Je ne peux pas dire comment ils m'imaginaient, comme un monstre peut-être ! Ils sont donc étonnés.

Je suis contente de voir ma fille. Ça fait un an et demi. Que dire de cet épisode ? Rien, ou pas grand-chose. Je ne vais pas écrire qu'on s'est jetées dans les bras l'une de l'autre, qu'on s'est embrassées, tout ça. Et non, au risque d'en décevoir certains, le contact est froid. C'est comme ça, c'est la vie. Je ne suis pas une femme affectueuse, je ne touche pas les gens. Et puis ma fille ne me connaît pas. C'est ma mère qui l'élève. On lui dit que la dame, là, en face d'elle, blessée et cabossée, c'est sa mère. Eh bien, je pense qu'elle ne comprend pas. Elle a cinq ans. A cinq ans, on a une vie réglée : sa grand-mère qui fait office de mère, ses petites affaires, ses copines, son quartier, ses poupées, sa dînette, voilà. Moi, je suis contente de la voir. Qu'est-ce qu'elle a grandi ! Je la trouve mignonne.

Elles repartent. Je retourne à ma morne vie.

Quelques jours plus tard, je suis bien triste.

J'écris d'une main faible, de la main gauche, un poème qui s'intitule « La mort ».

Pour ma fille je dois vivre.
Sans ma fille je ne peux vivre.
Ma tête pense et mon corps doit survivre.
Jacques et moi avons dit :
« Bonjour, la mort. »
Mais toi, tu n'as répondu qu'à lui, alors !
Dis-moi, où as-tu appris la politesse ?
Tu passes déjà à une telle vitesse
Rassure-toi, tu m'as laissé quelque chose :
Tu vois, tu as encore gagné la partie.
Regarde ce que tu peux faire d'une vie.
Un jour, la mort, tu te regarderas dans une glace
Et cette fois-là tu ne pourras plus faire face.
Je ne verrai jamais ce jour-là
Simplement j'espère qu'il viendra.

Dès que je commence à mieux tenir le stylo, je me mets à beaucoup écrire, tout le temps. Les matons me donnent des feuilles de papier et j'écris, j'écris. Ce que je vois. De toutes ces pages d'écriture, il ne me reste presque rien. Je ne sais pas où ces papiers se sont volatilisés. C'est dommage. Un jour, je me souviens d'avoir décrit par le menu l'inspection du commandant. Au bout d'un moment, il me regarde et me dit : « Oh, dites donc, mademoiselle Jeanjacquot, il faut vous surveiller maintenant, vous avez bien repris, vous avez des joues... » Il fait sûrement référence à une éventuelle évasion. Moi, sa remarque, je la trouve moyennement drôle. Je n'ai plus d'humour durant cette période, aucun humour ! Je suis arrivée à moitié morte, quand même, il ne faut pas plaisanter !

Je me souviens aussi d'avoir rédigé un texte sur un maton dont j'ai oublié le prénom. Il s'ennuie, il veut me causer. Il pose sa mitraillette à ses pieds. Il a l'air malheureux.

— Mademoiselle, vous trouvez que ça me va, les cheveux rasés ?

— Ben, oui, ça va, c'est à la mode je crois...

— J'ai pas de succès avec les filles, à cause de mes cheveux rasés. On n'a pas le droit de se les laisser pousser... J'ai vraiment pas de bol, elles se barrent toutes...

— Pour les filles, ça n'a rien à voir, les cheveux !

— Si, si, alors regardez : j'ai essayé de me mettre une boucle à l'oreille. Ça faisait joli et puis ça s'est tout infecté, c'est dégueulasse maintenant.

— Mais ça va cicatriser. Regardez-moi, avec toutes mes blessures, qu'est-ce que je devrais dire, hein ?

— Oui, c'est vrai, pardon de vous avoir embêtée.

— Vous m'embêtez pas, mais comme on est dans un hôpital, faites-

vous soigner correctement, c'est dans un sale état !
Une autre fois, c'est un maton plus jeunot qui surveille le changement de pansements. C'est sûr, ce n'est pas super joli, ces trucs. Il devient tout blanc. Il tombe dans les pommes. Non, mais vraiment, ils pourraient former leurs types, non ? On est dans une prison-hôpital, pas dans un salon de thé ! Franchement.

La visite du kiné m'occupe un peu. Il passe une fois par semaine pour me faire travailler les doigts de la main. Le chirurgien pense que je pourrai l'utiliser un jour, de nouveau. Ecrire avec, même, qui sait. Non, je ne pourrai pas, malgré les centaines d'heures de rééducation. Tous les jours, dans l'isolement de cette cellule, je m'applique à aller mieux et à m'en sortir. Quand on passe du temps toute seule, on a tout le loisir de cogiter. Je repense de temps en temps à mon père, qu'on appelait Jean Jeanjacquot. Un coureur de jupons, il a couché avec tout le quartier. Ma mère a craqué le jour où elle a appris que mon père avait aussi couché avec ma tante et marraine. J'avais dix ans à l'époque. On a été reniés par la famille de ma mère. Tout le monde savait dans le quartier que mon père était un type volage, infidèle, et qu'il la cocufiait avec la moitié de la ville.

Fin janvier, ma mère vient me revoir. Elle a l'air de très sale humeur. Pire que d'habitude. On parle peu. Elle reste à peine quelques minutes. C'est toujours pas le grand amour, toutes les deux !

— Tiens, c'est bizarre que papa ne soit pas venu me voir au moins une fois ! Je sais bien qu'il est avec ses poules, mais bon... Ça l'occupe beaucoup ses bonnes femmes, mais enfin, il exagère, il aurait pu passer au moins une fois, ne serait-ce que cinq minutes !

— Ecoute, maintenant je vais te dire la vérité. Ton père est mort.

— Il est mort quand ?

— Le 1er janvier. Il a eu un cancer des poumons et, en trois mois, c'est monté au cerveau. Ça a métastasé partout, partout.

Mon père est mort à cinquante et un ans, jeune. Jacques est mort à quarante-trois ans, jeune.

Je ne suis allée à aucun des enterrements des gens que j'aimais. C'est en quittant la salle Cusco, en mai 1980, que je commence à accepter l'idée que je ne les reverrai jamais, ni l'un ni l'autre.

Mais je veux que l'on connaisse mes véritables conditions de détention.

Grâce à un avocat, le journaliste Jacques Derogy, grand reporter à L'Express, me rend visite, en avril. Il publiera un reportage pour dénoncer ce qu'il a constaté. Il raconte mes blessures, la cellule, la lucarne, les pieds nus sur le carrelage froid, le manque de livres et toutes les interdictions. Il dit aussi à quel point je suis appréciée,

perçue comme une femme sympathique, une « détenue modèle ». Un jour de mai, je dors tranquillement. Une femme entre en trombe dans ma cellule. Il est 6 heures du matin. Je me réveille en sursaut. — Vite, levez-vous, habillez-vous, dépêchez-vous, vous êtes transférée. On m'envoie à l'hôpital pénitentiaire de Fresnes. La prison pour femmes de Fresnes est moche. C'est vieux et laid. Il n'y a pas beaucoup de cellules. Ce sont des sœurs qui tiennent l'endroit. Elles sont très respectueuses des personnes. Cela peut sembler paradoxal, mais je me sens bien accueillie. On ne me fait aucune réflexion désagréable. Je suis même plutôt bien traitée. C'est sœur Marie-Paule qui me le racontera plus tard. Des revues datant de la fusillade avaient été apportées par une visiteuse de prison. Pour me protéger, les sœurs les avaient fait disparaître.

A Fresnes, j'ai droit à une cellule pour moi toute seule. Je suis tranquille.

C'est le juge d'instruction qui a voulu ça. Il veut que je sois « unicellulaire ». Pourquoi ? Pour me punir peut-être. Moi, je trouve l'idée plutôt bonne. Comme ça, je suis peinarde, je peux dormir parfaitement bien, je ne suis pas embêtée.

Mon état psychologique est normal quand j'arrive dans cette prison. Je dors sans somnifères et mes blessures cicatrisent lentement mais sûrement. J'aurai encore des interventions à prévoir dans les mois qui viennent. Tout est planifié, organisé. J'ai un peu plus confiance qu'il y a quelques mois. Mon chirurgien ne me laissera pas tomber. Il l'a dit. Dans la salle Cusco, je portais l'infâme pyjama large et gris. Ici, je peux m'habiller normalement, enfin ! Une valise de vêtements a été préparée par la gardienne de l'immeuble où nous vivions avec Jacques. Elle me l'a fait porter par mon avocat. Il y a tout ce qu'il faut à l'intérieur : un manteau, des chaussures, deux chemisiers, un petit assortiment de tout le nécessaire. Ma gardienne est super, elle est vraiment adorable.

Du côté des détenues, tout le monde m'attend.

Je suis la compagne de Mesrine.

Mesrine n'est pas personne.

Radio tam-tam fonctionne bien en prison.

Je suis la curiosité : à quoi peut bien ressembler la femme de Mesrine ? Et surtout après tout ce qu'elle s'est pris sur la tête !

Il y a des mamans avec des enfants, des jeunes femmes. J'ai l'impression qu'elles veulent toutes faire amie-amie avec moi. Mais moi, non, ça va. Déjà que, d'habitude, je suis distante et froide, alors là, en prison, c'est pire, c'est carrément pas possible ! Je fais quelques connaissances, je ne monte pas un groupe de parole, quoi !

Je me lie avec Sophie. Elle est là à cause de son mari. Mais elle

n'évoquera pas son affaire. Ou alors à demi-mot. Je ne la reverrai jamais. Sophie est restée peu de temps. Après sa sortie, elle s'est installée à la frontière espagnole. On a passé quelques mois à papoter toutes les deux. Moi, je n'ai pas beaucoup parlé de ma vie, elle non plus. Comme elle est assez cultivée, on avait plein de choses à se raconter. On parle de tout, de l'éducation des enfants, des animaux, de peinture.

Je me souviens de sœur Gabrielle. Elle avait un problème de vue. Et ne s'habituaît pas à ses lunettes à double foyer... Et pourtant c'est elle qui faisait les piquûres ! Du coup, elle piquait plusieurs fois, elle faisait mal. Elle n'était plus toute jeune, tout le monde se sauvait en la voyant. Avec les autres, elle était insupportable, mais tellement gentille avec moi... Les autres lui chantaient la chanson de Johnny. Elles se moquaient. Moi non, je la respectais, sœur Gabrielle. Mais je n'étais pas non plus son amie.

Six mois plus tard, je suis transférée à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Réveillée en sursaut encore une fois à 6 heures du matin, je pars escortée comme une personne de très grande importance. J'y passerai un an.

La bouffe est immonde. On a le droit de cantiner des gâteaux.

Evidemment, on se gave et on prend du poids.

Un jour, l'ampoule claque dans ma cellule. Ils arrivent en régiment avec des lampes électriques. Ils ont peur que je m'évade ! De toute façon, je ne peux rien faire, car la lumière se commande depuis l'extérieur de la cellule.

L'évasion de Mesrine de la prison de la Santé remonte à 1978, mais elle est encore dans tous les esprits. Je ne suis pas Jacques, je suis Sylvia, mais j'ai parfois l'impression qu'ils le voient en moi.

Ils m'ont fichée au grand banditisme.

Leur manie, c'est d'entrer dans la cellule sans prévenir, à 6 heures du matin, pour me surprendre en train de manigancer je ne sais quoi.

Peu de temps après mon arrivée en prison, je reçois une lettre de Gérard et Marie-Hélène Blain. Lui, c'est le célèbre comédien et auteur Gérard Blain. Il a tourné dans plein de films. Hélas, je n'en ai encore vu aucun.

C'est une belle lettre dans laquelle ils me disent qu'ils sont choqués de la façon dont j'ai été traitée, blessée, et de mon long séjour à Cusco. Ils veulent me soutenir, m'encourager, me dire qu'ils sont là et qu'ils ne me jugent pas ! Leurs mots me réconfortent.

Les sorties en promenade sont minutées.

La petite cour fait dans les quarante mètres carrés, des hauts murs, du ciment rouge.

On m'a prévenue. Avant le procès, il faut longer les murs, pas trop sortir. Eviter de se faire bronzer. Sinon, magistrats et jurés vous regardent en pensant : « Ah, mais elle a bonne mine, celle-là ! »

Après plusieurs demandes de libération conditionnelle déposées par mon avocat, ils finissent par m'accorder un bon de sortie. J'aurai passé deux ans au total dans trois endroits différents.

Le temps de me convaincre au moins d'une chose : s'ils avaient voulu l'arrêter, ils auraient pu, et à plusieurs reprises !

Broussard répète depuis plus de trente ans que notre appartement donnait sur la rue, raison pour laquelle la police n'a jamais tenté une interpellation sur place. Mais ce n'est pas vrai. Nos fenêtres donnaient sur la cour. Et, de la cour, Jacques ne pouvait pas les voir venir. Il aurait suffi qu'ils l'attendent devant la porte de l'immeuble.

Ils étaient sur mes pas depuis plusieurs jours. L'avant-veille, je les ai sentis dans mon dos à la boulangerie, chez le primeur, chez le torréfacteur. Mais ils ne voulaient pas l'arrêter. Je suis en train de le comprendre, je le répéterai des dizaines de fois, mais j'ai vite compris que ma vérité ne passerait pas.

Pauvre petite victime de Jacques Mesrine

Liberté provisoire. Deux mots magiques. Je retiens le premier : liberté. Trois syllabes que j'aime, que j'aime écrire. J'ai la liberté en moi. Je suis libre... même si ce n'est que provisoire. J'ai les cicatrices de mes blessures. Je suis une force de la nature, je vais mieux après mes huit opérations. Le président de la cour d'assises de Paris, Guy Floch, me laisse sortir. Le saint homme. Je suis en forme, mais je ne saute pas de joie non plus. Il a dû avoir pitié de moi, il pense sûrement que j'ai déjà un peu payé. C'est vrai. J'aimerais le dire une bonne fois pour toutes et que ce soit clair dans la tête de ceux qui me liront : avant Jacques, je n'étais pas connue de la justice. Je n'avais jamais mis les pieds dans un commissariat, à part peut-être pour déclarer la perte d'une pièce d'identité ou accomplir une autre formalité administrative. Non, jamais, jamais de ma vie, je n'ai trafiqué quoi que ce soit, jamais je n'ai volé, ni dans un magasin ni dans la caisse de mes patrons. Et pourtant j'en ai manié des biftons, au bar à Pigalle, je vous l'assure. Des paquets de billets. J'ai été une fille honnête, sérieuse, travailleuse. Moi, le boulot ne m'a jamais effrayée. Lorsque j'ai commencé comme apprentie, à seize ans, mes patrons m'adoraient. Certes, j'ai été une enfant, une adolescente et une jeune adulte un peu rebelle, mais, et alors, je n'ai rien fait de mal ! Dieu sait que Jacques n'était pas un ange. Mais moi, je n'ai jamais fait de mal à une mouche.

Je suis la jolie grande brune aux côtés de l'ennemi public numéro un. Lorsque j'ai été placée en liberté provisoire, c'est l'image qui me colle à la peau : je suis censée avoir accompagné Jacques Mesrine, rien de plus. Me Juramy explique tout cela au président Floch, avec ses mots à lui, bien tournés comme il savait si bien le faire.

Ça y est, je suis libre, enfin presque. Je suis en liberté surveillée. Et je la goûte, je la déguste, ma liberté toute nouvelle. Nous sommes en novembre 1981. Je suis assignée à résidence chez mes parents. Toutes les semaines, je devrai aller signer au Palais de justice, dans les bureaux du président Floch, attester ma présence à Paris.

J'arrive chez mes parents en compagnie de mon avocat. Qu'est-ce que je trouve en ouvrant la porte ? Je vous le donne en mille : la presse, des journalistes et des photographes se sont réfugiés chez ma mère. Ils m'attendent, ce sont eux qui m'ouvrent la porte. Non, franchement, je suis abasourdie. Mais bon, tant pis, c'est comme ça. Je salue. Je m'installe. Les questions, les flashes fusent de toutes parts.

Mon avocat me glisse à l'oreille, très vite : « Sylvia, c'est comme ça, il faut faire avec et dites-vous bien qu'on commence immédiatement à préparer votre procès aux assises. »

Après une heure sous les projecteurs, je leur demande très gentiment de me laisser en famille.

Ça y est. Le calme est revenu. Je veux retrouver le sens de la marche, l'air de la rue. Je veux sortir, ouvrir et fermer moi-même les portes. Ne plus entendre les quatre tours de verrou. Ce bruit horrible qui a provoqué des cauchemars les premières nuits. Clic, clac, clac, clac. Ça y est, Jeanjacquot, tu es enfermée ! Je veux manger une belle tarte à la crème. Je m'enfile une assiette entière de chantilly. C'est bon. Le goût des bonnes choses. Je redécouvre ce goût exquis.

Comme elle l'a toujours fait, ma mère commence alors à me pourrir la vie. Je sors de prison, j'ai failli mourir sous une pluie de balles, je suis en convalescence, mon mec est mort et ma mère me pourrit la vie ! Ce sont d'abord des réflexions : « Qu'est-ce que tu fous, là ? T'es là à rien faire... Et puis qu'est-ce que tu vas faire ? Combien de temps tu vas rester ? »

Le lendemain de ma libération conditionnelle, elle sert de la viande rouge à table. Elle sait que je ne mange pas de viande. Je le lui dis.

« Si t'es pas contente, t'iras te chercher un sandwich ! »

Heureusement que ma fille est à l'école. Elle n'entend pas. Je pense :

« Ça va pas recommencer ! Pas comme avant ! Non. » Mais si :

— Et puis j'en ai marre de toi ! Combien de temps tu vas rester ?

— J'en sais rien, ça dépend. Laisse-moi un peu tranquille, s'il te plaît.

— Si t'es pas contente, t'as qu'à t'en aller ! Barre-toi, je serai contente ! Va-t'en de chez moi !

— Ben voilà, je m'en vais !

Il est minuit. Tant pis, je pars. J'ai mis mes affaires dans ma valise et j'appelle un taxi.

— Monsieur, s'il vous plaît, indiquez-moi un petit hôtel propre et pas cher.

— Mais oui, la petite dame, je connais un endroit très calme. Mais, dites-moi, ça va aller au moins ? C'est pas trop grave, ce qui vous arrive ?

— Oui, ça va aller, merci.

Michel m'a assistée durant toute mon incarcération. Il m'a régulièrement envoyé des mandats pour que je puisse améliorer mon ordinaire. Il me reste un petit pécule sur mon compte. Assez pour payer quelques nuits d'hôtel...

J'atterris dans un hôtel de la rue d'Amsterdam, non loin de la gare Saint-Lazare... C'est un petit hôtel très bien, propre. Le lendemain matin, j'appelle Me Henri Juramy, mon avocat.

— Sylvia, ne bougez pas, j'arrive. Je vais appeler le président Floch !

Vous êtes quand même assignée à résidence chez vos parents, ça ne va pas du tout, ça ! Pas du tout ! Ne bougez pas, j'arrive ! Je viens vous chercher.

Depuis son cabinet, il passe le coup de fil au président Floch. Voici ce qu'il lui dit : « Ecoutez, Sylvia est partie de chez ses parents. Oui, oui,

elle viendra signer... Oui, vous saurez, bien sûr, où elle est. Oui, elle ira signer. Non, elle n'ira plus chez sa mère, ce n'est pas possible. Tout de même, il serait préférable de lui trouver une chambre, quelque chose, un endroit... Comptez sur moi, monsieur le président ! » Alors Me Juramy me dépanne. Je crois que c'est la chambre d'étudiante de la fille d'un couple d'amis. Elle n'y est plus, elle est vide. Je la loue. J'y resterai jusqu'à mon procès.

Je passe mes journées avec Gérard Blain et sa compagne Marie-Hélène, dans le grand appartement qu'ils occupent à Saint-Cloud. Ils me prennent sous leur aile, ils me réconfortent par leur seule présence, leurs mots sont autant de consolations, de douceurs, ils agissent comme une crème cicatrisante et apaisante. Je prends mes repas chez eux, à midi et le soir. Leur maison est une maison ouverte. Ils invitent parfois d'autres amis, qui restent manger et dormir. Ils sont la générosité incarnée.

— Nous, on se fait notre propre opinion.

— Cela signifie, Gérard, que tu ne penses pas que du mal de moi ?

— Ma chère Sylvia, comment peux-tu dire cela ? Nous n'attendons pas que la justice le fasse à notre place. On a nos critères. Si tu avais été conne, on ne t'aurait pas revue !

Je passe un an avec eux. Gérard et Marie-Hélène ne posent pas de questions. Ils ne me harcèlent pas, même si Gérard me prie de manger des haricots verts plutôt que des patates parce que « ça fait grossir ». Ils me protègent. Ils ont confiance en moi. Je n'ai pas trop souvent envie de raconter ce que je viens de vivre ; pourtant j'y pense, beaucoup, souvent intensément. Je pense sans arrêt à ce qui m'est arrivé.

— Tu sais, Sylvia, on a vraiment tenté de te voir quand tu étais en prison, mais le juge ne voulait rien savoir. Nous sommes même allés le voir, tu te souviens, Marie-Hélène ?

— Mais oui, et j'ai même demandé un permis de visite, moi, puisque tu étais dans une prison pour femmes.

— On l'a même invité à dîner ! Tu te rappelles ce qu'il nous a dit sur Sylvia ?

— C'est affreux !

— Alors qu'il ne t'avait jamais vue, il a dit : « C'est un monstre de dureté et d'insensibilité ! »

Aujourd'hui, je me demande encore pourquoi ce juge avait accumulé autant de haine à mon égard. Oui, pourquoi s'acharner de la sorte ? C'est vrai que j'étais un peu sauvage à l'époque, je ne racontais pas ma vie comme ça, mais à ce point ! Pour ce juge, je suis donc un monstre. Gérard a été très choqué par ces propos !

A cet instant, ma famille, c'est eux, Marie-Hélène et Gérard. Ma mère

ne veut pas me voir, ne me donne pas de nouvelles de ma fille. Personne ne me répond quand j'appelle chez elle. Ou alors, si je tombe sur elle, elle m'insulte : « Salope, sale pute ! », et des vertes et des pas mûres. D'ailleurs je ne veux plus me laisser injurier de la sorte. Je ne tente même plus de les joindre. Je préfère abandonner plutôt que de la laisser me pourrir la vie.

Ce que je me dis, là ? Concentre-toi sur ton procès, Sylvia !

J'attends mon procès. Les charges sont lourdes : kidnapping, recel de bijoux, recel d'armes, complicité avec les malfaiteurs. Les policiers et des témoins parlent d'une « grande brune avec un petit caniche ». Pas de doute, je risque quinze ans. Tout le monde se demande : « Mais qui est cette brune à côté de Mesrine ? »

Chaque semaine, je vais signer chez le juge.

Pendant ces six mois de liberté provisoire, je prépare ma défense. Me Juramy plaidera l'acquittement. Je suis réinsérée. Certes, j'ai un gros dossier, mais mon avocat est confiant. Je dois sauver ma peau. Je ne veux pas passer quinze ans à l'ombre. Non merci. Ça, il n'en est pas question.

Nous sommes en avril 1982. Je viens de vivre une année en compagnie de Gérard et Marie-Hélène. Je range mes affaires. Je plie bagage. Je leur laisse les clés du studio. Lorsqu'on passe devant les assises, on est obligé de dormir en prison la veille. J'ai confiance, mais on ne sait jamais. Ma barque est bien chargée, elle est lourde d'accusations.

Dire que si Jacques était encore là, nous serions peut-être en Angleterre ! Il avait aimé Londres. Il aurait voulu y retourner.

Quelques jours avant mon procès, Me Henri Juramy me regarde et me dit, avec son air grave :

— Mais, Sylvia, ce n'est pas possible ! Quand ils vous verront, les gens ne vont pas pouvoir imaginer une seconde que vous êtes passée à un doigt de la mort, que vous avez été opérée plusieurs fois et que vous avez été vraiment très, très mal ! Déjà, pour commencer, vous allez mettre un bandeau. On dirait que votre œil est normal ! Et puis, écoutez-moi, écoutez-moi bien : avec l'autre œil, vous devez avoir un regard de pauvre petite...

— Oui, maître...

— De pauvre petite victime de Mesrine. Victime de la vie, d'un peu tout, en somme.

— Oui, maître, pauvre petite victime de Jacques Mesrine.

Et pourtant je suis coupable de tout ce dont j'ai été accusée...

Me Juramy, mon avocat, est un homme drôle, sympathique, fort en gueule et patient. Avec son accent méridional, tout passe, même le pire. C'est un grand pénaliste. Il est réputé pour avoir obtenu des acquittements invraisemblables. Moi aussi, il me défend très bien. Il est toujours présent à mes côtés.

Quelques jours avant le procès devant la cour d'assises de Paris, nous nous retrouvons pour caler les derniers détails. Il insiste pour que je rencontre les journalistes. Il faut les recevoir, leur montrer mes blessures, dit-il. Et encore :

— On va rétablir votre image de fille et de mère. On va corriger l'image que diffuse la police. Vous savez, les jurés lisent aussi la presse.

Puisqu'il y tient, j'accepte de porter à nouveau un bandeau. Il faut dire qu'il a des arguments :

— Ecoutez, Sylvia, ça ne va pas comme ça. C'est embêtant. Vous avez l'air en trop bonne santé ! Vous avez trop bonne mine ! Il faut qu'on voie bien, quand même, que vous avez perdu un œil et que vous avez été grièvement blessée...

Il revient à la charge avec les journalistes :

— De toute façon, Sylvia, si vous n'acceptez pas de faire des photos, de parler un peu à la presse, ils vont vous persécuter, parce qu'ils ne vont pas vous lâcher. Donc il faut le faire !

Je ne vous dis pas le traumatisme ! Il faut que je montre mon poignet – le reste, je ne veux pas, ah, non, non, non ! Il ne faut pas exagérer ! Que le poignet. Je veux bien relever ma manche, mais pas question de me déshabiller, ça non !

Pendant que les journalistes défilent dans son cabinet, Juramy dit :

— Regardez les blessures de Sylvia ! Sylvia, montrez votre poignet ! Alors il faut que je le montre... et j'en ai marre ! C'est pas mon truc, je n'aime pas ça. Je ne suis pas une bête de foire, et mes blessures, ce sont mes blessures !

Pendant la durée du procès, ma tenue et mon port de tête seront essentiels.

Je dois passer pour une victime de la vie, une victime de Mesrine, une victime « d'un peu tout, en somme ».

— Sylvia, vous devez avoir deux tailleurs, parce qu'on a huit jours de procès. Si vous n'en avez qu'un seul, ils diront que vous êtes cracra, si vous en avez plus de deux, ils penseront que vous êtes venue faire la belle.

Il n'y a pas que les habits. La coiffure compte aussi ! Alors que je pousse ce jour-là la porte de son bureau avec ma nouvelle coiffure, Me

Juramy n'est pas loin d'avoir une attaque. A cette période, j'ai encore les cheveux longs. Et raides. Comme la mode est aux frisés partout, j'ai mis des bigoudis.

— Ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas faire ça !

— C'est juste une mise en plis avec des bigoudis !

— Vous ferez ça après le procès. En attendant, il faut garder vos cheveux longs comme ça, avec très peu de maquillage.

Nous sommes en avril 1982. Le procès d'assises s'ouvre dans la grande salle du tribunal de Paris. Je suis inculpée de complicité pour le kidnapping d'Henri Lelièvre. Les jurés sont là, une douzaine. Ils sont tout près du président. Je ne les fixe pas du regard, non. Je les regarde. Je ne baisse pas les yeux non plus. Je fais profil bas.

Je suis assise au bout du box des accusés, isolée. A l'autre extrême : Charlie Bauer, sa compagne, Michel Schayewski et sa compagne. Entre nous, un grand vide. Les gendarmes en ont décidé ainsi.

Dans la salle, j'ai deux amis, Gérard et Marie-Hélène.

C'est dur de se contenir. Me Juramy est assis juste devant, à quelques dizaines de centimètres. Il se retourne vers moi quand je relève un peu la tête. Je dois avoir une attitude soumise ou éteinte. Il me fait signe en penchant la tête vers le bas. Je me ressaisis. Je courbe l'échine.

Je pense à autre chose.

Il me jette un regard discret et répète :

— Sylvia, je vous ai dit : faites-moi la loque ! Vous comprenez ? La loque !

Il m'arrache un sourire. Moi, dans mon for intérieur, je me dis que je dois lui obéir. Il sait ce qu'il fait. Quand on se dit qu'on va peut-être prendre dix ou quinze ans, en plus du reste, on se tait et on obéit à son avocat. Je fais un effort, je fais ce qu'il me demande.

Je ne suis jamais passée devant les assises. Je n'ai quasiment jamais entendu parler de procès, de juges, d'avocats. Dans mon entourage, personne n'a jamais été traduit devant la justice. Au bar, à Pigalle, même les petits voyous qui passaient étaient des petits voleurs...

Je joue le rôle que mon avocat me demande de tenir. Et ça a l'air de marcher, à en croire ces phrases que l'on me rapportera plus tard, prononcées par des gens dans le public : « Oh, la pauvre, regarde », « Qu'est-ce qu'elle fait là ? », « On dirait une madone... »

Les témoins défilent.

Des voisins de la ferme, pour commencer. Déjà, derrière les glaces sans tain de la police, ils ne m'avaient pas reconnue. Et pourtant, j'étais facile à repérer, seule, grande et brune à l'époque au milieu de plusieurs femmes petites, un peu grosses et blondes. Devant le tribunal, ils ne me reconnaissent pas davantage, certainement pensent-

ils que j'en ai déjà assez pris plein la figure...

C'est le tour de la gardienne de la rue Belliard. Elle dit qu'elle m'a vue en juillet, à plusieurs reprises. « Oui, j'ai vu Mlle Jeanjacquot à Paris. » Elle confond ou elle me couvre, au choix, car nous sommes en plein enlèvement.

Papy Lelièvre entre maintenant en scène. Il nie m'avoir vue, même s'il a entendu « des voix féminines ». Il n'a jamais croisé Fripouille, mon petit caniche. Il est formel : « Non, je n'ai jamais vu cette personne. » J'ai un peu peur. Ma vie ne m'appartient pas. Les jurés prendront la décision finale. Il suffit de ne pas bien tenir son rôle pour leur déplaire. Mon avocat me répète :

« Sylvia, il y a les bons accusés et les mauvais accusés. Quand on ne fait pas bien tout ce que conseillent les avocats, on est un mauvais accusé. »

— Et les cadeaux, tous les cadeaux que M. Mesrine a offerts à Mlle Jeanjacquot ?

— Oh, Jacques mettait n'importe quoi dans mon sac ! dis-je.

— Elle ne les a pas volés, ces cadeaux, intervient Me Juramy. Ecoutez, quand un homme fait des cadeaux à une femme, elle ne lui demande pas où il a pris l'argent ! Eh bien, Sylvia non plus !

Il me fait rire. J'essaie de rester sérieuse. Une autre fois, il dit : « Il faisait comme tout le monde, il allait chercher l'argent à la banque ! » Mon avocat est très fin. Il a toujours des pirouettes, il répond comme ça, du tac au tac. Quel personnage ! Lorsqu'il est tombé malade, j'ai eu beaucoup de peine. Et quand il est décédé, qu'est-ce que j'ai été triste !

Le 21 avril 1982, je découvre ces quelques lignes dans France Soir : « Sylvia Jeanjacquot, trente ans. Des cinq inculpés, c'est la seule qui ne sourit jamais. Ses très longs cheveux noirs en désordre tombent sur ses épaules et cachent en partie un visage tragique, sans aucun maquillage, marqué par un énorme bandeau sur l'œil gauche. » Me Juramy a probablement eu raison de m'empêcher de me faire belle.

Le lendemain, le même journal insiste sur mon aspect : « C'était une bien jolie fille avant d'être défigurée par les balles des policiers au côté de Mesrine [...] L'œil gauche dissimulé par un bandeau noir, elle n'a plus le cœur à la coquetterie. Sa chevelure brune, jadis superbe, pendouille tristement sur ses frêles épaules. »

Mon avocat m'a demandé de me débrouiller pour aplatir mes cheveux le plus possible, c'est apparemment réussi. Quant à mon poids, je n'ai pas encore repris depuis la prison.

Il m'arrive d'avoir envie de ne plus rien entendre. Quand des gens

salissent Jacques, j'ai mal. Leurs mots me blessent. Alors je ferme les écouteilles. Je garde cela de mon enfance.

J'avais sept ans, nous vivions à Aulnay-sous-Bois. Comme toujours, j'apprenais à résister à ma mère. Je pouvais passer huit jours sans lui décrocher un seul mot. Le laitier ambulant passait tous les jours. Ma mère nous achetait parfois des Jolis Cœurs, des petits fromages blancs avec de la crème fraîche dessus. Ce jour-là, ça n'allait pas entre elle et moi. Elle m'avait punie et j'avais décidé de lui résister.

— J'en veux pas de ton Joli Cœur.

— Tu vas le manger, ton Joli Cœur !

— Non et non.

Comme une heure après, j'étais toujours devant mon Joli Cœur sans parler, elle m'a attrapée par la queue-de-cheval et elle m'a plongé la tête dedans ! Et je suis restée comme ça, immobile avec du fromage partout... jusqu'à ce qu'elle me mette sous la douche.

Pendant mon procès, je procède de la même manière, comme lorsque j'étais enfant. C'est une vieille habitude... Je ferme tout autour de moi. Je m'enferme dans une tour. N'importe qui peut faire ou dire n'importe quoi, on n'obtiendra rien de moi. Je me mure et je me bute. C'est fini. Je ne vois rien, je n'entends rien, je ne sens rien !

Physiquement, intellectuellement, affectivement...

Je m'installe dans ma tour pour me protéger. Certains témoignages sont abominables. Les gens racontent n'importe quoi. La police leur a fait dire n'importe quoi pendant les interrogatoires et ils répètent. Ça m'énerve ! C'est dégueulasse !

Ma mère est témoin aujourd'hui. Elle est à la barre, à la demande du président. Raide comme un piquet, plus pète-sec que jamais, elle n'a absolument rien à dire. Elle répond aux questions du président. Elle ne me défend pas, pourquoi le ferait-elle ? Me Juramy me glisse son commentaire :

— Finalement, c'est bien pour vous. Comme ça, ils ont une idée de qui est votre mère ! En partant, elle n'a pas eu un seul regard pour sa fille. On voit bien que ce n'est pas une mère aimante ! En fait, c'est bien pour vous !

Rituel obligé des assises : le quart d'heure des psys arrive.

Avant ma libération conditionnelle, les juges ont demandé des tas d'expertises psychiatriques. Avec l'un des psychiatres qui sont venus me voir, j'étais morte de rire. C'était une femme. Elle me demande :

— Faites-vous des cauchemars la nuit ?

— Oh oui, abominables !

— Et alors, qu'est-ce que vous voyez ?

— Des grandes araignées toutes noires qui viennent sur moi pendant que je dors, madame.

Une autre me tend des feuilles avec des dessins : la feuille toute noire,

la feuille toute grise, la feuille toute blanche, une dernière à moitié grise. Contemplant la feuille moitié noire, moitié blanche, je ne peux pas m'empêcher :

— Vous voyez, dans le noir, il y a Jack l'Eventreur qui est caché derrière un lampadaire et il attend pour égorger quelqu'un...

C'est cette expertise qui est citée au procès. Ils en concluent sûrement que je suis complètement traumatisée !

Je nie tout en bloc, de A à Z. Ils essaient de me pousser dans mes retranchements. Je suis dans ma tour et plus rien ne compte. Je suis inquiète. On mise tout sur la bonne impression que je leur fais : ce n'est jamais à moi que l'on demande quelque chose, même si j'ai une bombe dans mon sac.

Les magistrats veulent savoir, comprendre et convaincre.

— Mademoiselle Jeanjacquot, vous viviez dans une studette, dans quinze mètres carrés, vous ne pouvez pas ne pas avoir vu ni entendu !

Je me souviens à cet instant des mots de mon avocat, alors que j'entrais dans le cabinet du juge d'instruction, pendant l'enquête :

« Sylvia, dites qu'une fois vous avez essayé de poser une question et qu'il vous a mis une très grande baffe, mais vraiment une méchante, méchante baffe (alors que je n'ai jamais été frappée), que ça vous a choquée et qu'après vous n'avez plus jamais, jamais, jamais essayé de lui poser une seule question. » La réponse me vient toute seule :

— Non, je n'entendais rien. Et je ne voyais rien non plus.

— Et vous ne posiez pas de questions ?

— Ah, si, une fois, mais il m'a mis une énorme baffe, une baffe vraiment violente, et après je n'ai plus jamais rien demandé.

Me Juramy me rapportera plus tard cet aparté qu'il a, à cet instant, avec le président Floch. C'est lui qui parle :

— Ecoutez, je vais demander l'acquittement pour Sylvia, est-ce que vous allez vous y opposer ?

— Je ne m'y opposerai pas, cette pauvre petite, quand même, répond le président. Mais il y a les jurés ! Elle a quand même un dossier bien rempli, on va dire... Je pense qu'ils vont probablement lui couvrir ses deux ans (les deux ans que j'avais déjà faits). Je ne suis pas sûr que vous lui obteniez l'acquittement.

Pendant l'instruction, le juge Claude Hanoteau avait été plus perspicace lorsqu'il avait lâché, regardant mon avocat : « A voir les photos, Mlle Jeanjacquot n'a pas l'air d'une femme battue, au contraire ! »

A l'approche de sa plaidoirie, Me Juramy me demande s'il peut parler de ma mère. Il dit que plus il parlera d'elle, plus j'ai de chances d'être acquittée. Je refuse. Je ne veux rien lui devoir. Je n'ai pas besoin

d'elle.

Elle l'appelle tous les jours pour l'insulter, pour dire du mal de moi ! Il insiste. Pour la deuxième fois, je parle d'elle à quelqu'un ; la première fois, c'était à Jacques. Je dis à mon avocat qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle m'a pourri la vie, ce qui est la vérité. Mais je ne tiens pas du tout à en parler.

Pendant sa plaidoirie, Me Juramy parle du « pauvre petit oiseau perdu ». Moi. Deux ou trois femmes, parmi les jurés, versent quelques larmes.

Le verdict tombe. Je risquais entre dix et quinze ans : je suis acquittée. Pas plus que la compagne de Michel et celle de Charlie, je ne suis considérée comme complice de l'enlèvement. Le président de la cour d'assises fait cependant une petite déclaration à mon intention : « Que Mlle Jeanjacquot ne nous prenne pas pour des imbéciles. Tout le monde sait que la grande brune aux cheveux longs et au teint pâle, avec son petit caniche, tout le monde sait très bien que c'est elle. Mais elle a payé sa dette. »

Acquittée, le mot ne produit pas grand-chose sur moi. Je suis sonnée. Je ne sais plus ce qu'il faut penser. Je suis contente, c'est fini ; c'était très grave, je le sais.

Je dois dormir en prison ce soir-là, c'est la loi. C'est la dernière fois de ma vie !

Je sors libre le lendemain. Mon avocat m'attend à la sortie. J'en ai marre. Je suis lasse. J'ai envie de vivre, de passer à autre chose, de me reconstruire vraiment et radicalement.

Je dîne avec Gérard, Marie-Hélène et un ami. On trinque au champagne. Même devant eux, avant le procès, j'ai nié. Seul mon avocat connaissait toute la vérité. « Sylvia, avait-il insisté, il faut que je sache tout pour qu'on prépare le dossier. Il ne faut pas que j'apprenne quelque chose qui va nous porter préjudice en plein procès. Il faut que je sois prêt à intervenir pour tout... »

Peu de temps après, j'avoue à Gérard. Je lui dis : « Je suis coupable de tout ce dont j'ai été accusée. » Il ne me pose aucune question. Je pense qu'il savait.

Vingt ans plus tard, j'ai répété cette phrase à ma fille. Cela faisait dix ans que je ne l'avais pas vue, à cause de ma mère qui lui avait mis des idées noires dans la tête à mon sujet. C'est elle qui m'a posé la question : « Es-tu coupable ? » J'ai répondu : « Oui, de tout ce dont j'ai été accusée. »

Gérard et Marie-Hélène ne me jugent pas.

D'autres ne se gênent pas. Les propriétaires par exemple.

Après mon procès, je veux louer un grand studio. Je veux vivre seule. Je viens de rencontrer quelqu'un, mais il est un peu collant. Je me

dis : « Oh là là ! moi, je sors de prison, j'ai pas du tout envie de m'installer avec un mec ! Avoir un ami, oui, mais vivre ensemble, non. J'ai besoin de liberté. » Eh bien, j'ai beaucoup de mal à me loger. Certains me disent : « Mais on vous connaît, vous ! » Et là, c'est fichu. Il n'y a plus rien à louer, par le plus grand des hasards...

J'ai mauvaise réputation.

Lors d'un dîner chez Gérard et Marie-Hélène, je suis assise à côté d'un monsieur qui a l'air un peu gêné. Je sens qu'il me regarde étrangement. Il me parle peu. Il n'a pas l'air tranquille. Il s'agit du directeur d'une grande maison d'édition. J'apprendrai plus tard qu'il s'était beaucoup inquiété de ma présence parmi les invités. Il avait demandé si je n'étais pas trop agressive, pas trop violente, pas trop colérique ! Il paraît qu'il avait posé des questions sur le risque que je l'agresse... physiquement ! Alors, pour rire, mon adorable ami l'avait assis à mes côtés... Quand Gérard m'a raconté l'histoire, je ne me suis pas énervée. J'ai juste dit : « Ah là là ! c'est pas possible, c'est la préhistoire, ici ! »

J'en ai parfois tellement marre de ces histoires que je me grime à nouveau, alors que je ne suis plus recherchée par la police ! Je mets une perruque blonde... avec des cheveux mi-longs.

Je n'en ai d'ailleurs pas terminé. Je dois maintenant passer en correctionnelle. J'ai dix motifs d'inculpation sur le dos : détention d'armes, association de malfaiteurs, recel des billets de la rançon, recel de bijoux...

A l'approche de l'échéance, je me rebelle légèrement. Je dis à Me Juramy :

— Je ne veux pas y aller ! J'en ai marre ! Ça suffit maintenant ! Pourquoi ils n'ont pas tout fait en même temps ? Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? ! C'est pénible, quand même. Je me suis déjà tapé l'hôpital, la prison, les assises... J'en ai marre, moi, à la fin !

— Sylvia, vous ne serez pas obligée de vous présenter.

Finalement, je ne me suis pas présentée. Résultat : un non-lieu en vertu de l'article 64 du code pénal¹. Cela signifie que je ne savais pas ce que je faisais, que j'ai fait des choses indépendamment de ma volonté. Un peu comme si je ne m'étais rendu compte de rien ! Tant pis ou tant mieux ! De toute façon, je serais bien incapable de dire ce qui s'est passé durant ce procès. Je ne voulais pas savoir. Je me souviens juste de Me Juramy me disant :

— Sylvia, vous avez un non-lieu !

Et de ma réponse, qui tenait en un mot :

— Ouf !

« Il n'y a ni crime ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action, ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister. »

Ce qui me reste de lui

Quelques secondes de musique classique qui s'estompe pour laisser la place à la voix de Jacques Mesrine, grave, avec son accent parigot prononcé :

« Bonjour mon amour.

« Il est certain que si tu écoutes cette cassette, ma petite Sylvie¹ d'amour, c'est que je ne suis plus. Simple souvenir de ma voix, simple souvenir de nous deux. Tu te souviens de comme nous étions heureux ? Mais oui, ma puce, ton mari est mort abattu par les policiers, mais ça nous le savions déjà. Nous savions que ça pouvait un jour arriver, tu te rappelles, je te le disais. Mais maintenant tu es seule, seule avec ta peine, seule avec ta souffrance... Une chose, mon ange, il faut vivre, tu sais. Cette grande peine qui te fait mal au cœur et tout, tu t'imagines que tout est fini, que tout est terminé pour toi. Non. Vis, vis comme je te le disais, et puis c'est tout. Vis avec nos souvenirs, mais ne t'emprisonne pas dans nos souvenirs surtout.

« (En fond maintenant, un air de rock.) Oh, bien sûr, cette cassette, je l'ai faite avant, tu étais partie faire les commissions, je ne savais pas que mon destin pouvait se terminer comme ça, mais enfin je me disais peut-être qu'un jour ça arriverait. Et je voulais que tu gardes quelque chose de moi. Ecoute cette musique, tu te rappelles ? A l'époque, nous l'écoutions chez nous, c'était la musique de Midnight Express, et rappelle-toi ce film qui nous avait fait tant souffrir, par sa vision d'horreur, c'est peut-être ce qui m'aurait attendu, sous une échelle peut-être un peu plus petite, mais une fin comme ça, je pense qu'un homme préfère la mort sous les balles policières que... de crever comme un chien dans un trou de la fosse. Une chose est certaine, mon petit chat, c'est... l'amour que tu m'as apporté. Ça a été quelque chose de merveilleux. Car à quarante-trois ans, quarante-deux ans, plutôt, aimer comme je t'ai aimée c'est impensable. Tu m'as tout amené de toi, tu m'as tout donné de toi, vingt-quatre heures par jour. Tu as été complètement avec moi, ça a été une communion, notre amour. Alors si les larmes te viennent aux yeux, comprends une chose, nous avons vécu ça, et bien des gens n'ont jamais vécu l'amour. Ma fin, c'était une chose presque inévitable. Tu sais, chérie, quand un homme vit par les armes, la violence et le vol, c'est très rarement qu'il meurt dans son lit. Et puis, en fin de compte, ma mort n'est pas plus stupide que si j'étais mort au volant d'une voiture ou à Usinor en travaillant pour un patron.

« Que les flics m'aient assassiné ou pas, c'est possible, la question ne se pose pas. Face à un type comme moi, il n'y a pas tellement de cadeau à faire, je n'en fais pas non plus de mon côté. Donc la haine, ça sert à

rien de l'avoir. Ce qu'il faut, c'est que tu te souviennes de nous, quand tu me faisais une tapisserie, quand tu me préparais des petits plats, quand tu t'habillais et puis que je te regardais et que je te disais que tu étais belle, quand je te mettais ton collier, tu te rappelles, ton beau collier Cartier ? Quand on s'émerveillait tous les deux devant des choses qui nous plaisaient, quand on jouait avec notre merveilleux petit chien, tout ça ? C'est la vie. Alors tu sais, la mort, en fin de compte, ça n'existe pas.

« La mort, c'est dans le cœur des hommes. Si tu ne te souviens plus de quelqu'un, la personne est morte, mais toi, tu penses à moi, alors, je pense que je suis toujours vivant, vivant en toi et pour longtemps. C'est pour ça, chérie, je te le demande, je comprends cette souffrance, mais ne t'emprisonne pas en elle, revis. Hein, je te le demande de toute la force de mon cœur et tu sais, qui sait ? On se retrouvera peut-être un jour ! Où ? Ah ! En enfer, mon ange. J'y suis bien, entre parenthèses. Toi qui as toujours froid, je peux te garantir que... super, en plus en enfer on rigole drôlement bien, parce qu'il n'y a que les gens qui s'emmerdaient pas sur terre qui y sont actuellement ! Ah, tu sais, je rigole, je rigole d'être mort parce que la mort à la finale, tu sais, c'est rien pour celui qui a su vivre. Ceux qui ont raté leur vie, en fin de compte, sont des morts vivants. Moi, ma vie... Bon, criminellement, on ne peut pas dire qu'une vie est réussie, mais sentimentalement ma vie n'a pas été un échec puisque je t'ai connue, rencontrée, aimée, tous ces souvenirs fous, tu sais, bébé. Et l'amour, c'était si bon l'amour ensemble. Ah, on peut dire qu'on se donnait, hein ! C'était beau tout ça, c'était sobre, c'était simple. Il y a pas de complications. Rien n'était faux, tout était vrai chez nous, alors à la finale, tu sais, mon petit chat...

« Bien sûr, certaines personnes pourraient dire : il y a d'autres manières de vivre, mais je n'avais plus tellement le choix et j'ai assumé ma criminalité jusqu'au bout, et je considère que c'est pas si mal que ça, d'aller jusqu'au bout, et c'est ce qu'il faut dans la vie. J'aime pas les gens justement qui reculent.

« (Début d'une nouvelle musique, genre film d'angoisse.) Trop de gens reculent. Tu sais, simplement de voir la détention en France dans les quartiers de haute sécurité, quand j'ai vu réellement qu'on créait ça non pour emprisonner l'homme, mais pour le détruire totalement, pour en faire un esclave de la pénitencière, tu vois, une serviette, quoi, un torchon, il fallait que l'homme s'abaisse au maximum devant ces messieurs. Au moins, je suis mort les armes à la main, même si peut-être, mais ça je n'en sais rien, je n'ai pas eu le temps de m'en servir ! Parce que, même si les policiers m'ont tué avant que j'aie le temps de mettre la main sur mon revolver, il faut te dire une chose, si j'avais eu le temps de mettre la main dessus, je m'en serais servi. Peut-

être que j'ai mis la main dessus et que je m'en suis servi, puisque cette cassette est prémonitoire, je ne peux pas quand même envisager ce qui m'est arrivé ou ce qui m'arrivera. La seule chose que je sais, c'est que si tu écoutes cette cassette, c'est que je suis dans une cellule dont on ne s'évade pas. En fin de compte, Peyrefitte a trouvé le moyen : le seul endroit dont on ne s'évade pas, c'est un cercueil.

« Eh oui, mon bébé, mon plus beau cimetière, hein, et c'est pas péjoratif ce que je vais dire, mais enfin, ma plus belle cellule, c'est ton cœur et j'y suis bien, et je tiens à y rester aussi longtemps que tu penseras à moi et que tu m'aimeras. De toute façon, mon petit chéri, tu sais ça, aucun couple ne termine totalement sa vie ensemble. Il y en a toujours un qui part avant l'autre et c'est ça qui est terrible quand on s'aime, et la vraie souffrance, c'est à ce moment-là qu'on la ressent. Alors pense, pense à nous, à nos caresses, à l'amour que je t'ai donné, autant physique que moral, à cette communion que nous avons quand nous faisons l'amour, tu te souviens ? C'était réellement merveilleux, merveilleux. C'était un plaisir total, plaisir de l'âme, du corps, de l'esprit, plaisir de tout. Personnellement, j'ai vécu ce que très peu d'hommes ont vécu, c'est-à-dire un amour complet.

« Quant à la criminalité, eh bien, j'avais fait un choix et face à la société, dès l'instant où je suis mort, je ne suis plus coupable de rien puisque j'ai payé ; et à la fin, je veux rester un exemple, peut-être un mauvais exemple, alors c'est ça qui est terrible, certains vont faire de moi un héros, alors qu'il n'y a pas de héros dans la criminalité. Il n'y a que des hommes qui sont marginaux, qui n'acceptent pas les lois parce que les lois sont faites pour les riches et les forts, on en sait quelque chose. Moi, j'ai choisi d'être aisé par le crime en m'attaquant, presque toujours je pense, aux nantis et aux riches. J'étais plus riche qu'eux, parce que j'avais l'amour en plus, l'amour, et puis je pense le courage, le courage de mes opinions et de ce que j'avais décidé d'être. Terrible, mon ange.

« Ecoute cette musique, écoute-la... (Une voix de femme, le début d'un slow.) J'aimerais danser avec toi, mais d'où je suis non je ne peux pas, chérie, il y a trop de marches à descendre, et puis, tu vois, je vais te dire une chose, si je demandais une permission de sortie, impossible. L'enfer, j'aime bien toutes ces théories complètement stupides que la religion impose aux hommes, il n'y a pas d'enfer, il n'y a pas de paradis. Le paradis, c'est sur terre, ou l'enfer c'est sur terre qu'on le vit. Il n'y a pas d'autre monde, il y a simplement une autre manière de vivre. L'esprit ne meurt pas, la preuve c'est que tu penses à moi...

« Ecoute, écoute. (On entend le début d'un morceau disco, Jacques Mesrine monte le son, se tait plusieurs secondes.) Tu t'imagines quand on était en Sicile et que tu dansais ? Ah non, tu étais sensuelle à mort, chérie, qu'est-ce que c'était beau ! Rien qu'à écouter cette musique, je

t'imaginer, une vraie liane. C'est vrai que t'étais belle. Tu le savais aussi, tes beaux yeux de biche, t'avais une vraie petite gueule d'amour, sauvage un peu, yeah ! (On croirait qu'il va se lever pour danser.)

« Ça donne pas envie de danser, bébé, ça, hein ? Tu t'imagines, tu es dans mes bras, aïe, aïe ! Poum, poum, poum... Eh, dis donc, bébé, peut-être que tu écoutes cette cassette et que je suis pas mort du tout, hein, peut-être que, manque de chance pour moi, les policiers m'ont pris vivant et tu l'écoutes quand même en te disant : je le préfère en prison et vivant. Ben, tu sais, sincèrement, si je suis en prison, je suis pas content, parce que moi je préfère autre chose...

« Tiens, écoute encore, écoute cette musique... (Il se tait près de trente secondes.) Ecoute-la jusqu'au bout, hein ? (Il se tait.) C'est vrai que tu étais disco, hein, très disco. Tu te souviens en Angleterre ? Aïe ! (Il se tait, laissant le morceau se poursuivre.)

« Dis, mon ange, j'espère quand même que tu vas danser maintenant, hein, il serait temps ! Ton veuvage va pas durer toute ta vie quand même. Tu te souviens quand je te disais ça ? Tu piquais des drôles de colères, hein ? C'est moi qui avais raison et tu le sais. C'est pas parce qu'un homme meurt que la vie doit s'arrêter. Premièrement tu as ta fille. Notre fille, pardon. Alors tu sais. Et puis, eh, tu as le petit chien – je ne prononce pas son nom parce qu'en enregistrant cette cassette, on sait jamais, si elle tombait dans de mauvaises mains avant, j'ai pas envie que son nom soit prononcé. (Jacques fredonne, sur le même air disco.) Poum, poum, poum, poum, poum, yeah, la, la, poum poum, poum, poum... »

La musique court quelques secondes encore, puis « clac », il coupe le magnétophone.

Quinze minutes. L'enregistrement dure quinze minutes. La cassette est glissée dans une enveloppe. On peut y lire : « Testament magnétique à remettre à Sylvia en cas d'accident. »

La police l'a récupérée, enregistrée, fait écouter à quelques journalistes et remise à l'hôpital Boucicaut, où je suis opérée. Depuis lors, l'enveloppe me suit partout où je suis emprisonnée, de la salle Cusco à la prison de Fresnes et de Fresnes à Fleury-Mérogis. Sur l'enveloppe a été ajoutée la mention : « Ne pas donner ». Alors ils obéissent. Ils ne me la montrent pas.

C'est mon avocat, Me Juramy, qui finit par m'informer de l'existence de cette cassette. Il la réclame en mon nom. Deux ans après la fusillade, à l'heure de ma libération provisoire, il me tend la cassette. Je suis dans son bureau, rue Saint-Philippe-du-Roule, à Paris. Je glisse la cassette dans mon sac. Je tremble. Je dois être toute pâle. En sortant, je passe à la Madeleine acheter un tout petit magnétophone.

Je ne peux pas l'écouter immédiatement.

J'attends d'être chez moi, seule avec la voix de Jacques.

Les premières fois, je suis terriblement émue. Il en dit énormément sur nous et notre relation. Au début, j'en suis très gênée. Je suis une femme pudique, réservée ! Je sais que des policiers, des journalistes l'ont écoutée, et ça me dérange profondément. Je ne suis pas du style à m'exhiber. Ce n'est pas dans ma nature.

Au fil des années, avec tous ces gens qui racontent tellement, tellement de méchancetés et de mensonges, je suis contente que le testament soit là. Pour moi, c'est une preuve de notre amour, de l'amour qu'il me portait. C'est la démonstration de ce qu'était Jacques, un homme amoureux, fleur bleue, romantique, charmant, séduisant. Quand je dis que je vivais avec Jacques et non pas avec Mesrine, là, quand on écoute ses paroles, c'est clair. Quand on l'entend me parler, on sent, au son de sa voix, que c'est un homme qui aime. Un homme qui m'aime.

J'ignorais qu'il l'avait enregistrée. Il restait souvent seul à la maison. En cavale, on est peu sociable. Il faut savoir se tenir tranquille. C'est moi qui sortais. Plus tard, j'ai appris que la cassette avait été retrouvée dans un placard de la maison, au fond, dans un petit coin bien caché. C'est drôle, autant Jacques était très strict pour l'hygiène, pour tout ça, autant ce placard était dans un désordre innommable ! Des papiers, des coupures de presse, de tout ! Un bazar monstre ! Jacques gardait tout.

Depuis que je l'ai récupéré, le testament de Jacques ne m'a jamais quittée. Je l'écoute de temps en temps, souvent au début, moins maintenant. Il me fait moins pleurer désormais.

Il m'appartient. Il a été fait chez nous, pour moi. C'est ce qui me reste de lui. Personne n'a le droit de l'utiliser à des fins commerciales. Le cinéaste Génovès a essayé. J'ai attaqué en justice et j'ai eu gain de cause. Dans son film, le texte n'est pas le même. Il a été contraint de le changer. Tant mieux. Ce testament est une partie de nous.

En 2008, quand le film de Langmann est sorti, on en a à nouveau entendu des bribes un peu partout. Tout le monde s'en est servi. C'est très désagréable pour moi.

Cette cassette ne me quitte jamais. Elle est dans mon sac. Elle est la mémoire de Jacques.

Je l'ai dit, tout m'a été confisqué. Tout a été détruit, utilisé, exploité, vendu. J'ai été spoliée de ma vie avec Jacques, comme si la vie de l'ennemi public numéro un devait appartenir à tout le monde.

J'aurais pu garder sa montre, cette montre que je lui avais offerte et qu'il n'a portée qu'une seule fois. A la fin du procès, après l'acquittement, j'en ai fait cadeau à Me Juramy. Je ne me voyais pas

l'offrir à un autre homme.

Que me reste-t-il de lui ?

Cette cassette, au fond de mon sac. Il y a aussi cette chaîne, la chaîne Cartier dont il parle. Elle ne quitte pas mon cou.

J'ai aussi devant moi une jolie carte avec des pétales de fleurs collés, et aussi un cœur. Jacques aimait les petits bricolages, il faisait du scrapbooking avant la mode ! Il prenait un carton, le découpait, le peignait et collait une fleur, une feuille d'arbre. Il était manuel, bricoleur. Il avait des doigts de fée. Je me souviens du jour où il m'a offert cette carte, je me demande par quel miracle je l'ai encore avec moi.

Jacques aurait voulu me laisser un appartement, pour que je ne sois pas à la rue après son départ. Je n'en voulais pas vraiment, d'autant qu'il aurait fallu le mettre au nom de la compagne de Charlie Bauer. Comme d'habitude, Jacques avait dit :

— Ne t'inquiète pas. Je m'en occupe. Je fais le nécessaire.

— Soit je ne le récupérerai jamais, soit la police le saisira...

— Ne t'inquiète pas, Sylvia.

Je n'attendais pas ça de Jacques. Si j'avais voulu me faire offrir un appartement, je l'aurais fait avant. On a quand même signé une promesse de vente pour un appartement à Marly-le-Roi, dans une belle résidence. Il devait y en avoir pour trente-six briques. Les propriétaires nous avaient gentiment laissé les clés parce qu'on leur avait dit que l'on devait partir en voyage à l'étranger. On devait signer définitivement le 12 novembre 1979, mais on s'occupait déjà de la décoration. Le 12 novembre, Jacques était mort depuis dix jours. Il ne m'a pas laissé d'appartement.

Je ne sais toujours pas cuisiner non plus, malgré les efforts qu'il a entrepris pour m'apprendre. Quand je fais une brioche, elle reste désespérément plate dans le four ! Dire que Jacques faisait des tagliatelles fraîches ! Il n'avait rien d'italien, pourtant. Il disait que son nom était d'origine slave, ce qui nous amusait, parce que mon vrai papy était slave, lui aussi, comme Michel.

Je l'ai perdu, mais j'ai cette lettre que je n'ai jamais montrée à personne. Une lettre qui prouve que Jacques n'avait rien du monstre que certains ont décrit, et que nous formions un couple normal :

Tu es seule et tu penses ! Je suis seul et je t'aime... Je vis une nuit sans toi... mon aimée... mais tu es là... féline dans l'ombre que ta présence a laissée. Je te sens présente, tu sais que mon cœur est plein de toi, plein de cet amour que nous avons su construire à coups de tendresse... à coups de passion... et de petites disputes... « piment des vraies amours ». Je n'ai pas voulu que tu t'endormes sans m'entendre te dire que « je t'adore ». Oui, mon ange : d'un amour d'homme vrai...

aussi vrai que nous vivrons dans le bonheur de l'un et l'autre... Bonne nuit, petite tigresse de mon cœur. Et n'oublie pas... je t'AIME.

Ton Bruno à toi seule.

Voilà ce qui me reste de lui. Une cassette et quelques bouts de papier. J'oubliais. Il y a aussi ma frange. Depuis la fusillade, j'ai toujours eu cette frange. Elle cache les cicatrices sur mon front. Elle cache mes blessures.

FIN

1

Un clin d'œil : Jacques sait qu'elle déteste qu'on l'appelle autrement que Sylvia, comme il déteste qu'on l'appelle Mesrine.

Postface : « Jacques disait tout à Sylvia »

Trop de gens ont « raconté n'importe quoi » sur son ami et complice Jacques Mesrine. Trop de gens « se sont fait mousser » en créant leur « Mesrine », misant sur le fait qu'il ne risquait pas de leur répondre, encore moins de les remettre à leur place. Trop de gens « ont profité de son nom ». Voilà les raisons pour lesquelles Michel Schayewski a décidé, trente ans après, de rompre pour la première fois le silence. De donner corps, avec ses mots, à ces mois passés auprès de Jacques, les derniers avant sa mort, à une époque où la peine capitale était encore au bout de la piste. Et le moins que l'on puisse admettre est que Michel est bien placé pour le faire : c'est en sa compagnie que l'ennemi public numéro un de l'époque a commis ses derniers coups, avec lui aussi qu'il a partagé ses dernières bonnes bouffes, sans oublier l'inquiétude suscitée par une brûlante cavale.

Michel n'aurait jamais dû rencontrer Jacques Mesrine. Né en juillet 1944, cambrieur à douze ans, entré tardivement dans la grande criminalité, Michel appartient à la catégorie des bandits patentés. Estampillé « braqueur » par la PJ, fort d'une équipe régulière de trois acolytes, il n'a besoin de personne pour gagner sa vie. Jacques offre un profil très différent : seul, vivant en marge d'un milieu traditionnel qu'il évite, il est aussi plus âgé que Michel, qui le mettait par terre chaque fois qu'ils se bagarraient pour ne pas perdre la main.

Pas plus politisé que ça, sauf pour dénoncer les conditions carcérales de l'époque, Michel porte des blousons de daim et n'a rien du jeune homme branché. Le jour de leur premier rendez-vous, Michel a deux « calibres » sur lui, dont un P38 avec une balle dans le canon. Un peu vexé, Jacques lui demande de retirer la balle.

De sept ans son aîné, Jacques est dans une mauvaise passe. Sans le sou, il cherche un coup qui pourrait le renflouer. Michel hésite à cause de la très grande visibilité de Jacques, pas uniquement due à son mètre quatre-vingts. Sans tergiverser, il le lui dit à peu près en ces termes : « Toi, tu revendiques ce que tu fais. Nous, on prend des gros sous, mais on ne revendique jamais rien. Au contraire ! »

La différence de style entre les deux hommes sera vite aplanie.

La spécialité de Michel, c'est le braquage de supermarchés. Il s'en ouvre partout en France et les clients paient encore en espèces.

Certaines fois, quand ils ont de la chance, lui et ses complices raflent jusqu'à un million de francs (nous sommes encore loin de l'euro). Pas question pour eux de faire la moindre publicité sur leurs coups, surtout qu'ils n'ont pas encore été repérés par la police. Michel a même pignon sur rue, un pavillon bourgeois dans la banlieue parisienne où il vit avec sa compagne. S'associer avec quelqu'un qui aurait pu être sacré « homme de l'année » ne va pas vraiment de soi

pour lui.

Le courant passe, cependant. Quelques jours tard, Jacques propose à Michel de lui présenter Sylvia, celle que les journaux appellent la « belle Italienne ». Le voilà rue de Clignancourt, dans ce petit appartement où le couple vit dans le provisoire et dans une relative misère.

« Un matelas par terre, une brosse à dents, une petite table, une armoire pliante en tissu, c'était le désert de Gobi ! », se souvient Michel, qui lance aussitôt une invitation au couple :

— Mais vous n'allez pas passer Noël ici, quand même ! Venez chez moi !

— Nous passerons Noël ici, répond Jacques, un refus poli que Michel met sur le compte de la fierté.

Il avait imaginé Jacques Mesrine bien mieux organisé que ça : la presque légende est là, en pleine dèche et en cavale, dans ce qui lui semble être un taudis. Présenté comme « un prince vivant dans le luxe », il vit dans le dénuement. Et puis il y a cette femme, Sylvia, sa compagne, avec laquelle il partage son sort. Cette femme dont tout laisse à penser qu'elle est au même niveau que lui, risquant comme lui la prison, recherchée par la PJ avec la même ardeur que lui...

« Ils ne faisaient qu'un tous les deux, raconte-t-il trente ans plus tard. Elle courait les mêmes risques que lui, d'ailleurs elle a pris, elle aussi, les balles. »

Une « nana » en cavale, Michel n'avait jamais vu ça. Réflexe classique, il dit sa méfiance à Jacques, alors qu'ils évoquent leurs projets :

— Une femme, on ne sait pas les réactions qu'elle aura avec les condés. S'ils l'attrapent, ils vont mettre sa fille à la DDASS et elle va parler !

— T'inquiète pas, réplique Jacques, ça reste entre toi et moi.

Leur rencontre tombe en fait à pic. Les trois complices de Michel dorment en prison. Il ne peut rien tenter seul. Il dispose d'une logistique qui ne demande qu'à servir... et Jacques est prêt à le suivre partout.

Une semaine plus tard, Jacques annonce la nouvelle donne :

— Tu peux parler devant Sylvia, je lui ai tout dit.

Sylvia n'est pas là pour faire beau dans le décor et Michel a un peu de mal à s'y faire. Il tombe des nues lorsqu'il découvre qu'au soir du premier braquage elle sait tout, « et même où il a mis son oseille » : dans les lampes en cuivre.

— Si t'es à court, tu te sers, a glissé Jacques à Sylvia.

Leur premier coup est un remake. Michel a l'habitude d'attaquer deux fois de suite, parfois même trois, les mêmes grandes surfaces. « Ils ne s'y attendent pas et l'effet de surprise est encore plus important, explique-t-il. A la troisième visite, j'en suis arrivé à tutoyer le

directeur d'un centre Leclerc. »

Michel propose de cibler un supermarché qu'il a récemment dévalisé avec ses complices, un Radar géant situé dans la commune de Massy-Palaiseau, non loin de Paris, fort de ses quarante-cinq caisses. La dernière fois qu'il l'a « fait », une rafale de mitraillette a convaincu les caissières de coopérer : ils ont vidé les caisses l'une après l'autre et rempli deux chariots.

— Allez, ma poule, mets la caisse là !

Un billet s'envole au cours de la manœuvre, Michel s'en souvient encore : la caissière le rattrape et veut le mettre dans le chariot.

— Ça va, garde-le ! lance-t-il.

Dans la foulée, ils montent à l'étage où le directeur est contraint d'ouvrir le coffre. Ils prennent « quatre-vingt-dix bâtons »... et conservent le portefeuille du directeur, que Jacques tient dans sa main lorsqu'il sonne à la porte de son domicile, quelques semaines plus tard.

— Commissaire Trouillard, dit-il alors qu'une femme ouvre la porte.

On vient pour rendre ses papiers à votre mari.

— Il n'est pas là, mais vous pouvez me les laisser.

— Nous devons les lui remettre en mains propres.

— Il est avec sa maîtresse...

— Vous avez l'adresse ?

— Oui, je vous la marque sur un papier...

Les deux complices font chou blanc et reviennent quelques minutes plus tard vers la légitime, qui propose cette fois de les accompagner carrément sur place. Elle les abandonne au pied de l'immeuble et voilà qu'ils grimpent l'escalier, lorsque leur homme déboule. Michel se dissimule, Jacques l'aborde :

— Vous avez été victime d'un vol, nous avons des documents à vous remettre.

— Je suis un peu en retard, pardonnez-moi, fait le directeur qui rebrousse chemin et s'apprête à signer le reçu.

— On va aller ensemble au magasin, intervient Michel, que le directeur ne reconnaît pas encore. On va aller vider ton coffre. Je vais t'expliquer comment ça va se passer : on emmène ta femme et sa fille et je resterai dehors avec elles pendant que mon ami t'accompagnera jusqu'au coffre.

Les employés attendent devant le magasin. Le directeur ouvre la porte, surveillé de près par Jacques, une main dans la poche, l'autre tenant une mallette dans laquelle a été plié un grand sac de sport, bientôt bourré de billets – « Quarante-cinq bâtons en espèces », se souvient Michel.

— Vas-y, ouvre la porte ! lance Jacques de retour à la voiture avec le directeur. T'as vu, ça a marché !

— Je me doute bien que ça a marché ! réplique Michel qui démarre aussitôt, direction Paris.

— Lève le pied, dit Jacques en apercevant deux motards.

Largement conditionné, le directeur ne bronche pas : inutile de sortir le fusil à pompe. Le voilà largué, avec la femme et l'enfant, à proximité de la porte de Vincennes, un billet de cent francs en prime pour prendre un taxi.

— T'en auras des choses à raconter à tes copines, lance Michel en direction de la petite, qui sourit alors que sa maman pleure.

— Putain, s'exclame Jacques, j'ai oublié la mallette ! Je t'en achèterai une autre, Michel.

Jacques tiendra parole et lui offrira un mois plus tard une mallette en peau de porc. Mais pour l'heure ils ont rejoint Sylvia à l'appartement. Jacques vide le sac sur le lit et tant de pognon leur met du baume au cœur à tous les trois.

— Tu en vois un autre qu'on peut faire rapidement ? demande Jacques à son ami, impatient de retourner au « charbon ».

« On est restés un mois sans rien faire et Jacques s'ennuyait, raconte Michel. Ils se sont installés rue Belliard, avec un vrai canapé et ce fameux matelas qu'il collait au mur pendant la journée pour gagner de la place, pas pour se protéger des balles. Jusqu'au jour où il m'a dit : " Viens, on va se bouger l'adrénaline ! " »

Le couperet s'abat sur le directeur d'un centre Leclerc que Michel connaît bien, un certain Jean-Claude, qui pour son malheur aime s'encanailler avec les voyous. Un soir de bringue, ils ont échangé leurs voitures : le premier arrivé à la boîte de strip-tease paie le champagne ! Sauf que le directeur avait oublié sur le siège arrière un carton plein de billets : la recette du magasin. « Je te braque et je te donne ta part », avait proposé Michel. L'autre avait accepté, s'était rétracté au dernier moment, mais Michel l'avait braqué quand même, lui laissant aimablement « quatorze briques ». Michel s'était retrouvé face aux flics, balancé par son « ami ». Il leur avait expliqué que l'autre lui en voulait parce qu'il couchait avec sa femme, et avait obtenu un non-lieu...

Pour se venger, Michel avait envoyé un copain qui l'avait fait descendre de chez lui en éraflant son Alfa Romeo Giulietta, s'était fait conduire au magasin, l'avait dépouillé et lui avait confisqué ses papiers...

La troisième fois, Jacques est de la partie. Le plan est rapidement élaboré et aussitôt mis à exécution : Jacques appelle Jean-Claude, le directeur du supermarché. Il se fait passer pour le « commissaire Trouillard » et lui demande s'il peut venir au magasin pour lui soumettre des photos dans le cadre du vol à main armée dont il a été récemment victime...

Alors que Jacques présente au commerçant sa carte de commissaire, Michel débarque.

— Non !!! s'exclame le directeur, vert de rage de retrouver cet homme face à lui.

— Si, dit simplement Michel.

— Non !

— Si ! Et tu vas me donner les sous ! Tu as modifié les alarmes ?

— Non...

— Tu sais que tu es recherché ? intervient un chef de rayon en s'adressant à Michel.

Les deux hommes sont agenouillés et attachés à un fauteuil.

— La combinaison est toujours la même ? demande Michel.

— Oui, oui, répond Jean-Claude.

La porte s'ouvre pour ne laisser entrevoir qu'une maigre liasse de billets.

— Il n'y a que ça ? interroge Michel.

— La Brink's est passée, improvise Jean-Claude.

— C'est pas vrai ! Elle est pas passée !

— Je compte jusqu'à trois, enculé ! lance Jacques, son .357 Magnum à la main, braqué vers le fauteuil.

Jean-Claude craque et donne la combine : en appuyant sur les étagères, on libère un tiroir où dorment « trente bâtons ». Affaire facile, ils repartent avec le sac Adidas plein à craquer.

Jacques intrigue Michel. L'ennemi public numéro un le surprend par son côté prude, pour ne pas dire classique. « Il était jaloux comme un pou et très amoureux de Sylvia, dit-il. C'était l'époque du monokini et ma nana bronzait seins à l'air. Le jour où j'ai proposé à Sylvia de l'imiter, il s'y est opposé fermement. »

« Jacques avait une femme et n'en avait pas besoin de deux », dit encore Michel, se souvenant du jour où ils ont fondu un lingot d'or pour offrir des bijoux à leurs douces respectives.

Le jour où Sylvia se met en tête de préparer un rôti, Jacques invite Michel à l'indulgence :

— Même si c'est pas bon, tu diras que c'est bon, d'accord ?

« Il lui faisait une confiance totale et il n'avait pas tort, tranche Michel. Comme lui, elle était aussi arrivée à un point de non-retour. »

Jacques n'est pas comme les autres voyous. Non seulement il raconte ses braquages à sa femme par le menu, mais aussi il fait la cuisine.

Michel le constate lorsqu'il les invite chez lui : « Il me sortait tous les instruments de cuisine ! Il faisait des truites en gelée, des lapins... Et c'était de la bonne bouffe ! »

La maison qu'occupe Michel à l'époque est spacieuse : on entre debout dans la cheminée. Derrière une bibliothèque murale semi-encastrée, une soupente qui peut servir de planque en cas de coup dur. A

l'intérieur, un matelas, des masques à gaz et une arme. Michel et Jacques ne se séparent jamais de leurs armes, ils les emportent même dans la douche. Un Magnum chacun, plus le quinze coups automatique personnel de Jacques, un Colt. « Son arme fétiche, c'était le .357, raconte Michel. Il l'avait modelé, limé de façon à ce qu'il accroche bien. Il avait aussi limé le ressort pour sensibiliser la détente et ne pas perdre de temps. Au moindre bruit, on sortait avec le calibre. On avait toujours des bastos en vrac dans la poche, pour alourdir les pans de la veste. Ça permettait d'attraper l'arme plus facilement. Au resto, on était M. Tout-le-Monde. Ce qui nous différenciait des autres, c'est qu'on avait une main dans la sacoche, la main sur la queue de la détente. On était toujours assis côte à côte, dans le même axe, face au danger (et aux femmes). On s'entraînait physiquement. On faisait un exercice consistant à neutraliser au plus vite le barillet de l'adversaire. On jouait avec des bouteilles de gaz lacrymogène. On avait aussi testé la résistance aux balles du Plexiglas. Disposée contre la lunette arrière de la voiture, une plaque de Plexiglas nous protégeait plus sûrement que les gilets pare-balles ! Comme disait Jacques : " Mieux vaut faire boucher qu'agneau. " »

Au niveau de l'équipement, les deux associés sont à la pointe du progrès. Ils disposent du micro-laser dernier cri, dont le GIGN n'est même pas encore équipé, capable d'enregistrer des conversations à distance. Et du meilleur talkie-walkie en vente sur le marché. A part la police, ils n'ont pas d'ennemis : Michel et Jacques ne sont pas embringués dans les guerres éternelles du milieu.

« On était des marginaux, dit Michel. On roulait pour notre cause. » L'estafette garée non loin de chez Jacques et Sylvia n'a pas non plus été choisie par hasard : à l'époque, la police ne contrôle pas les estafettes. C'est dans cet espace réduit, mais bien aménagé, que le couple se grime et se transforme au gré des jours, de façon à égarer l'« adversaire ».

L'autre objet fétiche de Jacques, hormis son .357, ce sont ses baskets. Pour faciliter son évaison de la prison de la Santé, il les avait noircies au cirage, histoire de « passer pour un maton ». « Ces chaussures lui avaient porté chance, raconte Michel. Il ne voulait plus s'en séparer. Un jour, on monte à bord d'un taxi pour aller sur une affaire. Brusquement, Jacques me dit :

« — On arrête tout, ça me porte la poisse de ne pas avoir mes baskets. »
« Il était fétichiste avec ça. »

La période qui commence s'achèvera par la fusillade de la porte de Clignancourt. Braquage, bonne bouffe, braquage, bonne bouffe, c'est leur train-train quotidien. Michel sait comment gagner de l'argent, probablement mieux que Jacques, un personnage complètement atypique dans ce milieu qui ne le reconnaît pas comme l'un des siens.

Et dont il se méfie.

— Le milieu, dit-il souvent à Michel, je l'emmerde. Les proxénètes de mes couilles, je ne peux pas les voir en peinture. Ne leur achète jamais de faux papiers, c'est comme si tu allais te constituer prisonnier ! Une distance que cultivent les deux nouveaux associés, évitant de « rouler leur caisse » dans les bars mal famés où le simple fait de boire un verre peut coûter un mandat de dépôt...

— Tout ce que j'ai écrit dans L'Instinct de mort est la stricte vérité, ajoute volontiers Jacques dans ces moments-là, et Michel sent combien son nouvel ami est content que l'on parle de « Monsieur Mesrine ».

« Il voulait son public, surtout quand il faisait ses tours de prestidigitation, assure Michel. Il voulait exister. »

La mort n'est jamais très loin.

— Je fais graver quoi sur la tombe ? demande un jour Michel à Jacques.

— Tu me fais sculpter ma tête. Et toi, tu voudrais quoi ?

— Deux mains avec une chaîne cassée.

Le lendemain, c'est jour de séance photo : les deux compères ont demandé à un proche, photographe professionnel, de les immortaliser. Précaution élémentaire, Michel retire la chaîne au bout de laquelle pend un médaillon représentant son signe zodiacal, ainsi que sa bague. La séance terminée, il rentre chez lui... sans la bague. Il retourne sur les lieux le matin suivant, mais ne la trouve pas.

— Elle vaut quand même sept bâtons ! proteste Michel auprès de son ami.

C'est après le braquage suivant que Jacques lui offre une nouvelle bague, tout en lui rendant la sienne : il l'avait discrètement empruntée le temps de prendre les dimensions. Aimable cadeau qu'il accompagne de ces mots :

— Tiens, voilà un acompte sur ta mort !

« Jacques et Sylvia savaient tous les deux que la police voulait les faire crever », commente Michel plus de trente ans après. Et cela donne sans doute plus de sérieux aux défis que Michel et Jacques se lancent régulièrement, comme deux hommes au bord du précipice. Ils ne passent pas pour autant leur vie à attendre le pire. Jacques a même des projets, comme le dit encore Michel : « Jacques voulait construire un orphelinat pour les gosses de gangsters comme il y en avait pour les fils de flics. Il voulait épater les gens. Il était de droite depuis la guerre d'Algérie, mais il nourrissait l'idée d'attaquer les QHS (quartiers de haute sécurité), en particulier la prison de Mende, en Lozère, connue pour être la plus dure de France. On avait fait un dossier complet sur cette prison. On devait débarquer en avion et neutraliser les matons. On n'aurait pas fait de cadeaux. »

Michel n'est pas en admiration devant Jacques. Il trouve son compère « imbu de sa personne » et « autoritaire ». Il considère aussi parfois qu'il est un peu léger. « Jacques faisait confiance à n'importe qui et c'est ce qui causera sa mort, affirme-t-il. Il prenait aussi beaucoup de risques. A l'improviste, il se mettait à table et ouvrait ses grenades pour reposer les ressorts. A force, il les a cassés, c'est pour ça qu'elles étaient entourées d'élastiques quand elles sont tombées aux mains de la police. Il n'arrêtait pas de les tripoter dans la cuisine, une habitude qu'il avait ramenée d'Algérie. Sylvia n'avait pas l'air effrayée. On savait qu'il ne fallait pas le perturber quand il nettoyait ses armes. Il limait le ressort pour que la percussion soit plus sensible. Il avait toujours trois ou quatre armes à la maison et rêvait de ridiculiser le commissaire Broussard. »

Ridiculiser n'est pas tuer et Michel est formel sur ce point : « Jacques ne détestait pas les flics plus que ça. » Plus que par la haine de la police, il était animé par un désir inassouvi de « faire le zazou avec les médias ». « Il marchait dans leur jeu et, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il suffisait de pas grand-chose pour les faire marcher. »

L'argent file vite entre leurs doigts. Michel se souvient des homards et des vins à deux cents francs la bouteille. « On marchait en craquant l'oseille, comme tout le monde. Au restaurant, on tapait dans le haut-médoc et le saint-émilion, des bouteilles aujourd'hui à cent euros. Les homards et les langoustes, on s'en mettait à se péter le ventre. En cavale, tu ne te privas de rien. Il nous fallait entre un bâton et cinq bâtons par mois. On fréquentait les restos des bords de la Loire, Jacques, Sylvia, moi et Nelly, une belle brune, bourgeoise jusqu'au bout des ongles, qui cuisinait en robe de soirée. On était quand même prudents avec les espèces. On payait l'essence avec. On sortait les billets au PMU d'Amboise, dans les restos, mais on n'entrait jamais dans un casino. »

Un soir, ils sont aux Caves, une table cotée située dans la région de Blois, « un endroit moderne, où ils cuisinaient devant toi », se souvient Michel. La maison organise une soirée dansante dans une pièce voisine et Jacques se met en tête d'aller faire danser une mamie. « La valse et le tango lui allaient bien, Jacques avait un côté vieille France, poursuit Michel. S'il renvoyait une bouteille, il savait pourquoi. »

Aussi surprenant que cela puisse paraître aux novices, Jacques et Michel sont plutôt partageurs avec l'argent. « Jacques aimait fanfaronner, observe Michel. Il avait un discours enjôleur. Il était partagé entre voyou et Robin des Bois. Mais le fric, c'est le fric. On avait mis ça en association. Si l'un de nous deux perdait sa cagnotte, il tapait dans celle de l'autre. Un jour, il me manquait trois bâtons pour acheter un vison à Nelly : je me suis servi dans la cachette que j'avais aménagée dans le mur, cachette qu'il avait aussitôt montrée à Sylvia,

puisqu'il lui disait tout ! »

Une transparence qui continue d'étonner Michel, pour qui Jacques « pouvait être dangereux pour lui-même » à force de ne pas prendre de précautions. Comme ce jour où il voulut emporter avec lui des photos prises dans le jardin de la maison de Michel, qui l'a arrêté net :

— Si tu te fais crever à cause de ces photos, je suis mort et je ne le saurai même pas !

Les braquages de supermarchés, c'est bien, mais les deux associés voient plus loin. Attaquer un casino ? Ils l'ont déjà fait tous les deux, Michel à Evian et Jacques à Deauville.

— On va se faire un milliardaire, tranche Jacques, sûr de lui. Quelque chose de moral. Il faut choisir quelqu'un qui soit mal vu dans son milieu.

Un enlèvement avec rançon, c'est dans l'air du temps. C'est même pour la PJ la plaie de l'époque. Comment choisir ? Ils piochent des noms au hasard dans le Who's Who, le bottin des gens qui comptent. Pourquoi jettent-ils finalement leur dévolu sur la famille Lelièvre ? « Je ne m'en souviens plus, dit Michel, mais ce qui est sûr, c'est qu'on voulait enlever le fils en misant sur l'attendrissement du père. Jacques avait goûté au kidnapping au Canada. Sa priorité, c'était de prendre du pognon... »

L'argent du dernier braquage, commis au détriment du fameux Jean-Claude, trois fois dévalisé dans son supermarché, sert de mise de départ. Il leur faut louer une ferme à la campagne, acheter une barque et se répartir les rôles. Les filatures, ils s'y mettent tous les deux. Une fois la proie enlevée, Jacques s'occupera de la surveiller, tandis que Michel gérera la logistique.

Première mission : éplucher les petites annonces pour trouver le lieu approprié, si possible une maison assez isolée. Facile en cette veille de vacances estivales. A la propriétaire, Michel raconte que son frère doit se reposer à la campagne après une opération chirurgicale. Le lieu est rustique, mais équipé d'une cuisine et... d'une sorte de cachot qui convient parfaitement à leurs intentions. Michel règle sur le pouce un mois de loyer, encaissé avec le sourire par cette femme ingénue qui le décrira plus tard aux policiers comme « un homme grand comme le général de Gaulle ».

En cours de route, les kidnappeurs abandonnent l'idée d'embarquer le fils Lelièvre. Ils sont en train de le surveiller, en pleine partie de tennis sur un terrain d'Issy-les-Moulineaux, lorsque Jacques se retourne brusquement vers Michel :

— Le vieux, il est tellement pingre qu'il risque de ne pas payer. On est là pour gagner du fric. Moral ou pas moral, on emmène le papy et basta !

Michel ne discute pas : lui aussi est là pour l'argent, après tout.

Ce sera donc le père, rapidement rebaptisé, clin d'œil à son patronyme, le « lapin ». Ils l'épient, le suivent jusqu'à sa maison de campagne, qu'ils prennent soin de photographier – des images qui serviront plus tard à faire pression sur l'otage et sur son fils. « L'idée était de leur montrer que l'affaire était sérieuse, qu'on était depuis un mois sur son dos et que l'on savait tout de lui », explique Michel. Ils ont calculé que le « vieux » (son autre surnom) gagnait environ six millions de francs par mois rien qu'avec les loyers qu'il percevait de ses nombreux appartements. La rançon qu'ils comptent lui réclamer n'est pas si énorme, comparée à ces rentrées. Une paille, songent les deux hommes.

Le jour J, Jacques n'oublie pas de chausser ses fameuses baskets porte-bonheur, teintes en noir. Il ajuste sa perruque, celle avec les tempes blanches, qu'il portera le jour de sa mort. Michel se maquille, teint mat en accord avec sa perruque afro. Deux cents kilomètres à parcourir et ils seront sur place, dans la Sarthe, à bord de la voiture la plus voyante qui soit, une Peugeot 504 de couleur rouge...

Michel est au volant – il trouve que Jacques conduit « trop mou ». Ils sont équipés de deux calibres chacun, « pour la forme », dit Michel, qui assure qu'ils sont parfaitement sereins : « On a attaqué des casinos, on a tiré des centaines de cartouches, la trouille a disparu. » Et puis ils ont longuement repéré les lieux, mitraillés au Polaroid pour mieux les étudier.

Ils sonnent à la porte de la maison de campagne de la famille, ce 21 juin 1979. Personne. Ils poussent la porte, qui s'ouvre doucement lorsque le fils Lelièvre arrive derrière eux, ayant interrompu une partie de pêche pour s'enquérir de cette visite impromptue.

— Monsieur Lelièvre ? demande Jacques.

— Oui.

— Henri Lelièvre ?

— Oui.

— Non, c'est pas vous.

— Ben, c'est mon père.

— On voudrait s'entretenir avec votre père pour un petit problème judiciaire.

Et les deux hommes postichés de sortir à l'appui de leurs dires leurs fausses cartes de police.

« Je vais le chercher », dit le fils, mais Michel lui emboîte le pas.

L'ascenseur ne peut charger qu'une personne ? Il emprunte l'escalier, jette un œil dans la chambre alors que le père est en train de lacer ses chaussures, assis sur un lit. Il n'a plus qu'à redescendre en courant pour accueillir la proie au pied de l'escalier. Jacques improvise un petit discours, à l'instinct :

— Voilà, vous avez un petit problème. Des locataires ont porté plainte

contre vous. On souhaiterait vous entendre de façon discrète, vu votre position. On voudrait vous emmener au commissariat.

Le père Lelièvre suit volontiers les « policiers ». Son fils a-t-il un doute, à cause de leur allure ou de la couleur de leur voiture ? Il revient vers eux et réclame de voir à nouveau leurs cartes professionnelles.

— On va l'embarquer lui aussi, siffle Michel de sa forte voix.

— Je vous en prie, inspecteur ! réplique Jacques en faisant mine de réprimander son collègue, tout en sortant une nouvelle fois sa carte.

— Ça va comme ça ?

Assis sur la banquette arrière, Henri Lelièvre, devenu le « lapin », n'ouvre la bouche qu'après une centaine de kilomètres :

— Ce n'est pas la route d'Angers, là ?

— Non, non, répond Jacques.

— Ce n'est pas la route d'Angers, répète Lelièvre, soudain inquiet.

— Vous allez vous taire ? Vous êtes enlevé par l'OLP !

— Quoi, l'OLP ?

— Oui. Vous faites vivre les Arabes dans des appartements insalubres.

— Quoi ? Il ne faut pas qu'ils se plaignent ! Je les loge, quand même !

— Ecoute, papy, embraie Michel, il faut se taire, maintenant. Arrêtez-vous, inspecteur !

— Hé ! Michel ! T'es plus obligé de me vouvoyer, tu sais !

Michel gare la voiture, le temps de passer les menottes aux poignets du kidnappé et d'ajuster sur son nez des lunettes de soudeur obstruées avec du coton. Quelques dernières boucles avant l'arrivée à destination achèvent de l'égarer définitivement. Une fois dans la ferme, il est conduit dans son « cachot » où une petite chaîne attachée à son pied restreint ses mouvements. Une fois seul, il est autorisé à retirer ses lunettes. Il ne le sait pas, mais ses geôliers n'ont aucunement l'intention d'attenter à sa vie.

« Le but, c'était de le libérer, pas de le tuer, assure Michel. On ne tue pas sa poule aux œufs d'or. »

Le fils Lelièvre, effectivement intrigué par la voiture rouge, a déjà donné l'alerte lorsque Michel l'appelle depuis une cabine téléphonique pour convenir d'un premier rendez-vous : c'est un policier qui répond. Michel raccroche aussitôt.

La place Beauvau a mis ses troupes en alerte dans un large rayon autour des lieux de l'enlèvement. Au volant de son estafette, Michel bute sur un pont rendu infranchissable par les herses déposées par les CRS. Sans se démonter, il gare son véhicule, sort le matériel de pêche qui s'y trouve en permanence, glisse son arme dans sa musette et s'en va prendre la pose au bord du cours d'eau.

— Ça mord ? s'enquiert bientôt un CRS, visiblement amateur.

— Il y a du saumon, mais faut se lever de bonne heure, répond Michel, une main dans la musette.

Le policier l'observe une dizaine de minutes, mais il est l'heure de lever le barrage. A temps : il n'y avait même pas d'hameçon au bout de la ligne.

Jacques, pendant ce temps, prend soin du kidnappé. Il retourne à ses côtés, le visage dissimulé derrière un masque de Georges Marchais (alors patron du Parti communiste français). Il le vouvoie, même pour lui ordonner d'enfiler un survêtement. Ayant découvert une clé en fouillant les poches de sa veste, il le charrie :

— Ça, c'est les clés du coffre !

Henri Lelièvre conteste, comme s'il espérait protéger ses biens. Poursuivant sa fouille, Jacques déniché une jolie liasse de billets. Il y en a pour « une brique », qu'il partagera à parts égales entre Michel et lui. Mais ils en veulent beaucoup plus : pas question de relâcher leur homme pour moins d'un milliard de centimes.

Curieux ménage à trois que celui que forment dans la petite ferme Jacques, Sylvia et le « lapin ». Au troisième jour, Michel poste les premières photos du kidnappé, histoire de nouer le contact avec la famille et d'entamer les négociations. Il ramène la presse du jour pour en faire de nouvelles, afin de prouver que, à la date indiquée, l'homme était bien vivant. Photos qui seront prochainement glissées par le facteur dans l'une des boîtes à lettres de la famille. Jacques a préparé à l'avance les courriers qui les accompagneront, tapés à la machine à écrire, évidemment. Henri Lelièvre est bientôt invité à écrire de sa propre main à son épouse, mais les premiers mots qu'il aligne ne plaisent pas à ses hôtes : copie à refaire. Précaution minimale, les deux hommes manipulent ces papiers avec des gants en cuir, mais, en cette époque où l'on ne parle pas encore d'ADN, ils lèchent encore les timbres.

Obligée de se rhabiller quand Michel arrive et qu'elle se fait bronzer dans le jardin, Sylvia s'occupe de nourrir le « lapin ». Elle les regarde lorsqu'ils le sortent, du coton sous les lunettes, et l'installent sur une chaise longue pour montrer, photo à l'appui, qu'il est en bonne santé, bien traité et mérite une bonne rançon.

Il arrive que Sylvia se retrouve seule avec lui, mais Michel et Jacques ont tout prévu. Pour faire illusion, ils ont enregistré des bruits de ville, mais aussi des conversations. Si le silence devient trop lourd, elle peut faire diversion en appuyant sur le magnétophone. Comme ils ont investi dans le nec plus ultra de la technologie, « Papy Mougeot », comme ils l'appellent aussi, en référence à un sketch de Coluche caricaturant une émission télévisée de Guy Lux, n'y voit que du feu. Un jour, Sylvia et Jacques sortent, histoire de prendre l'air et de se dégourdir les jambes. C'est alors qu'une estafette de la gendarmerie vient se garer devant la grille de la ferme, juste derrière le véhicule de Michel. Un gendarme se penche au-dessus de la grille pour observer le

jardin. Une canne à pêche, un ballon et un parasol ont été disposés pour donner le change aux passants. Michel guette à distance, un fusil à pompe à portée de main. Il entend les grésillements de la radio de bord. L'estafette gêne-t-elle le passage d'une moissonneuse ? Un voisin a-t-il remarqué quelque chose ? Si le gendarme entre dans la cour, avec la fiche signalétique qui a été diffusée partout, il pourrait bien le reconnaître...

Fausse alerte : n'ayant visiblement rien à lui reprocher, les gendarmes repartent. Michel est convaincu que le danger rôde et qu'il serait plus sage de déménager le « papy », mais Jacques s'y oppose.

— Pas la peine, tranche-t-il.

« Pour leur faire croire que le père Lelièvre était retenu sur Paris, je postais les lettres le matin de bonne heure dans la capitale, raconte Michel. Pour échapper à la police, on communiquait aussi avec le fils par le biais de petites annonces passées dans Libé ou France Soir, où nous avions des complices. »

Un jour, Lelièvre écrit à sa femme : « Je mange bien, une nourriture de bonne qualité, avec du bon vin, mais c'est un peu frugal. » Frugal ? Michel vérifie dans un dictionnaire avant d'envoyer la lettre, de crainte que ce mot inconnu ne cache un code. Rassuré, il dépose le courrier dans un restaurant dont ils ont obtenu le nom par le « vieux », une adresse également connue de son fils. A l'appui, une nouvelle photo où on le voit cette fois hirsute, histoire de suggérer que sa détention n'est pas de tout repos.

Michel est constamment sur la route, au volant de sa R16, « en veillant à respecter des normes de sécurité incroyables, toujours un œil dans le rétro ». Jacques change bientôt de tactique et décide que le « lapin » ne doit pas se sentir trop dorloté.

— Il faut qu'il vive à la dure, décrète-t-il, sinon il va nous faire chier.

A un moment, le rapport de forces semble basculer en faveur des kidnappeurs. « On a compris que le vieux marchait avec nous, explique Michel. Il savait qu'il avait perdu l'argent et que c'était pas la peine de jouer sur les deux tableaux. » Alors qu'un accord semble se dessiner, Henri Lelièvre remercie Jacques de ne pas avoir divulgué l'existence de ses comptes en Suisse, avant de lâcher : « Monsieur Mesrine, je ne pensais jamais pouvoir réunir une somme pareille. » Six millions de francs, plus deux traites de deux millions de francs, c'est le montant de la transaction négociée par Michel et Jacques. Soit exactement le milliard qu'ils avaient caressé. Encore faut-il organiser un jeu de piste assez solide pour ne pas se faire coincer par la police, dont la politique consiste officiellement à empêcher toute remise de rançon, pour ne pas voir se multiplier les enlèvements.

Les deux hommes planchent sur la logistique comme des militaires en campagne.

« Au début, on voulait effectuer la remise de rançon sur la Loire, mais on n'a pas trouvé de passage à gué », raconte Michel, qui finalement repère un lieu dans la commune de Dammartin-en-Goële (77), au nord-est de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. Jacques propose qu'ils se postent sur la butte qui surplombe la N2 en direction de Soissons, histoire de superviser le terrain, à l'abri derrière un tronc d'arbre couché. « Voir sans être vu et garder l'ennemi à portée de canon », résume Michel. Avec leur paire de jumelles, leurs cannes et leurs tenues de chasseurs, ils se fondront facilement dans le décor. Si toutefois quelqu'un vient à passer par là, ils feront semblant de chercher des escargots avec leur canne...

Le matin même de l'opération, les deux hommes dissimulent leurs indices le long du chemin, d'abord dans des cafés, puis dans des tubes qu'ils plantent dans le sol au pied de panneaux de signalisation. Chaque enveloppe conduit le fils Lelièvre vers un nouveau lieu, comme dans une chasse au trésor, tandis que Michel, posté dans une cabine téléphonique, tente de détecter une éventuelle présence policière à ses trousses. La circulation est tellement dense qu'il a du mal à se faire une idée définitive.

Un tube en métal planté au pied d'un panneau routier attend du côté de l'aéroport de Roissy, avec de nouveaux indices à l'intérieur : un morceau de carte routière et une photo Polaroid des lieux où le fils Lelièvre doit se garer. L'objectif de ce stratagème est clair : larguer les flics s'ils sont derrière... ou les voir venir, afin de prendre les bonnes dispositions.

Jacques et Michel attendent la rançon, ils vont avoir la PJ avec. Le temps d'uriner contre le mur du collège de Juilly, à quelques kilomètres de là, où Jacques a fait ses classes, et le mouvement s'accélère.

Il est près de 8 h 30, ce matin-là. Il pleut à verse. Comme convenu, les deux hommes font mine de chercher des escargots lorsqu'ils voient débarquer dans le secteur un paysan avec ses vaches.

— Il a une heure de retard, qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiète Michel.

— On attend encore un quart d'heure, vingt minutes, et on se tire, dit Jacques.

Plus tard, il confiera à son compagnon qu'il avait songé attendre les flics pour leur « donner une leçon ».

Grâce aux jumelles, du haut de leur butte, les deux hommes finissent par voir arriver la Mercedes blanche. Le fils Lelièvre lit son dernier message : « Regardez bien le Polaroid. Vous vous arrêtez au poteau et vous montez le talus avec les deux sacs. »

Michel empoigne la carabine et descend à sa rencontre. C'est à cet instant qu'ils comprennent que les flics sont de la partie. Fusil à pompe en main, Jacques opte pour un repli rapide :

— Tire pas ! On décroche !

Depuis sa voiture, un des policiers tire alors une balle qui passe tout près de la tête de Michel, « en faisant le bruit d'un moustique ».

Jacques riposte en visant à six reprises le pare-brise de la voiture de police. Ils savent, pour avoir fait plusieurs essais, que le verre résiste au 22 long rifle, sauf qu'une balle finit par passer et effleure l'oreille d'un fonctionnaire.

Revenu se mettre à l'abri derrière le tronc d'arbre, Michel parvient à gagner la voiture qui démarre « à fond la caisse vers Paris », en empruntant une route secondaire repérée à l'avance. Dans la commune de Chelles, les CRS ont pris position en bordure d'un rond-point. Jacques attrape le fusil à pompe, ouvre la fenêtre, mais les policiers ne les repèrent pas – le paysan aux vaches, peu au fait des marques de voitures, a signalé une Simca. C'est ainsi qu'ils regagnent la ferme, par les petites routes, un jerrican d'essence dans le coffre pour éviter les stations-service. Sans oublier l'arrêt chez le « fleuriste » : afin de ne pas rentrer bredouilles, ils s'arrêtent pour ramasser des roses dans un champ, « pour les gonzesses ». Une idée de Michel, car Jacques sait que Sylvia n'aime pas du tout les roses.

« Après cette fusillade, Jacques n'avait plus confiance dans la police, raconte Michel. Ils avaient installé un micro-cravate autour du cou du fils Lelièvre. On avait remarqué qu'il parlait tout seul en conduisant et on lui avait même glissé un mot : “ Arrêtez de parler dans la voiture. ” Le micro ne marchait que dans un sens, les flics ne pouvaient pas lui donner d'ordre, mais il pouvait les tenir au courant de sa progression et les informer des nouveaux indices au fur et à mesure. Il nous restait à convaincre le fils de prendre ses distances avec les poulets s'il voulait revoir son père. »

Ce séjour à la ferme s'éternise. Par une sorte d'œilleton aménagé dans le fond d'un placard, ils surveillent le « vieux », de plus en plus coopératif. Décision est bientôt prise d'envoyer des photos à Paris Match, pour faire monter les enchères. Michel enfle le masque de Marchais, mais Jacques entre dans la pièce sans même une cagoule.

— Arrête ! s'exclame Michel.

— Laisse, il sait qui je suis, réplique Jacques. Il m'a reconnu. Ça fait quinze jours qu'on discute sans le masque.

Sur la photo, « Marchais » et l'otage feront semblant de jouer aux échecs, reprenant au vol une partie entamée avec Jacques, qui ne dédaigne pas parler finance et investissements avec le « vieux ».

Michel se met en quête d'un lieu pour tenter une nouvelle remise de rançon. Il jette son dévolu sur une rivière, le Cher. Jacques se rend sur place avec Sylvia, en amoureux, histoire de décompresser un peu et de ne pas attirer l'attention des éventuels pêcheurs. Quand ils reviennent, Jacques annonce à son ami :

— Ça y est, j'ai trouvé ! C'est exactement ce que je cherchais !

Techniquement, ils ont pensé à tout : la ligne à haute tension brouillera les éventuels émetteurs de la police.

Il est temps d'imaginer un nouveau jeu de piste, en misant sur le fait que le fils ne mettra pas cette fois la PJ dans le coup. Ils lui font confiance. « Si tu joues notre jeu, il n'y aura pas de problème », tel est le message que les deux hommes lui ont fait passer. Dans une nouvelle lettre que Michel dépose à son intention, ils suggèrent qu'un ami de la famille entre dans la danse. Il devra louer une 504 de couleur verte et attirer la police derrière lui...

La date de la remise de rançon est fixée au 27 juillet 1979. Près d'un mois et une semaine se sont écoulés depuis l'enlèvement ! Le fils Lelièvre relève des messages dans trois cafés, avant un nouvel arrêt à Fresnes, dans la banlieue parisienne, et un autre à Chartres. Il ne sait pas où il va. Ils lui ont juste dit qu'il n'avait rien à craindre, mais devait se munir de son passeport, de bouteilles d'eau et d'un peu de nourriture. Plus l'argent, évidemment.

Au premier contact physique, Michel Lelièvre propose avec insistance que s'arrête le « jeu de piste », jure que la police n'est pas derrière lui et invite Michel à boire une bière, ce que celui-ci refuse : il doit se contenter d'obéir, et surtout ne pas prétendre peser sur le cours des événements.

Michel et Jacques ont eu beau repérer les lieux, cela ne se passe pas comme prévu. La scène est même assez folklorique.

Par chance, il n'y a pas de pêcheur alentour. Michel guette depuis l'une des rives, un fusil à pompe à ses pieds ; Jacques se présente sur l'autre rive et brandit les deux sacs en signe de victoire, avant de sauter dans la barque. Il se met aussitôt à payer. Michel tire de toute sa force la corde de nylon reliée à la barque, qui lui scie le bras : le plomb utilisé pour faire couler la corde (installée trois jours plus tôt) et permettre le passage du canot pèse une tonne !

Jacques pagaie de plus belle. La barque dérive. Jacques tombe à l'eau avec les sacs bourrés de billets et son .357 Magnum. Il plonge pour récupérer son bien. Michel, frappé par une migraine malvenue, finit par s'enrouler la corde autour du corps et tombe lui aussi à l'eau, alors qu'il voulait juste s'asperger le visage à cause de la chaleur étouffante. Sur les talkies-walkies (achetés place de Clichy, à Paris), les deux hommes entendent les voix des pilotes des avions de ligne... Le fil de laine rouge qu'ils ont patiemment tendu dans le petit bois pour gagner au plus vite les berges en cas d'alerte et semer la police n'aura servi à rien.

« Dans les sacs de sport livrés par le fils Lelièvre, la police avait cousu des émetteurs, raconte Michel, mais, avec la ligne à haute tension, ils n'étaient plus détectables. On a tout de suite transféré l'argent dans

des sacs-poubelle et jeté les sacs de sport dans la rivière, lestés de cailloux. J'ai pris la voiture, Jacques l'estafette, on s'est retrouvés chez moi pour le partage, puis il a rejoint la ferme. On s'est donné rendez-vous le lendemain pour relâcher le " lapin ", mais j'y étais le soir même pour l'aider à nettoyer les lieux. Le matin, on l'a habillé. On lui avait acheté un costard, mais la veste s'est révélée trop étroite. Jacques m'a demandé de lui donner la mienne et on l'a installé dans la caravane, une cinq mètres dix. On a été clair avec lui : s'il bougeait, il était mort.

« — Allongez-vous sur le lit, je lui ai dit. Vous avez de la lecture. Vous êtes en couverture de Paris Match. Et ne soulevez surtout pas le rideau !

Je me suis installé au volant. Jacques et Sylvia suivaient à bord de l'estafette. On a roulé jusqu'à un cimetière proche de la porte de Clichy et j'ai dit au vieux :

« — Collez-vous contre la baraque de chantier. Comptez jusqu'à cent et, surtout, ne vous retournez pas. Sinon, on tire...

« — Plus fort, on vous entend pas ! a crié Jacques. Après, si vous voulez, vous prenez un taxi.

« On lui avait donné un bâton, exactement la somme qu'il avait sur lui le jour de l'enlèvement. »

Anecdote qui en dit long sur le caractère du kidnappé : il s'opposera au juge lorsqu'il fera mine de vouloir saisir la somme que ses ravisseurs lui ont laissée en guise d'argent de poche.

Avant de se débarrasser de la Peugeot 504 diesel rouge volée par Jacques la veille de l'enlèvement, Michel prend la peine de la repeindre en bleu, au pistolet, afin de limiter les risques ! Une autre époque, où la PJ tâtonne avec des portraits-robots pas toujours ressemblants : le propre jardinier de Michel n'a pas reconnu son patron sur le portrait-robot que les policiers lui ont présenté. Une époque où l'on se promène facilement avec des sacs de billets, que l'on transforme en quelques minutes en lingots d'or dans le quartier de la Bourse, à Paris.

Fêter leur succès ? « C'était le travail, tranche Michel. On était simplement contents du résultat. On n'avait pas besoin de ça pour faire une bonne bouffe et taper dans le Cristal Roederer ! »

Michel prend quelques précautions. Il rassemble la dizaine de portefeuilles volés qui traînent chez lui, glisse à l'intérieur de chacun d'eux un Pascal (un billet de cinq cents francs) tiré de la rançon et les abandonne au hasard sur les trottoirs de Paris. Ceux qui les trouveront garderont sûrement le billet et iront le dépenser. Il n'aura plus qu'à guetter les réactions de la police, dont ne manqueront pas de se faire l'écho les journaux...

Il reste à Jacques un peu plus de trois mois à vivre.

Michel se gâte. De passage à Saint-Raphaël, il commande à la bijouterie Point d'Or une montre rare, une Vacheron Constantin qu'il voudrait voir ornée d'un petit diamant. Il verse un acompte, une demi-brique. Elle lui coûtera quatre millions sept. Il commande aussi une bague à sept briques. Il revient prendre livraison de son bien quelques jours plus tard, non sans prendre de multiples précautions. Juste avant la pause déjeuner. Le bijoutier baisse la tête et marmonne :

— Mesrine.

— Quoi, Mesrine ? interroge Michel, la main sur l'un des deux .357 Magnum qu'il trimballe avec lui.

— Juste derrière vous, le type que vous voyez, c'est le fils de l'armurier braqué par Mesrine. Il a acheté la même montre que vous. Michel se calme, tandis que l'autre, en confiance, le tire vers l'arrière-boutique pour lui montrer ses trésors. Son coffre est rempli de billets. Il y a aussi une rivière de diamants commandée par la principauté de Monaco.

— Si vous voulez, je vous donne une invitation gratuite pour venir à notre prochain salon...

Et s'il proposait à Jacques de « taper » ce salon ?

Démobilisés, Jacques et Michel fourmillent d'idées plus folles les unes que les autres. Ils ont réussi un joli coup, pourquoi ne pas continuer sur leur lancée ? Pour « faire chier le monde », comme le dit Michel, ils veulent « choper Peyrefitte , le couvrir de glu et de plumes et l'attacher à un poteau ». Ils rêvent aussi de « faire sauter l'émetteur de la tour Eiffel » et de « faire péter les centraux de tous les feux rouges parisiens ». Jacques a également une revanche à prendre sur un ou deux chroniqueurs vedettes de la radio et de la presse écrite, dont il répète à l'envi qu'il a l'intention de les « tuer »... parce qu'ils ont réclamé qu'on le condamne à la peine de mort.

« Pour eux, se souvient Michel, nos têtes avaient moins de valeur qu'un vase Ming ! »

Au-delà de ces mauvaises intentions, il s'agit plus concrètement de récupérer le reste de la rançon sans se faire prendre. Il y en a pour quatre millions de francs, une dette qui n'est censée s'éteindre qu'à la mort de l'une des deux parties, selon les termes du « contrat » qu'ils ont passé. C'est à cet instant que Jacques fait entrer dans la ronde un homme dont Michel se méfie, comme Sylvia, un certain Charlie Bauer. L'homme a été introduit dans le petit cercle par le journaliste de Libération Gilles Millet, si la mémoire de Michel est bonne, et Jacques entend que l'on soit généreux avec lui.

— Donne-lui quinze plaques ! ordonne-t-il à Michel, qui réplique sans hésiter :

— Il a qu'à aller se chercher son pognon !

« Jacques pensait qu'aucun de nous ne pouvait aller récupérer la

malles au Kanter Grill de l'avenue de Suffren, à Paris, se souvient Michel, et il a décidé d'envoyer Bauer. J'étais au volant de la 604, en protection, lorsque j'ai vu Bauer passer devant la porte du restaurant sans y entrer. Jacques s'est énervé. J'ai proposé d'y aller moi-même. Finalement, Bauer s'est décidé... après avoir fait trois fois le tour du resto. »

Jacques et Michel ont des projets criminels, mais pas seulement. « On devait neutraliser un maire pour marier Jacques à Sylvia, se souvient encore Michel. On aurait braqué tout le monde et contraint le maire à remplir le registre. C'était à la fois un gag, et pour Jacques une preuve d'amour. Il aurait ensuite installé Sylvia en Italie, puis serait revenu pour chercher de l'oseille. La mère Treca nous attendait. On devait enlever son mari et réclamer trois milliards de francs. On avait déjà repéré la maison idéale. »

Les deux associés décident de reporter d'un mois cette nouvelle opération, le temps de régler quelques affaires, de trouver des box à louer, ainsi que des appartements. Jacques s'inquiète de l'armement dont dispose son ami, pourtant équipé de son .38 et d'un P08 tout neuf.

— Il te faut une arme plus puissante, décrète-t-il. Tu vas prendre le mien. T'en prends soin, hein ? Moi, je garde le quinze coups, avec ça je peux les maintenir à distance.

C'est ainsi que Jacques se défause d'une arme bichonnée qu'il n'aura pas sur lui le jour de sa mort, une mort dont Michel assure, trente ans plus tard, qu'il « courait droit vers elle tellement il était imprudent ». Pour autant, Michel est certain que Jacques n'aurait pas tiré en cas d'arrestation. « La règle était claire, explique-t-il. Si jamais on était coincés, on devait lever les mains. Une fois au placard, on savait qui contacter pour s'arracher en hélicoptère. Il pouvait nous arriver de tirer, mais pas n'importe comment. Neutraliser un motard, oui, tuer, non. »

Difficile d'aller expliquer ça à un juge d'instruction ! Difficile de mettre à mal l'hypothèse de la légitime défense mise en avant par la police, mais Michel ne désarme pas, si l'on peut dire, à cause de ce fameux pacte d'assistance à détenu qu'ils avaient conclu.

Jacques est tué le 2 novembre 1979 dans les conditions que l'on sait. Une exécution, selon Michel, qui y voit au moins deux explications. « S'ils l'avaient arrêté, ils n'auraient jamais pu le garder en prison, ce qui aurait fait mauvais genre dans les chaumières, vu sa notoriété. Et puis il fallait faire diversion, trois jours après la découverte du corps de Robert Boulin dans un étang de la forêt de Rambouillet. » Un dossier toujours pas refermé à ce jour, la famille de l'ancien ministre du Travail défendant avec force la thèse d'un assassinat, là où l'histoire officielle affiche depuis plus de trente ans celle du suicide,

arguant du fait que l'homme politique était soupçonné d'avoir acheté illégalement un bout de terrain dans la commune de Ramatuelle (Var) pour y construire une résidence secondaire...

Michel, lui, est arrêté deux mois plus tard, le 8 janvier 1980, sur la route Napoléon, à la hauteur de Castellane (Alpes-de-Haute-Provence) : la PJ a tout bonnement pris sa « bourgeoise » en filature.

« Le matin, en sortant de l'hôtel, j'avais trouvé la patronne un peu gênée, raconte Michel. Je n'ai pas vu tout de suite qu'ils étaient derrière nous. A un virage, je me suis arrêté pour faire pisser les trois yorks de Nelly et le toy que nous avait laissé Jacques, une femelle couleur abricot qu'il avait achetée pour que Fripouille ne reste pas seul et qu'on appelait Nana. Je commençais à marcher dans la neige, mon manteau en peau de phoque sur les épaules, lorsque j'ai entendu des voix derrière moi. Les flics étaient là. L'un d'eux a hurlé : " Fais pas le con, Michel ! Bouge pas ou tu finis comme ton pote ! " »

« De colère, j'ai tapé du pied dans la neige. J'avais laissé mon .357 sur la banquette de la voiture ! Je me suis mis à courir lorsqu'ils ont tiré une balle, puis une autre. Les chiens faisaient des bonds. Un flic m'a sauté dessus. On a roulé dans la neige. Ils m'ont attaché à une portière de la voiture, pieds et mains menottés, avant d'ouvrir mon attaché-case. Il y avait cinquante patates à l'intérieur. Ils ont commencé à se prendre en photo avec le pognon.

« — Vous vous partagez trois millions et vous me laissez partir, leur ai-je lancé.

« — T'es un trop gros poisson, on peut plus, a répondu un des fonctionnaires.

« Il manquera tout de même sept bâtons à l'appel ! »

« S'il y en a un de nous deux qui se fait crever, ce sera moi, parce que toi, tu es un vrai parano », avait prophétisé Jacques en regardant Michel dans les yeux. Il voyait juste : Michel s'est « tapé quatorze ans de placard », mais il est toujours vivant.



J'étais si loin de toi ...
Privé de liberté ..
Privé du temps d'aimer
Privé de tout Amour ...

Puis j'ai voulu la vie
et m'en suis évadé

- Par toi je vis l'amour
Par toi je suis heureux
Le bonheur, pour moi, c'est de lire en tes
yeux .. source verte d'espoir ... le destin
de nos vies que je conjugue AIMER.

Enchaînés ! nous le sommes
comme Amour se donne
pour ne devenir qu'un

Tu es l'ombre du mien
je suis double du tien
Faisons que notre Amour
se marie pour toujours

Tu es là et là dors !

Douce et belle en ta nuit.
Et moi je te regarde .. et cherche en ton
sourire à bercer ton sommeil en caressant
ton corps du regard de l'Amour.

Et plus je te regarde et plus
je t'aime encore.

que ceux - là mon aimée

je t'aime d'être toi

je t'aime d'être là

Tu es ma liberté

je suis ta solitude.

A Sylvia mon Aimée
un soir où ce cœur
jouait la musique
de l'Amour

Bruno
[Signature]

Tu es seule et tu penses !
Je suis seul et je t'aime ---
je vis
une nuit sans toi -- mon aimée --
-- mais tu es là -- fêlée dans
l'ombre que ta présence a laissée
Je te sens présente -- tu sais que
mon cœur est fleuri de toi -- fleuri
de cet amour que nous avons su
construire à coup de tendresse -- à
coup de passion -- et de petites
disputes -- "piment des vrais amours"
Je n'ai pas voulu que tu t'en
dormes sans m'entendre te dire
que "je t'adore".
Oui, mon ange -- d'un amour
d'homme vrai -- aussi vrai que
nous vivons dans le bonheur de l'un
de l'autre --
Bonne nuit petite te gresse de mon
cœur -- et n'oublie pas -- je
T'AI ME.

Ton Beauv
à toi seule.